



NAZIONALE

B. Prov.

XIX

75

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XIV

Num. d'ordine

40
a



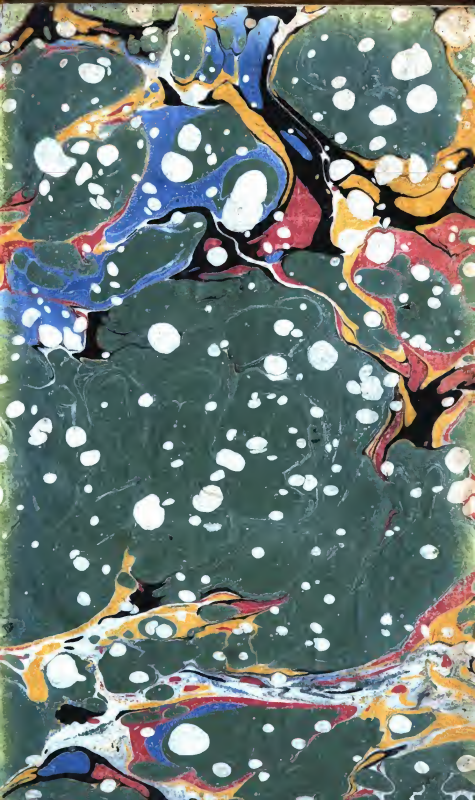
14

13

Palchetto

46

40-a-14



3 Rev

XIX

75.

COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS
DE L'EUROPE;
RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.
AVEC FIGURES.

T O M E IV.



A PARIS,
Chez POINGOT, rue de la Harpe, N^o. 135.

M. DCC. LXXXVIII.







COLLECTION
 DE TOUS LES VOYAGES
 FAITS AUTOUR DU MONDE
 PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS
 DE L'EUROPE.

VOYAGE
 DE M. DE LA BARBINAIS LE GENTIL

Nous partîmes de la baie de C. le 30 Août 1714. Les vents contraires nous forcèrent d'abord de relâcher à Sare, petite isle voisine de Guernesey : nous y prîmes des provisions & y attendîmes le beau tems. Un vent favorable nous en éloigna pour nous conduire aux Cana-

ries. Le 15 Septembre, nous nous trouvâmes si proche de la petite isle *Gratiosa*, qu'il s'en fallut peu que notre vaisseau ne s'y brisât; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Au lever du soleil, nous vîmes l'isle *Lancerotte*, & nous passâmes entre elle & Torteventura, canal où n'avait point encore passé de grands vaisseaux.

Bientôt nous aperçûmes le *Pic de Teneriffe*, & nous vinmes vis-à-vis la ville de l'*Oratavia*; nous n'y jetâmes point l'ancre parce que la mer y est profonde, & que le fonds n'y est pas solide; en louvoyant, nous y gagnions d'exercer nos matelots, dont la plupart étaient des paysans sans expérience. Nous n'allâmes point à *Ste. Croix*, ville de l'autre côté de l'isle, pour n'y point être arrêtés, comme nous savions que le gouverneur en avait reçu l'ordre. Dans le lieu où nous étions, on se borna à s'informer du but de notre voyage, & l'on fut content quand nous eûmes dit qu'il était de faire le commerce des noirs.

Les *Canaries* sont les plus belles isles qu'on puisse voir. Celle de Teneriffe les surpasse toutes en fertilité; on y fait beaucoup de vin: la partie de l'*Oratavia* présente des montagnes très-hautes, couvertes de vignes, qui fournissent la *Malvoisie*, objet d'un grand commerce avec les

nations Européennes. Le Pic qui passe pour la plus haute montagne du monde, vomit une fumée épaisse & noire, présage rarement trompeur des tremblemens de terre.

J'allai souvent entendre la musique espagnole dans un couvent de dames, & l'une d'elles excita mon admiration & ma pitié. C'était la niece du marquis d'Afalcassar, la veuve du comte de Gommere : avec la beauté d'un ange, elle était aveugle ; son mari impuissant & jaloux qu'on accusait de ce malheur, vit sa fuite dans ce monastère, & ne put la supporter ; il mourut de désespoir.

Nous partîmes de Teneriffe le 24 Septembre, & trouvâmes les vents alisés au-delà du Tropique. Ils soufflaient en poupe ; la mer était tranquille, pas le moindre orage : sous la ligne, le vent devint variable : souvent quand le ciel est serein on voit de petits nuages qui annoncent la tempête, & qui dans un moment occupent tout l'horizon ; puis ils se dissipent avec rapidité ; le vent vient avec eux, la pluie lui succède & l'abat. La chaleur était brûlante : j'y subis la cérémonie ordinaire, dans laquelle on me fit jurer de ne jamais coucher avec la femme d'un pilote ; ce serment me coûta peu, car les pilotes sont trop peu aimables pour faire juger que leurs femmes le sont.

Nous vîmes les côtes du Bresil le 12 Décembre, & cherchâmes l'isle *Grande*, seul endroit où les Portugais souffrent les étrangers; nous surgîmes heureusement dans un de ses havres, guidés par un vieillard Espagnol qui se disait médecin. J'admirai les coquillages, les arbres, les montagnes de cette isle, parce qu'elle était la première où j'abordais en Amérique, la vue de quelques cabanes de pêcheurs m'y plut davantage que des palais n'auraient fait ailleurs.

Cette isle a 14 lieues de circuit: elle est située sous le Tropique, à deux lieues du continent. Il y regne un printems perpétuel: le sol en est élevé, couvert d'arbres inconnus pour moi; ils y forment d'agréables bosquets. Pour mieux jouir de la beauté de ces lieux, je montai sur une montagne au travers de bois épais. Au retour je m'égarai & marchai cinq heures sans savoir où j'étais; enfin je vis le bord de la mer, mais j'étais loin de notre havre où j'arrivai très-fatigué. J'avais vu des arbres d'une grosseur étonnante. Ici les orangers, les citronniers naissent sans culture, & n'y prospèrent que pour prêter leur ombrage aux singes & aux crocodiles. Il y a des singes très-gros qui font retentir les montagnes de leurs cris; quelques-uns imitent les cris d'un enfant; la plupart sont

très-farouches. L'animal le plus incommode de cette isle, est un ver qui s'insinue entre la chair & les ongles, y grossit & forme une tumeur ; il faut l'arracher doucement avec la pointe d'une éguille, & prendre garde de l'enlever tout entier. La pêche y est très-abondante & le poisson excellent. Je n'y ai vu que de mauvais oiseaux de mer : l'épaisseur des bois ne permet pas qu'on y chasse.

Nous avions besoin de vivres & n'osâmes nous approcher de Rio Janeiro ; on s'y souvenait trop encore de la visite que lui avait faite l'escadre de du Gué-Trouin. J'allai un jour sur la Terre-Ferme & vis fuir des femmes épouvantées devant nous. Je voulus les rassurer, je ne fis que les effrayer encore : trois jeunes gens qui m'accompagnaient leur faisaient craindre quelque violence : leurs cris réveillèrent un homme qui nous examina gravement de la tête aux pieds, & qui nous crut des corsaires. Il nous reçut avec le ton du reproche, il s'adoucit ensuite ; mais ne put rien nous fournir. Jamais je n'ai vu de pays plus pauvre. J'allai à *Villa-Grande*, ville du Brésil, mauvais village si elle était en Europe ; mais la pauvreté logeait à la ville comme à la campagne. Heureusement un Français nous envoya dans une

pirogue des pois, du poisson salé, de l'argent. C'était un chirurgien nommé de la Borde, demeurant à *Paraty*, qui faisait secrètement des affaires considérables, mais qui n'osa nous visiter de peur d'irriter la jalousie des Portugais. *Paraty* était à 10 lieues de nous, & là se rend une partie de l'or qu'on tire des mines.

Les richesses des Portugais consistent en esclaves dont une partie travaille aux mines, & l'autre plante du manioc, des cannes à sucre, du tabac & du bled d'Inde. Les sauvages y sont féroces, les Portugais ne le sont gueres moins; il y a quelques jours qu'on avait vu un combat à l'isle Grande entre deux Portugais & leurs esclaves, & il avait été furieux: l'un des Portugais fut blessé à mort; & son ennemi acheva de le tuer lorsqu'il vit approcher un confesseur, de peur qu'il n'allât en paradis.

Nous partimes de ce lieu après avoir fait du bois & de l'eau: alors nos malheurs commencerent. Une conspiration nous mit dans le plus grand danger. Comme Français, nous ne pouvions nous rendre au Pérou, & nous avions pris une commission Anglaise, un capitaine qui n'en avait que le titre, & presque la moitié de nos matelots étaient Anglais: des rixes s'élevaient entr'eux & les Français; notre partialité

irrita les premiers, qui complotèrent de se rendre maîtres du vaisseau par la mort des officiers Français. Le capitaine Anglais nous avertit du danger. On se saisit des mutins, ils furent châtiés & mis aux fers. Tout vaisseau qui porte des matelots de nations rivales, nourrit dans son sein une guerre intestine & dangereuse.

Les vents contraires ne nous permirent point de voir la côte des Patagons ; mais nous découvrîmes la terre de Feu & le cap des Vierges : nous entrâmes & ressortîmes avec peine d'un cul de sac que nous avions pris pour le détroit de le Maire. Ici le danger fut grand, & les matelots les plus intrépides craignirent de périr par le vent contraire, ou sous la dent des peuples Antropophages ; mais le vent changea, le danger s'évanouit, la joie succéda au désespoir, & les plus poltrons jurèrent qu'ils avaient été tranquilles au milieu du péril.

Bientôt nous découvrîmes en effet le détroit de le Maire, formé par l'isle des Etats & la Terre de Feu, qu'on croit n'être qu'un amas d'isles très-hautes & presque stériles. Le hasard seul nous a donné des notions assez exactes de ce pays. En 1715, un vaisseau Français, après avoir passé le détroit de le Maire, fut poussé par les vents dans un port que formaient plusieurs isles.

& d'où il découvrit une multitude d'islots, les uns bas & arides, les autres élevés & couverts d'arbres : il visita différens passages, mais le défaut de vivres & l'incuriosité lui firent abandonner ce lieu avant de le bien connaître. Les habitans du pays sont, dit-on, des hommes robustes, vivant comme des bêtes, nuds malgré l'intempérie du climat, & se cachant dans les cavernes des montagnes. Le cap *Horn*, découvert par un capitaine de ce nom, en est la partie la plus méridionale.

L'isle des Etats est inhabitée à cause du froid & de sa stérilité ; le détroit qu'elle borne au levant, a 8 lieues de long sur 6 de large. Dans un besoin pressant, un vaisseau peut relâcher dans le port du *Desir* ; les courans y sont si rapides qu'ils font passer le détroit en deux heures sans le secours du vent. Les tempêtes y sont fréquentes ; nous en essuyâmes une qui nous eut mis en danger si nous eussions été proche de la terre. Nos voiles furent emportées, & pendant huit jours nous fûmes le jouet des flots. Le froid était cuisant quoique nous fussions au mois de Janvier, premier jour d'été de ces climats ; la tempête nous effraya moins, parce que les nuits étaient très-courtes ; celle du 17 n'eut que trois heures. Une partie

de l'équipage était attaqué du scorbut. Il était tems de découvrir des terres , la première qui frappa nos regards fut les mammelles de *Bio-Bio* ; nous vîmes ensuite l'isle *Ste. Marie* qui est fort basse & est située à dix lieues de la Conception.

Dès que nous découvrîmes cette ville , nous vîmes devant elle plusieurs vaisseaux amarés ; nous arborâmes notre pavillon & jetâmes l'ancre ; alors les chaloupes de ces vaisseaux nous apportèrent divers rafraichissemens ; nous visitâmes le gouverneur , jeune homme qui nous reçut avec la gravité d'un vieillard ; & nous réparâmes nos forces par 15 jours de séjour dans la ville. Nous apprîmes des Français que nous trouvâmes ici en grand nombre , que le commerce y était ruineux : six vaisseaux auraient suffi pour les besoins des Espagnols , & plus de 40 vaisseaux de notre nation se trouvaient dans ces mers : aussi tous leurs possesseurs y perdaient leurs avances ; l'avidité les y avait fait accourir , & jamais avidité ne fut mieux punie. Une seule raison peut justifier leur imprudence ; le rabais des especes avait fait chercher les moyens de s'en dédommager , & comme les armemens de ces navires avaient été secrets , chacun avait cru être le seul. Et le mal présent

n'est pas le seul qu'on doive craindre ; les commerçans Espagnols ruinés , pourront bien faire interdire le commerce à toute autre nation que la leur dans les immenses pays qu'elle possède.

Je pris mon parti dans cet état de choses , & m'embarquai sur un vaisseau de Bayonne qui partait pour la Chine ; car j'avais pris goût aux voyages, & pour mon coup d'essai, je voulais faire le tour du monde. Parlons un peu du pays que je vois à présent sous mes yeux.

Le Chili est un des plus beaux pays du monde ; la terre y donne sans culture , tout ce que le travail lui arrache en Europe ; l'air y est sain & tempéré , sur-tout près des côtes. C'est la fertilité de la terre qui fait la richesse du *Chiloé* , port & ville , dont les habitans commercent en planches & en viandes salées. *Baldivia* doit son nom à un des conquérans de cette partie de l'Amérique ; son château est fortifié contre les attaques des Indiens ; sa garnison n'est composée que d'exilés & de criminels. C'est la punition qu'infligent les magistrats aux voleurs , aux assassins que l'impunité y multiplie sans cesse. *La Conception* a devant elle une baie longue de trois lieues , large de deux , où les vaisseaux sont en sûreté pendant l'été ,

qui n'est rafraichi que par les vents du midi. En hiver les vents du nord s'élèvent, & les vaisseaux se retirent dans un enfoncement nommé *Talcaguena*. Plusieurs de nos Français qui s'y étaient retirés pour attendre des momens plus heureux, y avaient bâti des cabanes commodes, cultivé des jardins, pratiqué des routes pour la chasse; & ce lieu désert était devenu une retraite agréable & utile. On y voyait une chapelle.

Le commerce est peu de chose à la Conception : les Péruviens ne s'y rendent pas, & les commerçans de S. Jago ne peuvent s'y rendre qu'en été. La ville est mal bâtie; ses maisons sont basses & construites de roseaux & de terre. Un évêque y siège, mais sa cathédrale n'annonce point sa présence; la seule église des jésuites est belle : seuls de tous les moines qu'on y trouve, ils ne sont pas ignorans; le gouverneur de ce lieu était un jeune homme, dont on disait qu'il était de même âge que sa noblesse : les richesses de son pere, président de l'audience de S. Jago, lui tenaient lieu de mérite; il haïssait les Français & ne le cachait pas, son avarice & sa haine les vexaient également : il prit leur modération pour de la poltronnerie & en devint plus injuste. Il pouvait nous dé-

fendre le commerce ; les ordres de son maître l'y autorisaient ; mais il n'y aurait rien gagné ; il préféra d'exiger de nous mille piastras pour le droit de faire des vivres. Nous résolûmes de le mortifier , pour lui faire sentir que nous ne céditions point par lâcheté. Un de nos capitaines mourut , & nous résolûmes de l'ensevelir avec pompe à Talcaguena , au bruit du canon & de la mousqueterie. On en demanda la permission au gouverneur , qui la refusa comme on s'y attendait , & on l'exécuta malgré lui : étonné de notre hardiesse , il nous envoya la permission de descendre à terre au moment où nous y étions descendus. Cet acte de vigueur fut utile , il rendit le gouverneur plus prudent & plus honnête , au moins envers nous.

Les Indiens étaient aussi révoltés contre cet homme dur & insupportable ; ils ravageaient la campagne , & méditaient de venir bruler la Conception même. Leur conspiration avait été secrète : les Indiens de la plaine , soumis aux Espagnols , avaient projeté de secouer le joug , & invité les *Indiens braves* à se joindre à eux. On découvrit leur conspiration , & bientôt les prisons furent pleines & les bourreaux en activité. On punit les innocens pour effrayer les coupables , & l'on ne fit que les

irriter. La ville était menacée, & les Français crurent devoir offrir leurs services au gouverneur, qui les rejetta avec dédain. Cependant, alarmé pour lui-même, il fit partir ses effets les plus précieux. Sa conduite le rendit enfin odieux aux Espagnols; ils firent entendre des plaintes; ils se livrèrent au découragement, à la terreur; ils nous prièrent de les recevoir dans nos vaisseaux, & cette inquiétude se communiqua parmi nous. Le gouverneur pour montrer son intrépidité, fit mettre à mort cinq des Indiens qui étaient dans les prisons, quoique les juges n'eussent rien trouvé qui put fonder leur condamnation. Ils furent arquêbusés sur le rivage; les Indiens s'en vengerent par de nouvelles dévastations & par la mort de plusieurs Espagnols.

C'est dans cet état que je laissai la Conception. Nous partîmes pour *Valparayso*, qui en est à 60 lieues. Un coup de vent, joint à une voie d'eau, faillit à nous faire périr dans cette traversée: un brouillard nous déroba la terre qui était près de nous, & nous tremblions à chaque instant de voir le vaisseau s'enfoncer; enfin nous parvinmes à découvrir notre voie d'eau & à la boucher.

Nous nous réjouissions d'avoir échappé au

danger, lorsque nous tombâmes dans un autre. Arrivés dans la rade, un coup de vent nous jeta sur un vaisseau Espagnol, & peu s'en fallut que nous ne le fissions périr en périssant nous-mêmes. La proue de notre vaisseau fut brisée, celle des Espagnols fut fort endommagée. A peine avions-nous réussi à nous séparer de celui-là, que nos ancres chassèrent, & que nous tombâmes sur un autre vaisseau, que nous pûmes enfin éviter ; mais nous allions périr sur des écueils, si le vent n'avait changé.

Valparayso est le port où l'on fait le plus grand commerce en grains sur cette côte ; la ville n'est qu'un bourg défendu par un château bien situé. Elle dépend de S. Jago, qui n'en est éloignée que de 30 lieues. Nous visitâmes le gouverneur, qui nous permit le commerce, moyennant un droit de cinq pour cent sur tout ce que nous vendrions. Il nous dit fort ingénument qu'il était pauvre, qu'il avait acheté son emploi pour 28000 piaftres, & qu'il lui devenait nécessaire de faire ce trafic prohibé, afin de ne pas périr de misère. Sa sincérité nous fit un devoir de l'exactitude à remplir les conditions imposées ; mais malheureusement pour lui & pour nous, on vendit peu, & ses profits furent médiocres.

Le

Le Chili fait peu de commerce, il n'y a point d'activité, & les habitans s'énorgueillissent de leur indolence : ils sont pauvres sur un sol fertile. C'est d'ici que le Pérou tire les grains que son climat brulant lui refuse : on trouve des magasins de grains tout le long de la côte d'Arica jusqu'à Guyaquil, & ils sont remplis par les vaisseaux qui reviennent du Chili. Les magistrats de ce dernier pays avaient cruellement suivi la politique des Hollandais, ils avaient fait jeter à la mer, dix mille charges de bled, parce que la récolte était trop abondante & qu'ils voulaient en soutenir le prix : ce bled couvrait le rivage de la mer quand nous y arrivâmes.

Les vaisseaux du Pérou qui font ce commerce, sont d'un bois si dur & si fort, que la mer loin de le pourrir, le conserve : mais souvent ces vaisseaux périssent, parce qu'on les remplit trop de bled que l'humidité fait gonfler, & alors le tillac & les côtes du vaisseau s'ouvrent ; l'eau entre, & on ne peut plus en boucher la voie.

Les Français portaient à *S. Jago* des marchandises qu'ils vendaient mal & avec peine ; le président de l'audience favorisait ce commerce, & lui-même le faisait ; mais il fallait

acheter cette facilité en fermant les yeux sur des vexations.

Nous partîmes de Valparaïso le 14 Mars 1715, & nous arrivâmes heureusement à *Coquimbo*. C'est le meilleur port de la mer du Sud ; les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, & y peuvent carener sur un petit rocher à fleur d'eau, près du rivage : deux petites isles qui sont à demi-lieu du rivage, en marquent l'entrée. La ville de ce nom est à deux lieues de là, près de la mer, dans une plaine bordée par les Cordelières ; ses dehors sont charmans & arrosés par une rivière dont les eaux se distribuent par des canaux dans tous les jardins ; car chaque maison y est séparée d'une autre par un jardin planté d'oliviers, qui produisent les meilleures olives du monde. Les rues en sont droites & larges ; mais les maisons sont basses & couvertes de roseaux, parce qu'on y craint les tremblemens de terre : les habitans sont beaux & affables ; l'air y est sain. On y fait peu de commerce. Le gouverneur nous tracassa dès qu'il eut appris que nous devions y faire quelque séjour : il fallut acheter la permission d'acheter des vivres par le présent d'un habit de soie à sa femme.

Si ce pays cultivait le chanvre & le lin,

il lui serait facile de se passer des Européens. On y trouve de riches mines d'or, des animaux de toute espèce qui errent dans les plaines sans avoir de maîtres ; le plus gros bœuf n'y coûte pas quatre écus, un beau cheval ne vaut guères plus : on y poursuit la perdrix à cheval avec des chiens, qui la saisissent lorsqu'elle est fatiguée ; mais elle a peu de goût. Les chevaux eux-mêmes se prennent à la chasse avec des lacs, & on les rend ensuite familiers. Les vins du Chili sont agréables, mais on les gâte en les conservant dans des peaux de boucs ; ils ne peuvent se conserver sur mer.

Nous partîmes de Coquimbo pour *Arica*, ville du Pérou : le commerce s'y trouva dans un état pitoyable : j'y perdis mes espérances de fortune & ma gaieté ; ce n'est qu'à force de raison que je pus vaincre ma mélancolie. *Arica* est peu de chose par elle-même ; elle n'est célèbre que par le commerce qu'y font les Espagnols qui reviennent du Potosi : l'air y est mal sain ; mais peut-être il y cause moins de maladies que son vin violent & fumeux. Ses habitans ont l'air moribond & sont tourmentés de fièvres malignes ; une montagne voisine qui est couverte d'ordures de cormorans & autres oiseaux, y répand une odeur fétide, parce

que les pluies ne la lavent jamais , ou bien rarement. L'air est souvent obscurci par ces oiseaux , qui chassent aux poissons, en formant sur l'eau un grand cercle qu'ils resserrent ensuite en se pressant , & y accumulent ainsi leurs victimes ; alors ils plongent & les poursuivent dans l'eau ; d'autres oiseaux à becs longs & pointus accourent pour avoir part à cette chasse. L'odeur & le goût de ces oiseaux en font un mets peu supportable.

Les côtes sont habitées par des baleines, des loups marins, des pingoins, & autres animaux ; quelquefois les baleines y échouent.

Un des plus grands revenus du gouverneur consiste dans la vente de l'ordure de ces oiseaux, dont on se sert pour redonner aux terres la fertilité que l'ardeur du soleil leur enlève. Des vaisseaux viennent deux fois l'année enlever & acheter cette fétide marchandise. La montagne d'où on la tire est creusée , on lui donne le nom de Morne des Diables, parce qu'on croit les y entendre ; peut-être les eaux qui entrent avec impétuosité dans ses concavités, produisent le bruit qui a donné naissance à ces contes absurdes.

Peu de jours après mon arrivée , on y éprouva un tremblement de terre qui se fit sentir à 200

lieues à la ronde. Un grand nombre de villes & de bourgs furent renversés; des montagnes s'écroulèrent, & se joignirent en engloutissant toutes les habitations qui se trouverent dans les vallées. Cependant, peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux & d'une terre légère.

Arica, *Ylo*, furent renversés : la première ville a une mauvaise rade, dangereuse surtout par les vents d'ouest qui ne permettent pas d'y aborder, sans risquer de se briser sur les écueils qui la bordent : mais son gouvernement est considérable par le commerce qu'on y fait. Nous y trouvâmes sept vaisseaux Français. Le gouverneur était un homme d'une probité reconnue : il nous reçut avec honnêteté & acheta tout le reste de notre cargaison.

On trouve à une lieue de la ville une vallée couverte d'oliviers, de bananiers, de palmiers, & autres arbres, plantés sur les bords d'un torrent, qui descend des montagnes & se jette dans la mer près d'Arica. Nulle part je n'ai vu plus de tourterelles & de pigeons-ramiers. C'est ici qu'on trouve communément le *Guanaco*, (Llama) espèce de mouton, dont la tête ressemble à celle du chameau; il sert de bête de

sonné & porte jusqu'à 200 livres; mais si on les force de marcher quand ils sont fatigués, ils vomissent au visage de leurs persécuteurs une liqueur noire & puante.

Je quittai Arica pour venir à Ylo, qui en est à 40 lieues. On y voit aussi une vallée plantée d'oliviers, & arrosée par un ruisseau que les neiges fondues font enfler durant l'été. Nos Français y avaient bâti des magasins peu coûteux, mais le tremblement de terre les avait renversés. A 40 lieues de-là, dans les montagnes, sont deux villes célèbres: *Mochegoa* & *Villa hermosa d'Arequipa*; elles doivent leurs richesses à leurs vins, les meilleurs du pays; la dernière s'est signalée par ses efforts en faveur de Philippe V.

Résolu de pénétrer plus avant dans le Pérou, je m'embarquai sur une frégate qui faisait voile pour *Pisco*, ville éloignée de Lima de cinquante lieues. J'y arrivai après huit jours de navigation. Cette ville fut abîmée en 1690 par un tremblement de terre; on y vit la mer se retirer à deux lieues de ses bords; la plupart des habitans s'enfuirent dans les montagnes; plusieurs vinrent contempler ce nouveau rivage: mais trois heures après, la mer revint avec une impétuosité effrayante engloutir ces mal-

heureux, que la vitesse des chevaux ne put dérober à la mort. La ville fut engloutie, & aujourd'hui les vaisseaux jettent l'ancre au lieu où elle était assise.

La ville a été rebâtie à un quart de lieue de la mer, dans une situation agréable; les nobles de la province s'y rassemblent; le voisinage de Lima y amène beaucoup de négocians; elle a deux ancrages, l'un devant elle, l'autre à deux lieues de là dans un canton désert. A quatre lieues au midi, on montre une montagne où s'assembloient les Indiens pour adorer le soleil, & d'où ils jetaient dans la mer de grandes richesses.

Le pays est beau; l'air y est bon; sur toutes les côtes du Pérou, il s'élève un vent frais vers les 9 heures du matin, qui tempère l'ardente chaleur du climat; il n'y pleut presque jamais; le vent du midi qui s'y fait sentir sans cesse, y chasse les exhalaisons aqueuses vers le nord, & les empêche de former des nuages. Le commerce y est assez florissant, sur-tout à Callao. Le vice-roi le favorisait, parce qu'il en retirait de grands avantages; mais à Pisco, on vendait encore plus avantageusement & au moins avec plus de sûreté, parce qu'on n'y était point obligé de livrer ses marchandises à la douane.

J'étais si voisin de Lima, que je désirai le visiter; il n'y avait point de vaisseau à Pisco qui put me conduire à son port, & je m'y rendis par terre. J'entrai d'abord dans la province de *Chincha*, dont la capitale est un petit bourg d'Indiens, qui fut autrefois une ville de 200 mille familles. La province elle-même est aujourd'hui déserte, & on n'y compte gueres que 500 familles. Je vis sur la route des vestiges de ces géans qui furent frappés de la foudre, dit la tradition, après avoir possédé les demeures des hommes mis en fuite par le déluge. On me montra des rocs foudroyés, & des os d'une grosseur extraordinaire; mais j'ignore si ce sont des restes de géans auxquels je ne crois gueres.

Je ne parlerai point des loix de l'empire du Pérou, ni de la conquête qu'en firent les Espagnols; ces objets sont connus: bornons-nous à dire que les Indiens vénèrent encore la mémoire de leur dernier roi ou Inca; qu'ils la célèbrent dans une fête par des vers à sa louange, en jouant avec leurs flûtes des airs qui les jettent dans une noire mélancolie, & portent quelques-uns à se rejoindre aux objets de leurs regrets, en se précipitant du haut des montagnes.

On trouve dans la province de Chinchá plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avait trouvé deux hommes & deux femmes peu défigurés encore, avec quatre pots d'argile, quatre tasses, les restes de deux chiens & des pièces d'argent; c'étaient-là peut-être les présens qu'on fournissait aux morts pour qu'ils pussent les offrir au soleil, devant lequel ils devaient comparaître. Je remarquai encore, que les cadavres conservaient longtemps, en divers lieux du Pérou; leur forme naturelle, sans doute à cause de la sécheresse & de la légèreté du terrain.

Cette province est moins aride que les autres, parce qu'un grand nombre de ruisseaux l'arrose; les neiges en font des torrens qui rongent la terre, entraînent des arbres & roulent de gros rocs; leur lit n'est pas profond, leur cours peu étendu est très-rapide. Souvent la multitude de leurs bras fait qu'on est obligé de marcher pendant une lieue dans l'eau; heureux de ne point rencontrer d'arbres ni de rocs qui peuvent faire tomber l'animal qui vous porte, & vous entraîner avec lui dans la mer; des Indiens placés sur les bords indiquent les gués & conduisent les passagers.

Le premier jour, j'arrivai dans le *Tambo*

de Gaaynacaya. Tambo est un édifice où les Incas renfermaient leurs richesses ; ce n'est plus aujourd'hui qu'uneasure. Je portais mes provisions, & même mon lit ; mais quand je voulus souper, je trouvai ma viande corrompue par la chaleur ; il fallut prendre patience & marcher toute la nuit pour arriver à *Cagnete*, j'y entrai épuisé de faim, de lassitude & accablé de sommeil ; je me livrais à celui-ci pendant qu'on m'apprêtait à déjeuner, mon manteau me servit de matelas, ma selle d'oreiller, & la faim de cuisinier après mon réveil.

Ce bourg annonce la pauvreté de ses habitants ; ils se nourrissent de bled d'Inde & de poisson salé ; leur climat est moins doux que celui du Chili ; leur terre est aride & déserte. Une espèce de casaque qui se croise sur l'estomac, & s'arrête avec une longue épingle d'argent, est l'habit des femmes. La campagne était par-tout inondée par les eaux du *Cagnete*, & pour sortir de ce lieu j'allai, suivant le conseil des Indiens ; passer sur un pont au sommet d'une montagne. J'y parvins par des sentiers étroits & incommodes ; j'éprouvai une chaleur extraordinaire, & j'étais assez élevé pour voir les nuages rouler sous mes pieds ;

la vue de ce pont me fit frémir. Il joignait l'espace entre deux pointes de montagnes séparées par un gouffre profond, où deux torrens se précipitaient avec fracas. Il était construit de cordes, faites d'écorces d'arbres, retenues par des pieux, & sur lesquelles on avait mis des planches & du sable. Les mules passèrent d'abord sur ce pont vacillant, & je passai comme elles en me servant de mes mains comme de mes pieds, & sans oser regarder à droite ni à gauche.

Au-delà est la province de *Pachacamac* : j'y entrai par un chemin étroit bordé par la mer, & sur lequel une montagne perpendiculaire s'avance & menace à chaque instant de vous écraser : il s'en détache de tems en tems des rocs qui tombent dans la mer. Je souffris beaucoup durant ce voyage : durant le jour, j'étouffais de chaleur ; pendant la nuit, j'étais dévoré par des insectes sales & incommodes ; le sable était brûlant ; je ne vis aucun arbre dans un espace de 40 lieues, quelques-uns cependant se remarquaient sur les bords des torrens : nul oiseau ne s'y fait entendre, un silence effrayant y regne, & n'est troublé que par le vol du *Condur*, qui est le plus grand de tous les oiseaux, & vit de vers.

Cette grande province porte le nom du Dieu des Indiens, c'est-à-dire, du soleil. Elle eût une capitale qui renfermait un million d'ames : ses rues spacieuses n'offrent aujourd'hui que des débris & des os entassés, des tombeaux dévastés par l'avarice, & un vaste silence : on y voit encore des cadavres épars çà & là sur la terre, dont on distingue les traits, & qui ont seulement la peau plus tendue & plus blanche que ne l'ont les Indiens vivans.

Autour de cette ville coule un torrent entre des oliviers & des saules : plus loin est le bourg de *Lurin*, que le voisinage de Lima rend assez peuplé ; ces bourgs ont des églises, & des prêtres aussi pauvres qu'ignorans. On n'en dira pas autant de ceux de la capitale, où j'arrivai hâlé & défiguré par les morsures des cousins, après neuf jours de marche. Le commerce y était aussi désavantageux qu'ailleurs : on y échangeait ses marchandises contre des barres d'argent, mais à cinquante pour cent de perte. J'y ai dormi une partie de mon tems, l'autre partie a été consumée à ne rien faire.

Les Espagnols découvrirent *Lima* le jour de l'Épiphanie & lui donnerent le nom de *Ville des Rois*, qu'elle n'a pas conservé ; elle est

au pied d'une montagne ; une riviere large & peu profonde baigne ses murs & distribue ses eaux par des canaux dans les rues de la ville ; ses dehors sont arides , & presque sans verdure ; on y sème cependant depuis quelques années un peu de bled , qu'un brouillard épais du matin fait prospérer au défaut de pluie. Au nord , entre la montagne & la ville , est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros , & toujours couverts de fleurs & de fruits. On y respire une odeur agréable ; mais plusieurs de ces arbres ont péri & n'ont point été remplacés. Près de-là est un grand fauxbourg dont les maisons sont assez bien bâties ; on y jouit d'une belle vue ; la mer paraît dans le lointain , & la riviere , après divers détours que l'œil suit avec plaisir , va enfin s'y perdre ; d'un autre côté est la vallée de Lima , célébrée par les poètes Péruviens. Les maisons n'ont qu'un étage , leur toit est fait en terrasse ; toutes les fenêtres sont garnies de jalousies , les appartemens sont vastes & grands ; un tapis , quelques carreaux , quelques chaises en font tout l'ameublement. Dans les plus belles maisons , est une salle soutenue par des piliers entrelacés que les tremblemens de terre ne peuvent abattre. L'église cathédrale , le palais de l'arche-

vêque , celui du vice-roi , & des maisons uniformes entourent la grande place , dont le milieu est occupé par un bassin spacieux , où des figures de bronze font jaillir l'eau qui retombe pour le remplir.

Les édifices publics n'y sont pas beaux ; les églises y sont plus riches qu'ornées : leurs tableaux peints par les meilleurs peintres de Cusco , sont assez misérables ; des rouleaux qui sortent de la bouche des personnages , y annoncent leur action. Le monastere des cordeliers est formé de sept cloîtres ; j'y ai vu 600 religieux le jour de la fête de leur saint. L'église était alors tendue d'ornemens qu'on estimait dix millions de piastras. Celui des Jésuites est bâti avec régularité , mais les jours sont mal ménagés dans leur église ; elle est embellie par des tableaux faits en Europe , assez mauvaise copie d'excellens originaux. On y compte 15 monasteres de filles , toujours visitées par des prêtres & des moines , qui n'y font pas toujours des prières.

Le beau sexe est ici d'une licence effrenée : toutes les conversations y font rougir les gens honnêtes ; la débauche y est l'amour , on y compte 600 maisons ou temples de Vénus ; tout s'y tolère , la médisance n'y mord point , &

L'opinion publique ne retient pas, parce qu'elle-même est dépravée: le grand nombre d'ecclésiastiques & les exemples qu'ils donnent, y influent plus que le climat. Au milieu de la ville s'éleve le palais de l'inquisition; mais elle est moins rigide ici qu'ailleurs: elle ne s'occupe pas des mœurs & ne semble craindre que les opinions: or ici on n'en a point qui puisse lui être redoutable: rien n'y excite à penser. Deux fois, je voulus avoir raison sur des sujets qui touchaient à la religion; & deux fois, je n'échappai à l'inquisition que par bonheur ou par adresse; aucun des Espagnols ne se soucie d'avoir raison sur ce point.

Le vice-roi siège à Lima, où est une audience royale qui décide de tout dans ce royaume. Le roi d'Espagne nomme à toutes les places, le vice-roi n'y nomme que par commission; on les achete de l'un comme de l'autre, & le commerce rembourse alors les frais qu'on a fait pour parvenir.

Le roi retire le quint du produit de toutes les mines du Pérou; mais ce quint diminue tous les jours, parce que les mines diminuent peut-être, & certainement encore par les déprédations des gouverneurs. Le vice-roi actuel était évêque de Quito, qui remplit la place

d'un vice-roi mort jusqu'à ce que la cour en ait nommé un nouveau. Les peuples n'aiment pas que cet évêque régné, parce qu'alors tout se fait par les prêtres qu'on accuse d'une fordidé avarice. Il y a une université à Lima, estimée des ignorans qui en jugent par l'ostentation & le faste avec lesquels on y reçoit des docteurs, que les brigues & les cabales élèvent plus que la capacité : la réception commence par des disputes interminables sur le cérémonial ; les moines soutiennent un candidat, les prêtres en soutiennent un autre ; le vainqueur triomphe avec insolence, le vaincu se retire en murmurant contre la partialité des Juges.

Les arts n'y fleurissent pas plus que les sciences ; les naturels Espagnols préfèrent la mendicité au travail ; des esclaves y fournissent par leurs travaux aux besoins ; plusieurs de ces esclaves noirs sont des voleurs & des assassins : ils sont divisés en tribus, dont chacune a son roi que la ville entretient & que la royauté rend libre : il est juge parmi les siens, punit, mais ne peut condamner à mort : on lui fait des obsèques magnifiques, s'il meurt : on chante, on danse, on s'enivre en son honneur, & cette cérémonie finit par l'élection d'un nouveau roi.

Cette

Cette institution adoucit pour les noirs les rigueurs de l'esclavage, & ils s'attachent à leurs maîtres par l'ombre de liberté dont elle les fait jouir.

Les Créoles haïssent beaucoup les Français : mais leurs femmes ne partagent point cette haine ; elles sont très-engageantes, & leur conversation séduit, s'il s'agit de tendresse.

Je partis de Lima le 25 Janvier 1716, pour retourner à Pisco, où je devais m'embarquer pour la Chine : j'y arrivai le 3 Février, & j'y fus témoin, sept jours après, d'un tremblement de terre effrayant : il commença vers les huit heures du soir, & dans un instant toutes les maisons furent renversées : je voulus prendre la fuite, la peur m'avait lié les pieds, & je n'arrivai qu'avec peine dans une grande place où l'on se retirait : un quart-d'heure après, la terre trembla encore, elle s'ouvrit en quelques endroits, & il s'éleva, au milieu d'un bruit affreux, un tourbillon de poussière & d'eau ; la terreur s'empara de toutes les âmes, on ne savait où se sauver, & souvent l'asyle où l'on se jetait, devenait un tombeau. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. La terre continuait à s'agiter : nos Français n'osaient abandonner les débris de leurs

maisons, ni s'y tenir : on craignait que la mer ne s'élançât encore sur la terre, comme elle l'avait fait vingt-huit ans auparavant, & on n'osait s'en approcher pour s'affurer de sa tranquillité. Le jour augmenta nos allarmes. A 9 heures du matin, la terre trembla avec plus de violence, & le bruit courut que la mer se retirait : le fait était faux ; mais dans la confusion & la frayeur, on n'examina rien, tout s'enfuiait en jettant des cris affreux : des femmes, des enfans reclamaient des secours qu'on leur refusait. Je montai à cheval pour fuir comme les autres, avec un jeune homme en croupe : cependant, plutôt par effroi que par courage, je résolus de me rendre sur les bords de la mer, nous la vîmes tranquille & conservant son rivage ordinaire. Nous nous hâtâmes de rapporter cette nouvelle à Pisco, & pour la dévancer encore s'il était possible, nous fîmes des signes avec nos chapeaux ; mais notre course précipitée fit croire au contraire que nous exhortions à fuir : tout le monde gagna la montagne : nous n'y trouvâmes que des vieillards & des infirmes, & la ville fut déserte pendant quatre jours.

Je fis diverses remarques sur ce phénomène. Demi-heure avant que la terre s'agite, les ani-

maux paraissent saisis de frayeur, les chevaux hennissent & fuient; les chiens aboient; les oiseaux épouvantés se jettent dans les maisons; les souris sortent de leurs trous; les vaisseaux alors s'agitent de manière qu'il semble que les parties dont ils sont composés vont se défunir; les canons sautent sur leurs affûts, les mâts rompent leurs haubans. Si le tremblement va dans la direction de la longueur de la ville, il renverse les maisons; si avec la même violence il la prend en largeur, il ne fait que les ébranler.

Le vaisseau que j'attendais arriva enfin le 17, & le 21 nous partîmes pour Callao, où nous n'arrivâmes qu'en six jours, quoiqu'on n'y mette ordinairement que 24 heures. Le vaisseau n'y resta qu'un jour, & fit voile pour Guacho, qui en est à 40 lieues, pour y faire des provisions. Je fis le voyage par terre, & vis la fameuse *baie des Salines*, d'où un tremblement de terre a fait retirer les eaux depuis quelques années; elle a 10 lieues de long sur 6 de large; la réverbération du sel qui la couvre ne permet pas de la traverser de jour. Mon guide peu instruit, me fit traverser des chemins impraticables, & il me fallut mettre pied à terre; nous arrivâmes à minuit à une ferme d'Indiens en-

tourée de montagnes escarpées & inaccessibles. Nous frappâmes à la porte, deux Indiens sortirent; mais ni nos offres, ni nos menaces ne purent les engager à nous ramener au chemin, pour nous conduire jusqu'à la ville de *Chankaye*. Ce ne fut que lorsqu'on les somma au nom du vice-roi qu'on les rendit plus traitables, & qu'ils nous satisfirent. Nous arrivâmes à *Chankaye* sur les 4 heures du matin où nous n'osâmes nous reposer que jusqu'à 6, de peur que le capitaine du vaisseau, peu obligeant de son naturel, ne partit sans nous.

Au-delà de *Chankaye*, nous traversâmes une rivière où ma mule se coucha, & je passai le jour avec mes habits mouillés; c'est-là que je trouvai un courier qui portait à Lima, l'ordre de déposer le vice-roi, pour avoir permis le commerce aux Français: il nous apprit aussi la mort de Louis XIV. Nous arrivâmes enfin à *Guacho*, après avoir fait 22 lieues ce jour-là. Cette ville est mal bâtie, & n'est presque habitée que par des Indiens, gens débonnaires & de bonne foi. On fait ici d'excellentes provisions, plus commodément & à meilleur marché qu'en aucun autre lieu du Pérou: l'eau en est bonne, & se conserve long-tems.

A demi-lieue de-là est *Covera* ou *Goaïra*,

ville daps une situation riante & champêtre ; une rivière coule au milieu , les maisons y sont commodes & bien bâties ; elles sont belles : les femmes revenantes , & les hommes n'y sont ni orgueilleux , ni jaloux. Ce canton est peut-être le plus délicieux du Pérou , par son climat , sa fertilité , & le génie de ses habitans.

Nous partîmes de Guachô le 4 Mars ; je quittai ces lieux avec quelque regret ; mais j'en perdis presque le souvenir en cessant de les voir.

Devions-nous cingler au nord ou au couchant ? Ce fut la dispute de nos pilotes : on résolut d'aller à l'ouest , comme le plus court ; mais les calmes & les courans le rendirent long. Le 22 , nous étions sous la ligne ; la chaleur était accablante ; la pluie , le tonnerre , le calme ajouterent à son incommodité , & nous passâmes ainsi douze jours.

Le 3 Avril , un vent léger se leva , & nous vîmes des oiseaux de mer , de toutes les especes. Un hibou vint se percher sur nos mâts : on le prit , on le mit en cage où il demeura 15 jours sans manger , puis on le laissa libre ; il s'éleva , voltigea autour du vaisseau , puis tomba dans la mer. Sa visite était selon nos matelots , un sinistre présage. Pour nous , il

nous fit chercher d'où il venait : de la terre ferme ? les hibous ne s'en éloignent jamais autant : de quelques isles ? il n'en est point ici de marquées sur les cartes ; peut-être qu'elles nous sont inconnues ou mal connues. Le seul M. du Bocage allant du Pérou à la Chine , découvrit dans ces parages un grand rocher fort élevé , & entouré d'un banc de sable : il le nomma *Isle de la Passion* , du jour qu'il la découvrit. Sa rélation nous fit prendre des précautions contre les écueils.

Parmi les oiseaux qui volaient autour de nous , il en était un plus gros qu'une oie ; il avait sept pieds d'anvergure , le bec crochu & garni de deux rangs de petites dents aiguës ; on le prenait à l'hameçon ; c'était un linge en forme de poisson ; dès qu'il l'avait mordu , il ne pouvait plus s'en dégager. Cette espece de pêche était notre seule recreation.

Le 29 Avril , nous avions fait 1338 lieues ; mais la joie de nous voir si avancés fut troublée par la diminution de notre provision d'eau : nous n'en eûmes plus que deux chopines par jour : c'était peu de chose pour des hommes altérés : l'ardeur du soleil nous faisait changer de peau chaque semaine , & nous ressemblions à des lépreux. Ce jour , l'air était chargé

de nuages, & nous vîmes à un quart de lieue de distance, six trombes de mer, qui se formèrent avec un bruit sourd, semblable à celui d'un ruisseau dans un fouterrain. Ce bruit s'accrut & devint semblable au sifflement des cordages quand ils coupent un vent impétueux. L'eau bouillonnait, & s'élevait d'un pied & demi au-dessus de sa surface; une fumée épaisse d'une couleur pâle la couvrait, formait un canal communiquant à la nue, & se pliant à son mouvement, il s'allongeait, se retrécissait, se grossissait selon que le nuage s'élevait ou baissait.

Les matelots craignaient que ces trombes ne vinssent tomber sur nous & submerger le vaisseau, ou le briser. Pour prévenir ce malheur on amena les voiles, on chargea le canon; mais toutes ces précautions furent inutiles; après avoir couru autour du vaisseau, pendant dix minutes, nous vîmes ces trombes s'étrécir, les canaux se détachèrent de la mer, & s'évanouirent. On dit que ce phénomène annonce la tempête: celui-ci fut précédé & suivi d'un vent égal & léger; souvent une pluie abondante & sans tonnerre les termine. Il paraît en effet qu'elles peuvent exciter une tempête locale, non une générale; qu'on peut,

craindre que les voiles d'un vaisseau ne soient enlevées , non le vaisseau lui-même submergé, & que le bruit du canon peut en effet la rompre.

La pluie & le tonnerre nous firent craindre de sinistres accidens pendant plusieurs jours ; mais enfin, le 10 Mai, nous jouîmes d'un ciel serein, d'un vent constant, & pendant plus de quinze jours on ne toucha point aux voiles. Nous cherchions les isles Larrons, & le besoin pressant de vivres, joint à celui de reposer ses yeux sur une terre, rendait notre recherche bien active & bien impatiente. Nous ne mangions que du salé, & bientôt l'eau allait nous manquer. Aussi les moindres nuages qui bordaient l'horizon, nous donnaient-ils de fausses joies que le soleil dissipait. Chaque matin nous entendions le cri, *Terre, Terre*, & toujours elle semblait fuir devant nous : j'avais soif, & je ne rêvais qu'aux fontaines. Il y avait près de trois mois que nous avions quitté le Pérou ; les deux premiers m'avaient légèrement ennuyé, le dernier m'accablait de ce sentiment pénible.

Enfin, nous en fûmes un peu soulagés ; nous découvrîmes une voile, & bientôt nous reconnûmes un des vaisseaux qui devaient partir après nous pour le même voyage. Ces nou-

veaux venus nous apportèrent une distraction agréable ; j'allai à bord de ce vaisseau, j'y demandai avec vivacité à quelle distance étaient ces isles tant désirées, & on me répondit froidement, à 250 lieues. Cette réponse les éloignait pour moi, & peu s'en fallut que je ne me misse en colere contre ceux qui me la firent. Nos pilotes s'en croyaient moins éloignés, & ils avaient raison. Dès le lendemain, 30 Mai, nous découvrîmes l'une de ces isles, & l'on remercia Dieu chacun à sa maniere.

Nous nous approchâmes de cette isle ; à peine y avions-nous jeté l'ancre, que nous aperçûmes trois vaisseaux qui s'y rendaient aussi : c'était le reste de l'escadre marchande laissée au Pérou : nous les aurions vu arriver avec plus de plaisir, si nous n'eussions craints que ce grand nombre d'affamés n'apportât la famine dans l'isle. Nous allâmes rendre visite au gouverneur Espagnol ; un guichet servait de porte cochere à sa demeure, qu'on décorait du nom de palais, quoiqu'il ne fut qu'une chaumiere, couverte de paille & de feuilles de palmier : sous une espece de portique, nous vîmes quelques fusils, quelques rondaches, des lances, quatre drapeaux, un tambour, & 40 soldats qui nous reçurent avec plus de gravité que

leur chef qui se réjouit en nous voyant, dans l'espérance d'obtenir de nous du pain & du vin dont il manquait depuis long-tems.

Dès que j'eus respiré l'air de la terre, j'oubliai mes fatigues passées; celles de la navigation s'effacent encore plus promptement que les autres. Les trois derniers vaisseaux avaient plus souffert que nous. Le feu avait pris dans le fond de cale de l'un; la foudre était tombée sur un autre, en avait tué le capitaine, blessé plusieurs matelots, & abattu le grand mât; le scorbut, la faim & la soif avaient désolé le troisieme. Aussi n'y a-t-il point de navigation plus longue que celle du Pérou à la Chine: elle serait presque impossible sans la constance des vents; la chaleur, un air pesant, y ôtent la respiration; rien n'y recrée la vue, & dans cet espace de 3 à 4000 lieues, je ne vis que des poissons & quelques oiseaux.

Le gouverneur nommé *D. Juan Antonio, Francisco, Fernando Pimentela y Toledo*, vint nous rendre visite, & le plat qui lui plut davantage dans le repas que nous lui offrîmes, fut une décharge de sept coups de canon. Nous réglâmes le prix des vivres dont nous avions besoin, & nous nous séparâmes contents.

Cette isle, nommée *Guaham*, en langue du

pays, a un circuit de 30 lieues; son terrain est coupé de montagnes d'un accès difficile, couvertes d'arbres, & sur-tout de palmiers & de cocotiers; on peut y compter six bourgs; c'est vis-à-vis celui d'*Ymata*, que les vaisseaux jettent l'ancre: elle a dans son intérieur des Indiens, qui vivent indépendans des Espagnols. Tous en général sont presque nus; la plupart sont affligés de la lèpre; ils vivent sous des cabanes construites de gros troncs d'arbre enchassés les uns dans les autres, & couvertes de feuilles; leur vie est triste & misérable; mais celle des Espagnols est plus malheureuse encore, parce qu'ils en connaissent une plus douce. La possession de cette isle est inutile, quoiqu'on y entretienne 300 soldats, qui se marient avec les Indiennes, mais n'empêchent pas que sa population, autrefois de 15000 ames, ne soit réduite à 1500. Elle produit beaucoup de ris; le coco est la nourriture ordinaire des Indiens; le *Rima* y sert de pain; il y est de la grosseur du melon, sa chair est blanche & ressemble à de la pâte d'orge: on y trouve aussi le *Doudou* qui a la figure d'un maron d'Inde & dont le noyau a le goût de la châtaigne: le *Nica*, l'*Iffouni*, le *Dago* servent aussi de pain & sont d'un assez bon goût, quand on les a cuits sous la cendre.

Toute cette mer est remplie d'isles jusqu'aux Moluques. Les jésuites y étendent leur mission, & sont les vrais conquérans de ces peuples. On s'y fert, & sur-tout aux isles Mariannes, de petits bateaux qui vont toujours à la bouline, ont un balancier, sont très-légers, & dont la proue sert de poupe, comme celle-ci de proue, enforte qu'ils n'ont pas besoin de virer de bord. Des Espagnols se sont rendus aux Philippines dans ces bateaux, quoiqu'il y ait plus de 400 lieues de distance.

Nous nous occupâmes pendant deux jours à embarquer nos provisions : elles consistaient en poules, en canards, en légumes, en quatre bœufs, six moutons, & huit cochons. C'était peu de chose ; mais ce n'était pas là notre plus grande inquiétude. Devions-nous aller à *Canton* ? Il y avait beaucoup d'Européens, & nous étions menacés d'y vendre peu & mal ; déjà un de nos vaisseaux nous y avait devancés. Fallait-il se rendre à *Emouy* ? Le port n'en convient qu'aux vaisseaux qui retournent dans la mer du Sud. Le capitaine choisit ce dernier parti, quoiqu'il ne fut pas sans danger, & nous nous y opposâmes en vain.

Nous quittâmes *Guaham*, que ses soldats auraient voulu quitter comme nous. Le vice-

roi permit à onze d'entr'eux de partir avec nous, après que nous l'eûmes remboursé, de je ne fais quels prêts qu'il leur avait fait. Ces gens étaient transportés de joie de pouvoir enfin manger du biscuit. Nous mîmes à la voile, suivis des trois autres vaisseaux. Nous ayions un beau tems, il fit naître la bonne humeur; le vent nous favorisa constamment. Le 22 Juin, nous vîmes le cap *Engano*, promontoire des Philippines, puis les isles *Baboyanes*. Nos compagnons passèrent entre ces isles & le cap, & nous cinglâmes au couchant, au travers d'islots & d'écueils, où nous faillîmes périr; le vent seul nous en sauva.

Déjà le 25, nous avions découvert *Formose*, dont les écueils nous firent éloigner, & dont les courans nous rapprochaient; le lendemain, nous vîmes la mer couverte de serpens, qu'y amènent les rivières de Chine, dont nous découvrîmes les montagnes trois jours après. Des pêcheurs nous environnerent & nous firent des signes auxquels nous ne comprîmes rien. Il nous sembla qu'ils voulaient nous dissuader d'aller à *Emouy*; heureux si nous eussions pu les entendre. Ils nous y conduisirent lorsque nous le leur demandâmes, mais en répétant *Hiamuen Booz*, *Emouy mau-*

vais. Son entrée est remarquable par une montagne fort haute, surmontée encore d'une tour qu'on apperçoit de 20 lieues en mer. A six lieues de l'entrée de la baie, on voit une petite isle, percée à jour. Nous entrâmes dans cette baie, & jetâmes l'ancre à deux lieues du port & de la ville, parce que nous avions des craintes pour notre sûreté; la baie a 8 lieues de circuit, la riviere de *Changeheu* qui s'y rend y forme un bon port.

Nous nous occupâmes bientôt du commerce, & nous en fûmes accablés : l'adresse des Chinois déconcerta notre prudence, & nous ne savions à quoi nous déterminer. Nous fûmes quelquefois étourdis par le bruit aigu des chaudrons & des bassins d'airain qu'on frappait sur les *Schampans* ou vaisseaux de guerre envoyés pour nous faire honneur, ou plutôt pour nous surveiller & empêcher qu'on ne nous apportât des marchandises. Nous primes des mesures pour notre sûreté, puis nous osâmes visiter les mandarins : nous fûmes bien reçus : les promesses ne manquèrent pas; on nous fit même un présent de chèvres, de jambons & de fruits du pays; on nous assura d'une liberté entière pour commercer. Nous eûmes des espérances qui diminuèrent peu-à-peu.

On nous présenta une lettre du pere *Laureaty*, jésuite Italien, qui résidait à *Focheu*, dans la province de *Fokien*, à 60 lieues d'*Emouy*. Elle avait été demandée par le mandarin de ce port, & le pere nous assurait que nous pouvions nous livrer avec confiance aux privilèges du port, & qu'il veillerait sur l'exécution des traités que nous pourrions faire, desquels cependant, il ne se rendait point garant. Cette lettre reveilla notre défiance plus qu'elle ne la calma : je me rappelai ce qu'on m'avait raconté au Pérou, de la perfidie Chinoise, & je regrettai qu'on n'eût pas choisi Canton, où le commerce des étrangers donne un peu plus de bonne foi aux négocians Chinois.

Le 1 Juillet, nous allâmes dîner chez un Chinois qui se disait chrétien ; car pour nous faire la cour, & obtenir la préférence, ils se disaient tels ou disposés à le devenir ; puis de là nous visitâmes les mandarins, portés sur des chaises de bambou ; une foule de peuple nous environnait ; dans les rues étroites de cette ville, nos chaises ne pouvaient aller que les unes après les autres ; la mienne se rompit & je restai là, exposé à la curiosité de la populace, qui me fit cent avanies, que j'essuyai en silence ; les chiens même aboyaient & fuyaient à toutes jambes devant moi.

Nous arrivâmes enfin chez le gouverneur de la ville ou houpou ; c'était le jour de sa naissance , & l'on y jouait la comédie devant sa porte ; elle fut interrompue par notre arrivée , & les acteurs joignirent leurs huées à celles de la populace ; les gardes nous conduisirent dans une salle où le houpou nous attendait sur un trône élevé ; il se leva en nous voyant , vint à nous d'un air riant , & nous fit prendre vingt différentes sortes de thé , du vin de Perse & des confitures. Nous lui fîmes des remerciemens & de longues révérences qui le firent rire ; nos interprètes ne sachant bien ni le chinois , ni le français , nous entendaient mal & ne pouvaient nous faire entendre.

Nous allâmes ensuite au gouverneur de toute l'isle , qui nous fit attendre plus de deux heures , pour se préparer à recevoir notre audience. On nous fit traverser des appartemens vastes & nuds , pour entrer dans une grande cour , terminée par un portique soutenu par vingt-quatre colonnes. Là était le chef ou *Tito* , en habit de demi cérémonie , assis sur une table dorée , haute de trois pieds. Il ôta sa pipe de la bouche pour nous rendre le salut , faveur qu'on nous fit beaucoup valoir ; des sièges , des soldats Tartares remplissaient les intervalles

les

les intervalles entre les colonnes. Après les préliminaires, il demanda de quelle nation nous étions, ce que nous cherchions, &c. puis on nous présenta encore du thé & du vin de Perse, & le titô nous congédia en nous assurant de sa protection. Son lieutenant nous reçut aussi bien que lui, mais ne nous parla que de repas. Il nous dit qu'il mangeait huit ou dix livres de viande de porc par jour, & sa taille gigantesque nous le fit croire. Ma grande taille, mon embonpoint, ma barbe épaisse me rendaient aux yeux des Chinois plus respectable que mes compagnons; mais je n'en fus pas plus heureux. La crainte de nous faire trop ou trop peu d'honneur, engagea le juge de police à refuser notre visite, sous le prétexte honnête d'une incommodité. Nous allions enfin nous reposer de cette fatigante corvée lorsque le fils du houpou nous invita à dîner; il était aimable, on ne put le refuser. Nous voilà de nouveau en chemin, traversant une ville d'une longueur ennuyeuse, & arrivant au milieu d'un essaim de Chinois, qui joint à la chaleur & à du vin de riz échauffé, nous mit dans un état d'angoisse.

Pendant le dîné, on nous apprit que nous étions les maîtres de faire entrer notre vaisseau

dans le port ; nous n'osâmes le faire , & avant tout j'écrivis au pere Laureaty ; nous dîmes aux mandarins qu'il nous était nécessaire pour nous faire entendre des négocians , ils le crurent , & permirent de nous porter des vivres. Nous apprîmes quelques jours après le motif des caresses des mandarins : leurs prédécesseurs avaient été cassés pour avoir obligé un vaisseau Anglais à force de mauvaise foi de s'emparer d'une jonque Chinoise , & de se battre contre une flotte de Champsans qu'il avait repoussée à coup de canon. Notre défiance n'en fut pas diminuée ; mais il fallait que nous restassions dans cette baie , parce que la saison des ouragans approchait. Ces *tufans* , comme les appellent les Chinois , viennent du levant , & font quelquefois le tour du compas dans l'espace de 4 heures. Nous nous armâmes de patience ; nous achetions des vivres toujours plus chers , parce que le houpou avait mis des impositions sur tout ce qu'on nous apportait ; cependant nous le croyions le seul galant homme , parce qu'il nous faisait de tems en tems quelques présens.

Pendant notre long & ennuyeux séjour dans cette baie , nous allâmes visiter le grand pagode qui était devant nous : les bonfes nous y reçurent très-bien , mais en payant. Le 20 Juillet,

le pere Laureaty arriva , & nous entrâmes dans le port ; il nous en coûta 500 taëls par mois pour nous loger dans une maison qui en était voisine. Le pere nous fit mille caresses , & nous conseilla de nous défier de celles des mandarins ; cet avis nous parut de jour en jour plus sage. Nous fûmes étonnés de le voir compter un jour de plus que nous , & ne devions pas l'être : ce fait n'étonne plus que les ignorans.

Nous ne négligeâmes donc point les précautions. Le tito avait mis des gardes devant notre logis pour empêcher la contrebande , & nous y en mîmes aussi pour notre sûreté. Le pere fut visité par les mandarins , & pendant trois jours , notre cour fut remplie de bourreaux & de leurs fattellites , cortège ordinaire de ces administrateurs.

Le tems de leur faire des présens arriva ; déjà ils nous avaient fait savoir le jour de leur naissance , afin de n'en pas laisser échapper un prétexte , car tout le monde leur en fait alors. Nous leur en fîmes donc selon leur rang & avec d'autant plus de facilité que nous en avions reçus nous-mêmes ; mais nous fûmes bien surpris lorsque peu de jours après , ils nous envoyèrent la liste des présens qu'ils nous avaient faits , & exigèrent le paiement des oies , chèvres , fruits.

& autres choses qu'ils avaient données ; il fallut de plus payer celui qui en avait fait le mémoire , celui qui avait fait la lettre de compliment , ceux qui les avaient apportés , &c. Ici les présens ruinent ceux qui les reçoivent & enrichissent ceux qui les font : c'est une maniere nouvelle de débiter les denrées.

Le titô nous ordonna de défarmer notre vaisseau , & de mettre notre poudre & nos armes dans les mains d'un mandarin de guerre ; nous nous excusâmes quant au gouvernail , qui nous était nécessaire pour éviter le naufrage au milieu d'une rivière rapide , & nous descendîmes quelques vieilles armes avec des barils remplis de cendre qui furent remis à un mandarin qui ne s'avisa pas de les visiter. Ensuite , sous l'apparence de veiller à notre sûreté , il nomma pour commercer avec nous des négocians auxquels il demandait 10000 taëls pour la préférence. Le titô n'était pas la seule sangsue qui cherchait à se nourrir à nos dépens ; il fallut encore satisfaire l'avidité des autres mandarins petits & grands qui regardaient notre arrivée comme un remède à leurs miseres. Le *Houpou* nous exempta des droits de douane ; mais il les fit payer aux marchands avec qui nous avions affaire dans la raison de 18 pour cent. Lorsqu'il vint nous visi-

ter , nous le saluâmes d'un salve d'artillerie ; il n'en exigea pas moins une somme trois fois plus forte que ne payent les autres vaisseaux pour le droit d'ancrage : il nous fit acheter les vivres au double de leur valeur , & toujours il choisit lui-même ceux qui nous les vendaient, pour empêcher qu'on ne nous trompât , disait-il ; & en effet pour nous tromper plus sûrement, en empêchant la concurrence. Les marchands nous voyant enfermés dans le port par les ouragans , nous fatiguèrent par des lenteurs , par le haut prix qu'ils mettaient à leurs marchandises , par le mépris qu'ils faisaient de ce que nous possédions ; & nous tremblions encore qu'ils n'appriussent l'arrivée de nos compagnons à Canton , ce qui aurait augmenté les difficultés. Plus nous pressions , plus ils devenaient lents ; nous parlions de sortir du port , ils en riaient. Enfin , le principal négociant , l'ame de tout le commerce , se retira à la campagne , & nous fit dire qu'il nous en dirait un jour les raisons. Le pere Laureaty représenta en vain au titô le mauvais effet que pouvait produire notre mécontentement. Ce gouverneur nous fit dire que seul il nous fournirait des soies crues , mais qu'il fallait lui envoyer tout notre argent. Nous ne pouvions accepter la proposition , & nous craignons

d'irriter par un refus un homme qui pouvait nous vexer en tant de manieres. Nous lui fîmes des complimens , nous nous excusâmes par des prétextes honnêtes & par des menfonges.

Cependant le tems s'écoulait & nous ne faisions rien : nous étions par-tout accompagnés des gardes du houpou , qui , si nous entrions dans quelque magasin , y entraient après nous , & se faisaient donner par les propriétaires une partie du profit que souvent ils n'avaient pas fait. Les marchands , las de ces extorsions , fermaient leurs portes dès que nous en approchions ; chacun criait haro sur nous , & la populace aurait fait plus encore si le pere Laureaty ne l'avait retenue.

Pour s'attirer de nouveaux présens , les mandarins publierent des ordres relatifs à notre voyage : ils parlaient de nous comme d'hommes considérés dans leur pays, qui venaient pour connaître les mœurs & les coutumes des Chinois , & ne faisaient le commerce que pour fournir aux dépenses du voyage. Nous les en fîmes remercier ; mais avec des mains vuides , on était sûr d'être mal reçu. Le pere Laureaty nous donna un conseil qui nous fit plus respecter que les complimens des mandarins ; c'était de punir à l'instant , non avec l'épée , mais avec

le bâton, les insultes qu'on pourrait nous faire, & chaque jour nous le pratiquions avec succès. Quoique timides, les Chinois sont malins & n'aiment pas les étrangers; nos habits, nos perruques étaient l'objet de leurs sarcasmes, & parce que ceux d'Emoui commercent avec les Philippines où ils sont traités avec dureté, ils en haïssent davantage les Européens.

Pendant près de deux mois nous délibérâmes; chacun eut son avis, & rien ne se faisait; nos embarras augmentaient, & nous déclamions contre la fortune & contre le capitaine qui nous avait conduit à Emoui. Pour nous donner plus d'aigreur encore, nous apprîmes que nos compagnons étaient arrivés à Canton, & qu'ils y faisaient un commerce avantageux; mais déplorer son sort n'était pas l'améliorer.

J'allai voir un Chinois, qui pour m'inspirer de la confiance me montra une attestation que lui avait donnée un Anglais: elle m'apprit que cet honnête homme était le premier frippon d'une ville peuplée de voleurs. Cette recommandation était admirable, & il la méritait. Nous l'éprouvâmes, & quatre missionnaires qui avaient voulu pénétrer dans l'Empire sans la permission de l'empereur qui se fait souvent attendre longtemps, l'éprouverent aussi. Un capitaine Chinois

leur promit de les mettre secrètement à terre , de garder le silence & de leur donner un guide ; ils le crurent & s'embarquerent , mais le Chinois les ayant débarqués à deux lieues d'Emouï , vint donner avis aux mandarins de leur arrivée : Il espérait qu'ils feraient saisis , envoyés à Peking , & qu'il demeurerait possesseur de leurs effets qui étaient encore dans son vaisseau : il fut trompé dans son attente ; le juge lui ordonna de les amener à Emouï dans deux jours. Ils vinrent & chercherent auprès de nous des consolations & un appui que nous ne pouvions leur donner, Nous les logeâmes en attendant qu'on eût décidé de leur sort. Ils nous racontèrent que dans leur passage des Philippines à la Chine, ils avaient été assaillis d'une tempête pendant laquelle les Chinois se livrerent à de ridicules superstitions ; ils fumiguerent le vaisseau , & couvrirent de riz une nate de jonc où se couche un jongleur couvert d'un chapeau pointu. Là , les yeux étincelans & la bouche écumante , il s'élance sur la poupe , faisant tourner avec vitesse une canne de bambou ; puis il se recoucha sur la nate , & traça sur le riz des caractères où l'on ne comprit rien. Il traça sur du papier avec sa langue dégoûtante de sang des ordres de jeter à la mer , tantôt une balle de marchandises , tantôt une

charge de ris ; ce qui enfin allégea le vaisseau & le sauva peut-être ; mais ne pouvait-on employer un expédient si simple sans ces cérémonies ridicules ?

Le pere Laureaty sauva ces missionnaires de l'opprobre qu'on leur préparait dans l'interrogatoire qu'ils devaient subir , & sans doute , il eut réjailli sur nous. Il obtint qu'on viendrait les interroger chez nous , & qu'ils pourraient attendre à *Chanseu* les ordres du vice-roi ; on leur rendit leur argent & leurs nipes , & nous n'en entendîmes plus parler.

Les obstacles se multipliaient pour nous ; ils nous rebutaient. Empsia , négociant qui s'était retiré à la campagne , refusait de venir à la ville ; tout allait mal lorsqu'un incident vint nous soulager. Un riche marchand de Canton vint à Emouï , & nous traitâmes avec lui ; Empsia l'apprit & accourut partager la proie qui allait lui échapper ; il s'associa avec le premier & le séduisit par ses discours. Nous nous en trouvâmes moins bien , mais mieux encore que nous n'étions.

Nous apprîmes alors qu'Empsia ne s'était retiré à la campagne que pour échapper aux prétentions des mandarins. Le titô ne demandait que 10000 taëls pour la préférence qu'il lui avait

donnée , & les autres exigeaient à proportion. Une promptre retraite le fit échapper à leur avidité , & le marchand de Canton les força de rabattre de leurs prétentions. Ces marchands s'obligerent de faire la charge du vaisseau pour le milieu de Décembre , & nous la payâmes d'avance. On ne peut rien faire sans cela , & les Chinois comptent l'usage de cet argent avancé parmi les profits du commerce.

Notre cargaison devait consister en soies crues, en damas, fatins, gros de tours, vernis, broderies, thé ; nous oubliâmes les drogues médicinales, sur lesquelles le profit est toujours certain, & nous payâmes le tout au 30 pour cent plus cher qu'à Canton. Les mandarins demeurèrent garants du traité, & les négocians s'obligerent de payer tous les droits ; ainsi nous pûmes jouir de quelques jours paisibles.

Nous fûmes invités à un repas : jamais nation ne m'a paru plus impatientante avec ses complimens & ses cérémonies. Arrivés, nous vîmes six tables entourées d'un tapis de soie qui pendait jusqu'à terre, mais sans napes & sans affiettes ; la cuisine paraissait pavée de charbons enflammés par compartimens quarrés, près desquels une foule de marmitons promenaient gravement des canards, des poules & des petits

cochons embrochés à des especes de tridents ; ils brûlaient la viande plus qu'ils ne la rôtifiaient ; après une heure de complimens dont on supprima la moitié parce que nous étions des gens d'un autre monde , on plaça sur les tables des plats vuides où les marmitons vinrent décharger leurs fourches ; puis un écuyer tranchant vint déchirer les viandes avec des mains dégoûtantes , & on mangea tandis qu'on sonnait d'un cornet , qu'on frappait sur des bassins d'airain , sur un tambour de peaux de buffe , & qu'on dansait grottesquement autour de nous. Vinrent les ragoûts dans de grandes jattes de porcelaines , nous ne pouvions nous en servir avec des bâtons pour toute fourchette , ni tremper nos doigts dans la sauce parce que nous n'avions point de serviette : on y sert des boissons chaudes , & nous avions apporté du vin que nous espérions boire frais & qu'on nous fit chauffer. Nous fûmes donc sobres par dégoût , & les Chinois se scandaliserent de nous voir sortir du repas sans avoir la tête échauffée. Nous payâmes le repas & nous nous réfugiâmes chez nous.

Le pere Laureaty nous quitta bientôt après ; c'était un vieillard aimable , gai , plein de jugement & très-instruit ; il était de Macerata dans la marche d'Ancone , & instruisait à la Chine

depuis 22 ans. Le pouvoir qu'ont les jésuites à la Chine en impose au peuple ; l'éclat qui les environne parle aux yeux , imprime le respect , & leur fait faire plus de conversions que leurs discours. J'accompagnai ce pere jusqu'aux extrémités de l'isle d'Emouï , & je fus témoin de la crainte qu'il inspirait. Les mandarins lui envoyaient des députés & des rafraichissemens sur sa route ; ceux qui le rencontraient à cheval mettaient pied à terre , leurs gens baissaient les marques de la juridiction qu'ils exerçaient & se rangeaient en haie les bras croisés sur la poitrine. Je vis sur la route des villages peuplés de cabaretiers ; on y change aussi de porteurs ; les chemins étaient remplis de voyageurs , & les campagnes de cultivateurs attachés au travail.

Après deux jours de marche , nous arrivâmes à un bras de mer large de demi-lieue qui sépare Emouï du continent ; il était couvert de bateaux attachés ensemble par de fortes chaînes , & formaient une ville flottante. Là , je quittai ce bon pere , qui me promit de m'écrire & de répondre à mes questions ; il m'avait instruit par sa conversation , il m'éclaira par ses lettres , & c'est à lui que je dois la plus grande partie de ce que je fais sur la Chine.

L'insolence des Chinois nous prouva bien-

tôt combien il nous avait été utile. Un de nos pilotes voulut arracher des mains d'un Chinois un mouchoir qu'il lui volait ; celui-ci reclama le secours de la populace qui bientôt environna notre homme, déchira ses habits & le roua de coups. Pour échapper à ses ennemis, il se lança dans l'eau pour se sauver à la nage ; mais les Chinois le poursuivirent dans des bateaux ; il perdit ses forces, il revint à terre, & arrachant un bâton à ses adversaires, il s'en servit si vigoureusement qu'il se fit jour au travers de la multitude ; mais il avait blessé l'auteur de la querelle, & comme l'effusion de sang est un crime capital à la Chine, tout le monde s'enfuit en le voyant couler ; notre pilote revint le corps noir de leurs coups, & le visage déchiré par leurs ongles. Le blessé alla se plaindre aux mandarins, qui pouvaient sous ce prétexte, se rendre maîtres de nos biens ; car notre vaisseau avait été désarmé, afin de le caréner. Nous nous hâtâmes de porter des plaintes à notre tour & de demander justice. Nous passâmes au travers d'une multitude qui se rejouissait d'avance de nous voir condamnés à la bastonnade. Les juges chercherent à éluder nos plaintes ; ils s'assemblerent & nous firent attendre pendant deux heures. Ils firent venir le Chinois blessé qui

s'était coupé en différentes parties de la tête avec des morceaux de porcelaine pour aggraver le crime du pilote. Les bourreaux, cortège ordinaire des mandarins, le reçurent au milieu d'eux avec des cris menaçans pour nous; ils voulaient nous servir d'escorte lorsqu'on nous appella: déjà ils faisaient rétentir leurs voix lugubres, lorsqu'instruits qu'ils n'accompagnaient ainsi que les criminels, nous refusâmes de marcher, & fîmes déclarer aux juges que nous ne venions pas pour être jugés, mais pour demander justice. Ceux-ci, sentant bien qu'ils ne pouvaient nous condamner avec quelque apparence d'équité, résolurent de nous rebuter par des obstacles, ils firent demander le pilote qu'ils faisaient hors d'état de marcher. Nous persistâmes à demander audience; ils exigèrent que nous y parussions à genoux comme les Chinois, nous refusâmes de le faire; ils céderent enfin, à condition qu'on ne nous donnerait point de sieges, & que le thé ne nous serait présenté qu'après l'audience. Les mandarins nous attendaient sous un dais de taffetas de Chine; ayant une table devant eux: nous les saluâmes à notre manière & leur demandâmes justice; ils nous embarrassèrent d'abord en accusant notre pilote d'avoir été dans une rue écartée, pour y voir

des femmes, ce qui était le plus grand crime, disaient-ils, qu'un étranger put commettre dans l'empire; nous fîmes voir que cette accusation était dénuée de vraisemblance, mais ils parurent toujours la croire pour ne pas nous donner gain de cause. Ils nous firent les promesses les plus fortes de veiller à notre sûreté, quand ils eurent vû par eux-mêmes l'état de notre pilote: mais c'est toute la justice que nous en obtinmes, & nous abandonnâmes notre poursuite par lassitude.

Pendant qu'on carénait notre vaisseau, je me retirai dans la petite isle de *Colomfou*, & logeai dans un pagode, dont les bonzes servaient assez négligemment l'idole. Je me plûs beaucoup dans cette solitude, avec mes hôtes, qui m'instruisirent des coutumes du pays. Je vais parler de quelques-unes (*).

Les Chinois prétendent que leur empire est d'une ancienneté qui nous étonne & que l'on peut contester avec quelque raison; les premiers tems de leur histoire sont remplis de fables. On

(*) Comme la Batbinais ne savait point le chinois, qu'il ne parle que par oui-dire, & qu'en effet il s'est trompé ou a été trompé souvent dans sa description de la Chine, nous n'en conserverons que quelques particularités intéressantes.

ne fait pas trop ce qu'était cet empire ; ce n'est que sous les empereurs Hoangti , Yao & Xun , qu'on apprit à filer la laine & le coton , à faire des rames & des bateaux , à naviguer , à dompter les animaux , à bâtir des maisons , à labourer la terre , à renfermer les morts dans des cercueils , à faire des vases pour renfermer les liquides. Les premiers rois , dit Confucius , se retiraient dans des cavernes , ou dans des fosses souterraines lorsque la neige couvrait la terre ; au printems ils habitaient le sommet des montagnes , sous des cabanes faites de branches d'arbres entassées : ils vivaient de chair crue , d'herbes & de fruits , ils buvaient le sang des animaux , ils se couvraient de leurs peaux. Ces rois n'approchaient pas encore de la dignité d'un chef de Sauvages.*

On fait que les Tartares ont vaincu facilement ce peuple lâche & timide ; ils en ont adopté les loix parce qu'elles assuraient leur empire , & pour la même raison , ils l'ont forcé de se couper les cheveux comme les Tartares : il défendit mieux ses cheveux que son empire ; mais il céda enfin ; l'on ne s'apperçoit plus aujourd'hui du petit nombre des vainqueurs , ce qui fait leur sûreté.

On comptait autrefois 114 royaumes dans la
Chine ;

Chine ; c'est-à-dire sans doute 114 peuplades différentes, aujourd'hui elle est divisée en 15 provinces. Celle de *Fokien* où je me trouve, est dans une situation très-commode pour le commerce ; on y trouve tout ce qui est nécessaire pour construire des vaisseaux ; son sol est coupé de montagnes, & arrosé de plusieurs rivières ; des mains laborieuses le rendent fertile. Les vaisseaux qui en partent vont dans les mers du Japon & aux Philippines, y porter des marchandises pour l'usage des habitans & pour la charge du gallion de Manille ; ils en rapportent une quantité incroyable d'argent. Ils vont aussi dans les mers de l'Inde jusqu'à Batavia & Achem. La province n'est pas bien étendue, mais elle est riche & peuplée ; on y ressent l'excès du froid & celui de la chaleur ; l'air y est très-pur.

Emouï n'a pas le titre de ville ; mais il est considérable par le nombre de ses habitans, & par la résidence du titô qui commande à plus de 20000 hommes : l'isle de son nom a 18 lieues de circuit : le port en est vaste & peut contenir plus de mille vaisseaux. On a eu proposé de faire un pont de vaisseaux de-là jusqu'au Japon : le nombre des vaisseaux qu'il faudrait ne ferait pas un obstacle ; mais la mer ne se laisse pas dompter aussi facilement.

Tome IV.

E

En entrant dans ce port, je crus voir une forêt flottante : un peuple aussi navigateur n'a que des pilotes ignorans ; ils n'ont qu'une con-
naissance imparfaite de la bouffole, & ne s'éloi-
gnent point de la terre jusqu'à perdre de vue les
montagnes. Cependant, on dit, qu'ils connais-
sent la bouffole depuis 800 ans. Je crois peu au
génie inventeur d'un peuple qui ne fait rien per-
fectionner. Je crois aussi peu aux longues navi-
gations qu'on leur attribue, car leurs vaisseaux
sont construits de maniere à ne pouvoir suppor-
ter des mers orageuses.

Voici comment ils se dirigent pour aller aux
Philippines. Ils vont d'abord chercher l'isle *For-
mose*, & ils la voyent avant d'avoir perdu de
vue les montagnes du continent : ils découvrent
aussi les Philippines, ou les Babuyanes, avant
qu'ils ayent cessé de voir les isles qui sont entr'e-
lles & Formose. Si la mer est agitée pendant la
nuit, ils louvoyent ; si elle est calme, ils jettent
l'ancre ; si les brouillards leur dérobent la vue
des terres, ils amènent les voiles. Leurs vais-
seaux sont plats & quarrés à la poupe, comme
à la proue ; leurs pesantes voiles sont tissues de
roseaux ; ils ont deux mâts ; le fond de cale est
partagé en plusieurs chambres quarrées dont
les cloisons sont jointes sans clous & enduites

d'un mastic très-fort, les voyes d'eau y sont peu fréquentes; mais il y a peu de place pour les marchandises, & l'arimage y est impossible.

La ville est dans un mouvement perpétuel. Elle a deux lieues de circuit; les maisons en sont basses, les palais ne se distinguent que par les colonnes de bois qui en soutiennent le toit; plus elles sont hautes & grosses, plus la maison est distinguée. Elles ont une porte où les seuls mandarins peuvent passer; les autres hommes passent par les portes qui sont sur les côtés.

On fait qu'il y a trois ordres de villes à la Chine: les *Hien* relevent des *Cheu*, les *Cheu* des *Fu*: celles-ci ressortissent de la métropole qui est la première entre les villes du premier ordre. Tout le peuple des campagnes dépend immédiatement de quelque *Hien*, dont chacune a un gouverneur nommé *Chi-Hien* & un tribunal appelé *Hien-Hào*. Il y a 50 villes du premier ordre, 247 du second, 1152 du troisième: cinquante-huit millions d'hommes y payent la capitation, & dans ce nombre ne sont pas compris les magistrats, les soldats, les femmes, les enfans.

On n'y parvient aux emplois que par de longues études, & d'abord il faut savoir lire, ce qui n'est pas facile; ils ont deux sortes de en-

raâtres, les fimples & les compofés; prefque tous ces derniers font hiéroglyphiques; chaque lettre eft un mot, & pour exprimer la docilité d'un homme, ils employent deux caractères, dont l'un exprime un homme & l'autre un chien, fymbole de la docilité; l'ufage de ces lettres a toujours quelque chofe de yague, comme on peut bien l'entrevoir de ce feul exemple. Ces lettres font au nombre de 365, & chacune a cinq inflexions différentes; ce qui en multiplie le nombre: chaque chofe paraît avoir fon nom & fon hiéroglyphe particulier: leur combinaifon va très-loin, & c'eft en cela que confifte la difficulté de cette langue.

Tous les examens s'y font par écrit: il n'y a point d'école publique. Les riches ont des maîtres dans la maifon; les autres s'affocient au nombre de dix à douze pour en payer un qui ferve en commun à leurs enfans; la difficulté de la langue ne permet pas à un maître d'avoir beaucoup de difciples. Il y a deux fortes d'examens; les uns font pour s'exercer, les autres pour parvenir aux degrés. Les vice-rois, les mandarins y préfident; ils font enfuite afficher ceux qu'ils ont diftingués. C'eft un honneur d'être nommé les premiers. Les juges font plus ou moins févères, & fouvent l'argent y fait ce que les talens n'y

peuvent faire. Il faut trois examens pour devenir bachelier.

Quoiqu'il n'y ait pas d'écoles publiques, il y a des especes d'académies où l'on s'exerce dans les belles-lettres, & où l'on a élevé un temple à Confucius. Ceux qui se distinguent sont reçus par leurs parens & leurs amis au son des flûtes, & avec des acclamations de joie; ils vont ensuite au temple du philosophe lui rendre des actions de grâces pour les avoir bien inspirés.

Il y a trois classes de bacheliers : ceux de la premiere reçoivent de l'empereur une gratification annuelle, & les places vacantes parmi eux sont remplies par ceux des deux autres classes. Comme celles-ci peuvent monter, celle-là peut descendre. Il faut qu'il y ait 20 des premiers dans les colleges des villes du premier ordre ou *Fu*, 15 dans les *Cheu*, 8 dans les *Hien*. Ces trois classes forment les lettrés, & c'est dans les lettrés qu'on choisit les mandarins civils. Ceux qui ne parviennent pas à l'autorité deviennent *Emerites*, ils réussissent à être dispensés de tout examen par une requête au chef qui y préside. Tous les examens se font avec de grandes cérémonies, avec un grand éclat; tout y est réglé; le lieu où l'on doit être placé, ce qu'on y doit faire, les habits qu'on

y doit porter : ceux-ci sont fort simples pour les bacheliers : ils sont sans chausses & ont des fouliers de paille, des bonnets de laine. Dans les examens qui se font en cette métropole, on compte communément 4 ou 5000 bacheliers. Ils parviennent ensuite à des grades plus élevés. Ces exercices successifs entretiennent l'émulation : mais que produit-elle ? Les savans Chinois d'aujourd'hui ne savent que ce qu'ont su leurs peres.

Les Chinois ont aussi des degrés militaires. Il y a des bacheliers d'armes en aussi grand nombre que de lettrés ; ils sont tous Tartares, au moins d'origine ; ils ont leurs examens auxquels président les vice-rois, & passent par eux dans les différens grades, dans les différens emplois.

Il y a six grands tribunaux à la Chine. L'un préside aux affaires politiques, l'autre sur les finances, le troisième sur le culte, le quatrième sur la guerre, le cinquième sur les bâtimens publics, le sixième sur les affaires criminelles. Au-dessus de ces tribunaux est celui des *Colaos*, des conseillers d'Etat, qui veillent à la sûreté de tout l'empire, ont les entrées libres dans le palais ; & répondent comme il leur plaît aux requêtes présentées à l'empereur. Deux autres sont les cen-

seurs des magistrats & de l'empereur lui-même.

Chaque province est gouvernée par deux mandarins , dont le premier veille sur les affaires civiles & les finances , l'autre est chargé des affaires criminelles. Ils ont des juges inférieurs. Chaque ville a un gouverneur , & chaque gouverneur quatre conseillers. Toutes les années la cour députe deux mandarins, dont l'un veille à la sûreté des chemins & sur les postes ; l'autre sert d'examineur pour les autres magistrats qui le redoutent beaucoup.

Le Tito , qui commande ordinairement à 20000 hommes , a sous lui divers lieutenans. Tous les bourgs , tous les villages ont un mandarin. Un juge de village a ce titre dans le civil , un sergent l'a dans le militaire ; ils se distinguent par leurs habits ; ils sont obéis , ils obéissent avec exactitude : chacun y est fils de ses œuvres , & l'on n'y doit point la considération dont on jouit , aux talens & aux vertus de ses ayeux. Jamais ils n'exercent la même charge plus de trois ans , & ils n'en peuvent posséder aucune dans les lieux qui les virent naître. Si l'un d'eux prévarique , il est puni sévèrement ; & son nom est inscrit dans une espèce d'almanach , afin que le peuple voie qu'on a égard à ses plaintes.

S'ils vendent la justice, s'ils ont de mauvaises mœurs, ils sont exclus de tout emploi : trop de sévérité les fait descendre dans la classe du peuple ; l'ignorance ou la précipitation dans leurs jugemens les destituent de leur emploi pour en exercer un inférieur.

Les derniers mandarins vont à cheval avec peu de suite ; les premiers voyagent dans des chaises, entourés de domestiques, suivis d'un cortège nombreux. Tous sont précédés de fatellites, vêtus de toile grise, armés de fouets & de chaînes : deux d'entr'eux frappent sur une espèce de chaudron pour faire écarter le peuple. Si deux se rencontrent, l'inférieur descend & ses gardes baissent les marques de sa juridiction ; s'ils sont égaux, ils se complimentent, veulent se céder le pas & ne le cèdent jamais. Ce cérémonial est réglé, comme celui des visites. Chacun a un dépôt des sceaux de l'empereur qu'ils gardent avec soin & qu'ils ne peuvent perdre sans s'exposer à un châtiment sévère.

Pour perdre son ennemi, un mandarin militaire fit dérober le sceau à cet adversaire qui était un mandarin civil. Celui-ci le soupçonna, & pour échapper au châtiment, il fit mettre le feu à sa maison. Tous les mandarins y acquies-

rurent ; alors celui de la maison en flammes , fort comme éperdu de chez lui , tenant une boîte semblable à celle où se tient le sceau , & le donnant à son ennemi devant tous , le pria de le conserver , tandis qu'il allait pourvoir à l'incendie. Le mandarin de guerre étonné , garda le silence , mais craignant de se compromettre en niant d'avoir reçu le sceau , il rendit au mandarin civil celui qu'il lui avait fait prendre , lorsque l'incendie fut éteint.

Le bâton , les galeres , l'exil , la mort , sont les peines en usage pour y réprimer le crime. Quelquefois la populace punit elle-même les voleurs publics & les assassins. Pour des fautes peu graves , on se rachète du bâton avec de l'argent , dont une partie revient au mandarin , l'autre à un homme qui subit la peine pour lui : c'est un usage que la loi défend , que la cupidité tolère.

L'empereur Kamhi est ami des arts , surtout de ceux qui sont inconnus aux Chinois : mais il est puérilement jaloux de la gloire des autres nations , & ne peut souffrir qu'on les croie supérieures à la sienne. Sa curiosité n'a point de bornes. Il voulut connaître les effets du vin , & s'enivrer avec un de ses mandarins. Il but , s'enivra , & tomba dans un profond sommeil.

Le mandarin craignit & fit craindre à ceux qui environnaient ce prince qu'il ne s'habituât au vin , qui ajouterait encore à la violence de son caractère ; il se fit lier & conduire en prison , ordonnant à ceux qui servaient l'empereur de dire qu'on l'y avait jetté par son ordre. L'empereur se réveilla & demanda son compagnon de débauche ; on lui fit la réponse concertée ; il rêva quelque tems , fit venir le prisonnier chargé de chaînes , qui se jeta à ses pieds. Quel est ton crime , lui dit Kamhi ? Je l'ignore , dit le mandarin : je fais seulement que votre majesté a ordonné qu'on me traitât ainsi. Surpris & interdit , il fit délier le mandarin , & depuis ce tems , il évita les excès du vin auxquels il attribuait son injustice.

Ce prince est avare. On dit que se promenant un jour à Nankin , il appella un mandarin très-riche , & lui ordonna de prendre la bride de l'âneffe qu'il montoit pour le conduire autour du parc. Il obéit & reçut un taël pour salaire : l'empereur à son tour voulut lui rendre le même service , & il s'en défendit en vain. Après la promenade , le prince lui demanda : combien suis-je plus grand & plus puissant que toi ? Le mandarin prosterné lui dit qu'il n'y a point de comparaison à faire. J'en veux faire une , dit

Kamhi : je suis 20000 fois plus grand que toi, paie ma peine à proportion de ce que j'ai payé la tienne. Le mandarin donna 20000 tael, se félicitant encore de la modestie de son maître.

Les Chinois sont blancs ; rien ne choque dans leur physionomie ; beaucoup sont de beaux hommes ; les plus vains ont des ongles longs d'un pouce qui attestent qu'ils ne sont point contraints de travailler pour vivre : ils sont ordinairement gros , de hauteur moyenne : les riches sont vêtus de trois tuniques de soie l'une sur l'autre, celle de dessus d'une couleur modeste a des manches larges ; leurs caleçons sont aussi de soie ; au dedans ils portent des bottes de soie, pour le dehors elles sont de cuir, quelquefois de satin. En général, ils sont toujours actifs, toujours laborieux ; ils cultivent le haut des montagnes & le fond des vallées , partout ils font circuler l'eau nécessaire pour fertiliser la terre.

Ils ont des fruits que nous avons ; ils en ont que nous n'avons pas : tels sont les oranges , les goaves , les bananes , les cannes à sucre , les cocos , les grenades & grenadilles , les ananas & avogados , &c. les mangles , le litchy : le mangle ravit par son odeur , sa chair jaune est très-acide, son noyau arrête le flux de sang ; le litchy a le goût du raisin muscat , son écorce

est rude & fine, sa chair est ferme & verdâtre, son noyau gros & noir, il est de la grosseur d'une prune, on le sèche pour le conserver. On n'y trouve ni amandes, ni olives, point de chênes : mais le bois de fer, le bambou, le palmier & autres que nous n'avons pas. La rhubarbe y est à très-bas prix ; on y recueille différentes cires, celle que donnent les abeilles, & celle que fournissent de petits vers, celle qu'on retire de certains végétaux. On y recueille & on y fait grand usage du bétel & du thé. Ils font une forte de vin avec du ris & de l'eau ; on y a des vignes qu'on néglige.

Ce pays est riche en mines. On fait que l'or & l'argent n'y sont pas frappés en monnaie, mais y servent d'objets d'échange. Tout s'y achète, tout s'y vend au poids. On n'y trouve ni lin, ni chanvre : les toiles y sont faites de fil de coton ou d'orties. La porcelaine & les ouvrages de vernis y sont communs. Le ris y est la nourriture du peuple, & il est bien supérieur à celui d'Italie. On y trouve beaucoup de gibier & d'espèces qui nous sont inconnues ; le poisson y nourrit une partie du peuple ; les Chinois en élèvent une espèce dans leurs maisons ; leur écaille est dorée & argentée, ils font de couleur bigarée, & leur queue est aussi.

longue que tout le corps. On y a des brebis & des vaches , mais sans savoir faire le beurre , le sain-doux leur en tient lieu.

On y voyage à pied , en chaise & en bateau , rarement à cheval. Cet animal n'y a point la vigueur & la beauté des nôtres. On ne le ferre point , & à six ans il est presque hors de service , parce que sa corne est usée.

Cette nation est polie , mais d'une politesse qui ne ressemble point à la nôtre : deux mots qui ne signifient rien commencent & finissent tous leurs complimens. Pour saluer , ils joignent les mains , les élèvent , les abaissent & disent , *zinzin* , qui signifie tout ce qu'on veut. Devant un supérieur , ils croisent les bras & s'inclinent fort bas. Deux amis après une longue absence , se mettent à genoux l'un devant l'autre & se baissent jusqu'à terre trois ou quatre fois. Les serviteurs se mettent à genoux devant leur maître & battent trois fois la terre de leur front. *Je fais , je dis* , sont des expressions qu'ils ne connaissent point ; ils parlent de leurs actions comme étrangers à eux-mêmes.

Ils ont plusieurs noms : celui de leur famille , celui que leur pere & leur mere leur donne peu après qu'ils sont nés , celui qu'ils reçoivent quand ils commencent à s'instruire , celui qu'on

bes , a nettoyé ses verres , &c. afin qu'un tel jour ; une telle personne (qu'on qualifie des titres les plus honorables) y veuille bien le venir récréer par les charmes de sa conversation & l'éloquence de sa doctrine , &c. On reçoit le convié avec cérémonie ; on lui donne le thé , puis on entre dans la salle du festin , où l'hôte élève un vase d'argent pour saluer le plus distingué des convives ; il se rend dans la cour en se tournant vers le midi , il offre aux esprits tutélaires du vin en forme de sacrifice. Alors on s'approche de la table ; mais avant de s'y asseoir , il faut de longs complimens , qu'on recommence pour boire goutte à goutte , pour ainsi dire. Pendant le repas on joue la comédie , mêlée d'une musique effrayante , par le tintamare qu'elle fait. Ces comédiens vont de maisons en maisons ; & vers le milieu du repas vont demander à chaque convive quelque petite récompense ; les valets de la maison font la même chose , & portent au maître l'argent qu'ils ont reçu. Le repas finit par d'autres cérémonies.

Le Chinois est si vindicatif , que lorsqu'il ne peut faire à son ennemi tout le mal qu'il voudrait lui faire , il va se tuer ou s'empoisonner à sa porte , parce qu'il fait qu'on punit sévère-

ment ceux qui par leurs inimitiés ont jeté leurs ennemis dans cet excès de désespoir. Souvent il vend sa femme, ses concubines, ses enfans, pour satisfaire la fureur qu'il a pour le jeu.

Sa femme est son esclave : elle est bannie de la société civile, & n'est occupée qu'à plaire à un mari souvent dégoûtant & toujours jaloux ; elle vit dans une retraite profonde, reléguée dans une partie de la maison, & n'en pouvant sortir ; elle y est gardée avec soin & n'y peut marcher la nuit sans lumière. Elle marche toujours à gauche, & les hommes à droite, pour ne pas la rencontrer. Veut-elle présenter quelque chose à un homme, elle ne peut le lui remettre à la main, il faut qu'elle le mette dans un panier qu'elle pose à terre pour que l'homme le ramasse. Jamais elle ne s'assied auprès d'un homme, ne boit de l'eau tirée du même puits, ne se baigne dans le même bain. Le frère même ne mange jamais avec sa sœur. Dès l'âge de trois ans, on lui rabat les orteils sous la plante du pied, on les bande avec force, & elle peut à peine marcher. Un Chinois ne l'épouserait pas, si elle jouissait de cette heureuse facilité. La beauté la plus attrayante pour cet homme, ce sont de très-petits pieds : ensuite on estime des yeux longs & peu ouverts, avec un nez écrasé,

&

& les oreilles longues, larges, ouvertes & pendantes.

Le teint des femmes y est très-beau ; elles sont vêtues avec modestie, mais elles ont le plus grand soin de leur parure ; en général, leurs cheveux sont noirs, leurs levres vermeilles, leur bouche bien faite, leurs dents noircies par le bétel. Il y a des Chinois qui, trop pauvres pour prendre une femme, se vendent à des riches, afin d'épouser une de leurs esclaves. Quelquefois ne pouvant nourrir leurs enfans, ils les noyent au moment de leur naissance.

L'autorité des peres sur les enfans est arbitraire ; ce sont eux qui les marient, qui les établissent, qui font leur destin ; les filles n'y reçoivent point de dot, elles sont achetées par l'époux, qui souvent ne la voit que lorsqu'elle est à lui ; s'ils n'ont point de fils, ils en adoptent un : ils l'achètent en quelque manière ; & c'est ainsi que tout se fait en Chine. Quelquefois deux enfans naissent mari & femme, parce que leurs peres les ont promis quand leurs femmes étaient enceintes. Ordinairement les mariages se font par le moyen des entremetteurs ou entremetteuses.

Un Chinois ne peut avoir qu'une femme lé-

gitime ; mais il y supplée par des concubines : celles-ci sont subordonnées à la femme ; leurs enfans l'appellent leur mère ; ils ne portent le deuil que d'elle , seule elle peut donner à l'époux le nom de mari ; les concubines ne l'appellent que le pere de famille.

Le mari & la femme peuvent se séparer s'il y a une forte antipathie entr'eux ; si la femme commet adultere , si elle est stérile , si elle est babillarde , immodeste , voleuse , peu obéissante , jalouse , ou attequée d'une maladie dégoûtante ; mais il faut pour autoriser le mari dans les derniers cas , que la femme ait ces défauts à un degré éminent. Cent coups de verges sont sa punition , si elle s'enfuit de chez son mari , qui peut encore la vendre ; si elle s'enfuit & se marie , elle est condamnée à être étranglée ; enfin , toutes ses fautes sont graves , & tous les châtimens sévères. Un deuil rompt les engagemens précédens , & pendant qu'on le porte , il est défendu de se marier.

Après diverses formalités pour la conclusion d'un mariage , ils en donnent avis à leurs ayeux : ils ornent leur temple domestique avec autant de magnificence qu'ils le peuvent ; on s'y assemble , on lave ses mains , puis on ouvre les tablettes sur lesquelles sont écrits les noms de

leurs ayeux jusqu'à la quatrième génération, & on invoque leurs esprits. Le chef de la famille à genoux brûle de l'encens & offre une coupe de liqueur aux âmes de ses ancêtres. Toute l'assemblée se prosterne pour les saluer ; alors on leur déclare le mariage ; alors seulement on fait la demande formelle de la fille, dont le père fait les mêmes cérémonies pour les âmes de ses ayeux ; c'est-là, en quelque manière, leurs fiançailles. De plus longues cérémonies suivent encore. Ils ne se marient qu'après avoir consulté le sort, & choisi dans le calendrier un jour qui n'y soit pas marqué comme malheureux. Ce jour fixé, on se rassemble dans le temple domestique, l'époux se prosterne sur ses degrés jusqu'à ce que le sacrifice soit achevé, puis il s'approche du siège où son père est assis, fait quatre genuflexions & boit du vin qu'on lui présente. Il vient ensuite recevoir les ordres de son père à genoux. "Allez, mon fils, lui dit celui-ci, allez chercher votre épouse ; amenez dans cette maison une compagne fidèle qui vous aide dans le soin des affaires domestiques. Comportez-vous en toutes choses avec sagesse & prudence". Le fils se prosterne, sort, & se rend dans la seconde cour du père de son épouse, qui de son côté vient d'observer les mêmes céré-

monies avec sa fille. Une de ses compagnes lui met une guirlande sur la tête couverte d'un long voile, lui donne des conseils, & l'accompagne avec ses parens jusqu'auprès de son époux qui ne peut la voir encore : ils se saluent & adorent le ciel, la terre & les esprits qui y président. L'époux conduit ensuite son épouse dans sa maison, qui se montre alors sans voile à ses yeux. Nous passons rapidement sur ces nombreuses cérémonies & supprimons celles qui suivent pendant quatre jours.

Les Chinois sont de mauvais peintres, & manient le pinceau avec la plus grande dextérité : ils brodent mieux qu'aucun peuple du monde, & la manière dont ils assortissent les soies de diverses couleurs en brodant un oiseau, une fleur, un papillon, &c., est merveilleuse ; mais ils dessinent mal. La jalousie semble être leur premier architecte : leur objet principal est de dérober leurs femmes à la vue du public. Ils font d'abord un mur quarré, & y placent une maison de bois comme dans son étui : leurs édifices sont sans régularité comme sans agrément. Ils sont élevés & reposent sur la terre sans fondemens : leurs temples sont ornés ; leurs corniches, leurs cordons sont chargés de fleurs & d'animaux en relief.

Il n'y a pas de langue plus pauvre en expressions que la Chinoise : ses 60000 mots ou caractères, ne peuvent exprimer tout ce qu'on exprime dans les langues de l'Europe ; leur figure varie & le son en est monotone , les équivoques naissent en foule de leur usage. De plus, chaque province a son langage particulier , & leurs habitans peuvent s'entendre à peine les uns les autres.

Ce peuple n'a aucune idée claire d'un être suprême , il manque d'un caractère pour l'exprimer ; leur physique repose sur cinq élémens , le bois , le métal , la terre , le feu & l'eau : les applications qu'ils font de ces principes sont ridicules & doivent l'être, puisqu'ils ignorent l'art des expériences , & ne soupçonnent pas même qu'il existe.

Confucius est le plus célèbre , le plus révééré des Chinois : il vint au monde 500 ans avant Jésus-Christ ; sa sagesse prévint l'âge ; il fuyait la compagnie des jeunes gens , & à quinze ans , il fit un recueil des vertus morales , & il les pratiqua. Sa morale se réduit à cinq points principaux ; la piété des enfans envers leurs peres ; les devoirs de la femme envers le mari ; la fidélité des peuples envers le prince ; les devoirs de l'amitié & de la société ; la subordination qui

doit s'observer entre les freres. Cette morale lui fit un grand nombre de disciples.

Les peuples du Lantung où il était né, suivirent quelque tems ses maximes & ses loix ; mais leurs voisins jaloux troublèrent la paix dont elles les faisaient jouir par des artifices. Ils envoyerent à leur roi des filles d'une beauté singuliere ; elles lui inspirerent de l'amour & le goût de la mollesse ; les grands suivirent son exemple , & la morale fut abandonnée.

Confucius prit la fuite pour ne pas être le témoin de honteux désordres ; il parcourut plusieurs pays , & par-tout vit sa doctrine rebutée ; sa patience , son amour du travail lui procurerent cependant un grand nombre de disciples , auxquels il ne permettait pas de lui donner le nom de sage ; car sa supériorité sur les hommes de son tems , ne le rendit pas moins modeste. Il mourut âgé de 74 ans.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'il jouit de toute sa gloire que le tems n'a fait qu'affermir , & qui ne peut être détruite qu'avec la nation & l'empire où il est honoré. Il a un temple dans chaque ville où les lettrés s'assemblent , & où sa statue est placée dans le lieu le plus éminent : autour d'elle sont celles de plusieurs de ses disciples dans une attitude qui marque le respect

& la vénération qu'ils eurent pour leur maître. On lui fait deux petits sacrifices dans l'espace d'une lune, & un solennel dans chaque équinoxe. Disons un mot de celui-ci.

C'est le gouverneur de chaque ville qui y préside : un des lettrés devient le sacrificateur, & s'y dispose par le jeûne & l'abstinence; il prépare la veille, le ris & les fruits qui lui doivent être offerts. On orne l'autel des plus riches étoffes de soie, & on y place sa statue, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en lettres d'or. On lui immole des pourceaux & des chèvres. Le jour suivant, au chant du coq, le sacrificateur se rend au temple, & invite à genoux l'esprit de Confucius, à venir recevoir les hommages & les offrandes des lettrés; puis il lave ses mains, on allume des bougies & l'on jette des parfums dans les brasiers placés à la porte. Puis le prêtre élevant avec ses deux mains le vase rempli du sang & du poil des victimes, on crie qu'on les ensevelisse, & on le va faire avec beaucoup d'ordre, de modestie & de gravité, dans une cour. Ensuite on vient découvrir la chair des bêtes immolées. Alors un des lettrés dit : *Que l'esprit du grand Confucius descende*; & le prêtre élève un vase plein de vin & le répand sur une figure humaine faite

de paille , & dit : „ Vos vertus font grandes ,
„ admirables , excellentes , ô Confucius. Siles
„ rois gouvernent leurs fujets avec équité , ce
„ n'eft que par le fecours de vos loix & de vo-
„ tre doctrine incomparable. Nous vous of-
„ frons tous ce facrifice. Notre offrande eft
„ pure. Que votre efprit vienne donc vers
„ nous , & nous réjouiffe par fa présence ”. On
fe met enfuite à genoux , & bientôt après on fe
releve. Le prêtre fe lave de nouveau les mains ;
on lui préfente deux vafes , l'un plein de vin ,
l'autre couvert d'une étoffe de foie ; il les prend ,
s'approche de l'autel , s'y met à genoux , & tan-
dis que les muficiens chantent des hymnes , il
offre les deux vafes à l'efprit de Confucius , &
brûle enfuite la piece d'étoffe , dans un vafe de
bronze , en prononçant ce difcours :

„ Depuis que les hommes ont commencé de
„ naître jufqu'à ce jour , quel eft celui d'en-
„ tr'eux qui a pu furpaffer ou même égaler les
„ vertus de ce Roi ? L'efprit de Confucius eft
„ fupérieur à celui des saints du tems paffé.
„ Ces offrandes font préparées pour le facrifice
„ que nous faifons , ô Confucius ! Tout ce que
„ nous vous offrons eft peu digne de vous. Le
„ goût & l'odeur de ces mets que nous vous
„ préféntons , n'ont rien d'exquis ; mais nous

„ vous les offrons, afin que votre esprit nous écoute.” Le sacrificateur se prosterne ensuite & prie; tous les assistans se mettent à genoux; le prêtre boit le vin & on lui donne les viandes immolées, en disant à l'esprit, qu'on se persuade qu'en lui offrant ces choses, on recevra des biens, des grâces & des honneurs. On distribue ensuite les viandes au peuple, qui croit, en les mangeant, se préserver de tous les maux. Puis on termine la cérémonie en reconduisant l'esprit au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu.

Les Chinois honorent aussi les morts par un culte solennel. J'ai vu le temple magnifique élevé par le titô d'Emouï aux esprits de ses aïeux. J'y vis faire un sacrifice solennel. L'édifice était très-orné: les tablettes où sont les noms des aïeux étaient sur une grande table en forme d'autel, couvertes d'un grand voile. Là s'élevait une figure humaine faite de paille, qui représentait, sans doute, le corps de celui à qui l'on offrait particulièrement ce sacrifice. D'autres tables étaient couvertes de poules, de fruits, de poissons, de vins, de ris, &c. On se mit à genoux lorsque le prêtre fut entré, on se prosterna, & il dit à haute voix : *Nous qui sommes des enfans respectueux envers nos peres, nous vous servons & nous vous honorons aujourd'hui;*

nous vous supplions de venir au milieu de nous pour recevoir nos vœux & nos offrandes. Trois fois le peuple se prosterne, puis le sacrificateur répand du vin sur la figure de paille : on se prosterne encore , & il offre les viandes & les fruits. On entend alors le maître des cérémonies qui élevant la voix , dit : *Buyez le vin de la félicité ; qu'il soit la source des biens & des faveurs.* Le prêtre boit le vin & fait cette priere : *Illustres ancêtres , vous avez commandé de nous promettre de votre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos descendants les dons magnifiques du Ciel , & qui nous donnez des moissons abondantes , une longue vie , &c.* Puis on se met à genoux & l'on distribue les viandes. La cérémonie finit par des vœux , par l'incendie d'un monceau de papiers dorés & par des révérences.

Les Chinois sont magnifiques dans leurs funérailles. Leurs habits de deuil sont blancs , & pendant les premiers mois qu'ils le portent pour leur pere ou mere , ils sont couverts d'un sac de grosse toile & ceints d'une corde : rien n'est plus lugubre alors que leur figure. Ils le portent pendant trois ans.

On met les morts dans un cercueil de bois de cèdre , enduit d'un vernis très-épais ; plu-

seurs enfans gardent ce cercueil sur un autel , dans une chambre tendue d'étoffes blanches , & chaque jour ils présentent à manger & à boire aux morts comme s'ils étaient vivans.

Chaque famille a son tombeau particulier , hors des villes , sur un côteau , ou dans une plaine. Ces tombeaux qui s'élevent dans les campagnes , sont bâtis en pierres , ornés de statues , d'épithaphes , & forment un point de vue assez agréable : tous les ans , à de certains jours solennels , les parens viennent y allumer des cierges , y bruler des parfums , & y faire un banquet en l'honneur du mort. On pleure encore tandis qu'on le prépare , puis le vin noye insensiblement les déplaisirs , & l'on se console réciproquement.

Outre les temples élevés à Confucius , & aux âmes des ancêtres , il en est encore de dédiés aux esprits tutélaires des villes & des tribunaux. C'est dans ceux-ci que les lettrés promettent par un serment solennel d'exercer la justice avec équité & droiture ; ils offrent à ces esprits des viandes & des parfums.

C'est là une partie de la religion des lettrés ; mais il en est deux autres à la Chine ; celle de *Lilaôkium* , espece de philosophe qui mêla la magie à la morale , à qui ses disciples eleverent

des temples & dont ils firent une espee de Dieu ; & celle de *Foé*, qui établit la pluralité des mondes & la métempfycofe. On le représente dans les temples ou pagodes comme un homme d'une grosseur démesurée ; on y voit aussi une Divinité femelle qui porte un enfant dans ses bras : c'était une vierge , dit-on , dont les Dieux & *Foé* furent amoureux ; mais elle refusa d'écouter leurs vœux.

La province de Fokien était dévastée par les torrens qui descendaient des montagnes ; les habitans voulaient & ne pouvaient pas leur opposer une digue puissante. La vierge en eut pitié ; elle descendit sur la terre , prit la figure d'une fille jeune , aimable & belle : les peuples éblouis accouraient pour la voir , & on l'aimait dès qu'on l'avait vue. Elle promit de se donner à celui qui pourrait l'atteindre avec des monnaies de cuivre. Aussi-tôt l'air en fut obscurci ; mais la vierge esquiva cette grêle avec une agilité merveilleuse & rit des vains efforts des ses amans. *Foé* se mêla dans la foule , espérant d'être plus adroit ou plus heureux : la vierge le reconnut & disparut aussi-tôt , laissant au peuple du Fokien une somme suffisante pour élever une digue ou un pont qui subsiste encore. Cette fable n'est pas une des plus ridicules que le

peuple Chinois révère comme un fait sacré.

Presque tous les maux, presque tous les remèdes sont envoyés par des dieux différens, & ces dieux sont représentés dans des attitudes qui ont quelque analogie avec les effets qu'on leur attribue. Il en est cinq surtout que le peuple redoute plus que les autres ; ce sont ceux qui répandent la famine, la peste, les maladies épidémiques. On fait tous les ans une fête en l'honneur de ces dieux errans : si les maladies qu'ils envoient regnent dans le pays, on les conjure de n'y pas faire un plus long séjour, & pour faciliter leur départ, on leur offre des provisions de ris, de viandes, de fruits, de confitures, qui doivent les nourrir dans le voyage ; on leur fait aussi construire un petit vaisseau doré, à cordages de soies, à voiles de réseaux, sur lequel on dresse des tables garnies, parce qu'il est possible que ces dieux malfaisans veuillent s'éloigner par mer. On le lance ensuite à l'eau & il y flotte au gré des vents : les pêcheurs des côtes prennent soin de l'éloigner de leurs rivages.

Tous leurs jours sont divisés en jours heureux & malheureux ; des almanachs les indiquent ; des charlatans les prédisent : on ne fait pas de voyages, on ne commence point d'entreprises

sans les consulter, sans qu'ils en aient déterminé le moment. On appelle le devin pour la naissance d'un enfant, afin d'en connaître le sort ; il en est qui consultent les astres, d'autres connaissent la destinée d'un homme en formant sa figure avec de l'argile. Quelquefois la crainte des malheurs qu'ils annoncent les vérifient.

Les temples dédiés à Foé, desservis par les bonzes, sont ordinairement situés sur le penchant de montagnes arides, dont on fait faire bientôt des solitudes charmantes. Les bonzes y amènent des eaux du haut des montagnes, qui coulent dans des canaux, arrosent les environs & l'intérieur du temple, & se rendent dans de beaux bassins : ils y plantent des bosquets & des avenues d'arbres dont l'hiver respecte les feuilles. Il faut que je donne une idée du temple ou pagode d'Emouï. Il était placé dans une plaine : derrière était une montagne, au devant, la mer par différens canaux y formait une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert : la face est de trente toises ; son portail est grand, orné de figures en relief. A son entrée est un vaste portique pavé de pierres grandes, carrées & polies, au milieu duquel est un autel où repose la figure de Foé, semblable à un colosse assis, les jambes croisées. Aux quatre angles sont

4 autres statues hautes de 18 pieds, quoique affises, dorées, mais mal sculptées, & faites d'une seule piece; l'une tient en main un serpent qui se replie autour de son corps, une autre un arc bandé, la troisieme une hache d'armes, & la quatrieme un instrument de musique.

Au-delà est un avant-cour, ayant à ses angles des pavillons terminés en dômes; ils se communiquent par un corridor qui regne tout autour; l'un renferme une cloche de 10 pieds de diamètre, artitement soutenue; dans l'autre, un tambour d'une grandeur extraordinaire, sur lequel on annonce les nouvelles & les pleines lunes: les deux qui suivent sont remplis des ornemens du temple. Au milieu de cette cour s'élève une tour isolée, terminée en dôme, où l'on monte par un escalier qui serpente autour d'elle: au milieu du dôme est un temple quarré, très-propre, dont la voûte est ornée de mosaïques, & les murailles revêtues de différentes figures d'animaux: ses colonnes sont de bois vernissé, & dans les jours solennels, elles sont ornées de banderolles de couleurs variées. Il est pavé de coquillages, qui par leurs couleurs & leur arrangement, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs. A la voûte sont suspendues des lampes où l'on brûle sans cesse des parfums, & sur les

côtés, des machines qui rendent un son lugubre pour accompagner leurs chants. Au milieu de l'autel est la déesse vierge dont nous avons parlé, assise sur une fleur de bronze doré, tenant un jeune enfant dans ses bras ; d'autres idoles l'entourent dans une attitude respectueuse.

Dans l'intérieur sont tracés plusieurs caractères hiéroglyphiques : tel est sans doute le tableau peint à fresque, qui représente un étang de feu où semblent nager des hommes portés par des monstres de formes les plus bizarres, ou environnés de serpens ailés. Au milieu du goufre est un roc sur lequel la déesse est placée, & qui semble appeler à elle les hommes de l'étang ; mais un vieillard à oreilles pendantes & qui a des cornes sur la tête, les en écarte à coups de massue. Derrière l'autel est une petite bibliothèque.

Au-delà de la cour est une espèce de galerie, dont les murs sont lambrissés. J'y comptai 24 statues de bronze doré ; à son extrémité est une salle où les bonzes se rassemblent pour prendre leur repas ; on traverse ensuite un grand appartement qui conduit au temple de *Foé*, orné de fleurs artificielles, & des mêmes objets que nous avons vu dans le temple de la déesse. La statue
de

de Foé est couverte d'une gaze noire très-fine , qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'autel. Autour sont de grandes chambres fort propres, habitées par les bonzes. Les jardins & les bosquets sont pratiqués sur le coteau de la montagne ; on a taillé dans le roc des grottes charmantes , qui servent d'asyle contre l'ardeur du soleil.

On peut entrer dans ce temple en toute liberté ; mais il ne faut entrer dans les appartemens que lorsque les bonzes vous guident eux-mêmes. Il y a plusieurs autres temples dans l'enceinte d'Emouï , il en est un qu'on appelle le pagode des dix mille pierres , parce qu'il est situé entre une multitude de rocs, sur le sommet d'une montagne , où les bonzes ont pratiqué des grottes & des réduits enchanteurs.

Ces bonzes sont méprisés à la Chine ; ils sont tirés de la lie du peuple , & la plupart ont été achetés comme esclaves. Leur noviciat est rude. Pour y parvenir , il faut laisser croître ses cheveux & sa barbe , porter une robe déchirée , mendier en chantant les louanges des idoles , souffrir avec une patience inaltérable les injures de la populace , & ne manger durant tout ce tems rien de ce qui a été vivant : si le vice-roi succombe au sommeil, on le réveille ; il est tour-

menté sans cesse. Puis il est admis & la cérémonie finit.

Ils doivent être continens , & ils affectent de le paraître en public ; mais à peine trompent-ils le vulgaire. S'ils ne le trompent pas sur la pureté de leur vie , ils le trompent au moins par les oracles qu'ils rendent sur le bonheur ou le malheur futur de ceux qui les consultent. Si l'on est malade , on vient leur demander la durée de la maladie ; si l'on entreprend un commerce, une entreprise , c'est à eux que l'on vient encore. Un bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme est puni par ses confrères qui l'imitent plus heureusement ; ils le traînent par la ville pendant un mois , ayant une planche pesante autour du cou , & le frappent sans cesse ; mais ces châtimens sont rares , parce qu'ils ont intérêt à ne pas s'exposer à punir ou à l'être.

Le culte que les bonzes rendent aux idoles est peu fatigant ; il se réduit à entretenir leurs lampes allumées , à prier le jour des nouvelles & des pleines lunes , & à recevoir ceux qui les visitent ; ils mènent une vie voluptueuse achetée par des aumônes : ils se parent d'humilité , se prosternent les uns devant les autres lorsqu'ils se visitent , s'enyvrent ensemble , & souvent

se quittent en se disant des injures.

J'habitai pendant quelques jours dans le pagode de Colomfou , où un honnête bonze m'avait donné un joli appartement. Un jour je fus réveillé par la fumée d'un sacrifice qui me força de sortir de ma chambre ; le premier objet que j'aperçus fut une table de poules bouillies , de canards , de poissons &c. , & mon bonze occupé à brûler des morceaux de papier doré. Je lui en demanda la raison. *Votre Dieu* , me dit-il en pleurant , *tue toutes mes chèvres ; depuis que vous êtes ici , j'ai perdu la moitié de mon troupeau , & je tâche de le fléchir par ces viandes que je lui offre.* Je voulus le défabuser , je n'y réussis pas ; mais je fus plus heureux à découvrir la cause du mal. Nos matelots s'applaudissant de nuire à un bonze , mettaient dans l'oreille de ses chevreaux les plus gras une aiguille qui pénétrait jusqu'au cerveau , & bientôt ils expiraient dans l'étable : le bonze attribuant cette mortalité à une maladie contagieuse , les jetait loin de son étable , où nos matelots venaient les recueillir & en faisaient de bons repas. Cette friponnerie était à la Chinoise & ne m'en plût pas davantage.

Au reste , c'était en quelque maniere une vengeance ; les Chinois nous haïssaient, nous

insultaient souvent , & quelquefois nous lan-
çaient une grêle de pierres. Les mandarins, sans
prendre part au combat , en jouissaient avec une
maligne joie. Ces insultes nous firent armer
notre navire en diligence , & au lieu de nous
plaindre , nous fîmes entendre des menaces :
elles les intimidèrent & nous fîmes plus tran-
quilles. Les marchands nous fournirent notre
cargaïson , non telle qu'ils l'avaient promise ,
mais telle qu'il leur plut de nous la donner.
Ils profitèrent de notre désunion & de notre
ignorance. Le capitaine impatient allait sans
cesse de magasins en magasins pour hâter leurs
opérations ; il ne put les tirer de leur lenteur
majestueuse, il l'augmentait même , par l'espoir
de tirer avantage de cette impatience. Ils ap-
porterent enfin les marchandises , mais toutes
à la fois, pour que l'embarras nous empêcha de
les visiter toutes ; ils mouillèrent les foies de
Nankin pour les rendre plus pesantes ; nous
nous en aperçûmes & criâmes au voleur ; ils
ne s'en troublèrent point. *Laissez-les sécher*, dit
l'un d'eux , *nous les pèserons ensuite ; c'est tout*
au plus l'affaire de deux mois. Il fallut nous
taire , & nous résoudre à la voir diminuer d'un
tiers avant que d'être en Europe. Ils profitèrent
de notre impéritie & de notre avidité pour satis-

faire la leur. Ils le firent encore dans l'achat de nos vivres : ils nous avaient vendu des porcs & des poules vivantes ; mais elles moururent bientôt après ; comme elles se vendaient au poids , ils leur avaient fait avaler du fable , de la limaille de fer ; elles en étaient plus pesantes, elles mouraient une heure après , nous les jetions à la mer , ils venaient les ramasser & s'en régalaient. Ils vendaient aussi des jambons de bois peint avec tant d'art qu'il est facile de s'y méprendre.

Nous fûmes invités par le titô à un grand repas : on nous apporta des feuilles de papier rouge semé de légères feuilles d'or où était écrite l'invitation , & l'on nous avertit qu'il fallait payer le repas d'avance , parce que l'usage ne permettait pas qu'on payât à la table du titô. Nous payâmes trois piaftres par tête , somme à laquelle le titô nous avait taxés. Nous nous rendimes au palais , où nous entendimes les femmes du vice-roi rire aux éclats de nos habits & de nos perruques, sans que nous pussions les voir. Après le repas , on nous mena dans les jardins , formés de plusieurs terrasses plantées d'arbres , ornés de petits cabinets peints & soutenus par des colonnes : au-delà était une vaste prairie , où l'on voyait quelques berceaux de

feuillages. On nous faisait tout remarquer , mais nous n'admirions rien.

Notre vaisseau était en partie chargé , lorsqu'un jour soupant avec un ami dans mon appartement du pagode de Colomfou , le bonze vint tout effrayé nous dire que notre vaisseau était en feu. Nous courûmes sur le rivage & vîmes un grand vaisseau à moitié consumé par les flammes & crûmes que c'était le nôtre ; mais quand la frayeur fut un peu dissipée , nous reconnûmes à la clarté des flammes que le vaisseau embrasé était une grande jonque de *Nimpo* , chargée de marchandises du Japon. Le feu allait consumer ses cables , & la marée pouvait la porter sur notre vaisseau ; nos mariniers s'embarquèrent pour y porter des secours ; mais les Chinois s'y opposèrent : c'était, disaient-ils, vouloir combattre les volontés de Dieu : peut-être c'était mieux encore s'opposer aux vols qu'ils firent des débris du vaisseau. Malgré eux , nos matelots allèrent au moins remorquer la jonque dans la riviere où elle ne pouvait que se consumer seule , & bientôt elle y fut en l'air. Le feu s'y était mis par l'imprudence d'un jeune garçon qui voyant que des restes de papier brûlé en sacrifiant à leur idole , avaient allumé une natte qui couvrait le plancher , se servit d'eau-de-vie

pour l'éteindre ; il ne fit que l'enflammer davantage ; la voile fut bientôt en flammes, qu'elle répandit sur toute la jonque.

Malgré les contre-tems & la friponnerie des Chinois , nous avions embarqué 1100 poules, 1200 porcs, 24 chevreaux, 6 buffes, des légumes, des fruits & du biscuit. Le froid que nous ressentions était excessif ; la chaleur que nous avions éprouvée était extraordinaire, & ces extrêmes se touchent presque dans ces climats. Le titó nous fit prier de nous retirer dans notre vaisseau à cause des fêtes du nouvel an, que les Chinois célèbrent d'une manière extravagante. Nous le fîmes, cependant nous ne partîmes que le 12 Février 1717.

Mais nous fîmes sur le point de faire naufrage en sortant du port : notre vaisseau entraîné par le courant de la rivière, heurta contre un roc situé dans la partie orientale de l'isle de *Colomfou* ; & bientôt après, une bourasque le coucha sur le côté ; il fallut amener les voiles & jeter l'ancre au milieu de la baie, à deux lieues de la ville. Là, nous lestâmes mieux notre navire avec du sable enfermé dans des sacs d'osier, & fîmes une distribution mieux entendue de nos marchandises : cinq jours s'écoulerent dans ces occupations, pendant lesquels on venait

nous offrir différentes marchandises à bas prix ; mais nous n'avions plus d'argent.

Nous remîmes à la voile ; la mer était agitée & nos peines recommencerent. Nous parcourûmes des yeux la côte que nous quitions : les gros bourgs, les villages s'y touchent presque, & un grand nombre de pêcheurs tendaient leurs filets jusqu'à 6 lieues de terre. Bientôt nous la perdîmes de vue ; nous ne vîmes que la mer ; un brouillard épais nous cacha des isles dispersées. Nous en vîmes une cependant assez grande que nous ne trouvâmes point marquée sur nos cartes. Le 24, nous vîmes *Hainan*, grande isle élevée, entourée de plus petites. En continuant notre route, nous aperçûmes la terre de tous côtés, & une multitude de barques & de vaisseaux Cochinchinois qui ne voulurent point nous approcher : leur fabrique est semblable à celle des vaisseaux Chinois ; mais les hommes sont plus basanés & plus laids. Des serpens & de grosses couleuvres se mouvaient autour de nous & paraissent vivre long-tems sur la mer, respectées des poissons qui n'en font point leur nourriture.

Le 28, nous découvrîmes deux isles : c'était celles de *Pulo-Canton*, disaient les uns : ce ne les était point, disaient les autres : les

pilotes qui eurent les meilleurs poumons furent victorieux ; mais pendant la dispute on vit s'approcher un vaisseau qui nous parut être un forban, & nous nous préparâmes au combat ; bientôt nous vîmes qu'il continuait tranquillement sa route & avait mis pavillon Portugais. Nous envoyâmes un officier à son bord : il venait de Macao & se rendait dans le golfe de Siam ; le capitaine nous donna des instructions qui nous furent dans la suite très-utiles : il offrit de nous servir de guide ; mais notre vaisseau construit différemment que le sien , pouvait trouver des dangers où il n'en trouvait pas , & nous préférâmes la sûreté à plus de promptitude.

Le 4 Mars , nous vîmes les deux *Pulo-Cesir* : là nous eûmes une allarme très-vive. Les matelots crurent voir un écueil contre lequel nous allions nous briser : le cri terrible d'*arrive-tout* se fit entendre ; le tumulte , la confusion , la crainte régnerent sur le vaisseau , & l'impression de l'effroi que je voyais sur les visages passa dans mon cœur. Cependant le danger n'existait pas , & chacun retourna sans murmure à son occupation ; car cette fausse allarme prouvait la vigilance des matelots , & donnait de la sécurité à tous , dans des mers semées d'écueils. Nous avions pourtant trop de sécurité encore ; car

en me promenant sur le château de poupe, je dis à un officier que je croyais voir un vaisseau à la voile. Au lieu de me répondre, il cria d'une voix forte qu'il fallait arriver & que nous étions perdus. Il était nuit, & malgré les ténébres, nous vîmes la terre de toutes parts. On parvint à jeter l'ancre & nous attendîmes le jour; il parut & nous montra *Pulo-Condor*, & la mer irritée se briser sur les écueils qui bordent son rivage. Nous nous en étions crûs alors assez éloignés, & les courans furent chargés de ce qui peut-être n'était l'effet que de l'ignorance de nos pilotes.

Cette isle est haute, couverte d'arbres vers le nord, aride vers le couchant, environnée de petites isles, dont l'une terminée en pyramide m'avait paru un vaisseau. Plus loin, nous vîmes *Pulo-Capas*. Nous approchions de la ligne, & les chaleurs se faisaient sentir vivement : la pluie nous incommodait, les nuages obscurcissaient l'air & nous dérobaient la vue des isles qui devaient diriger notre route. Nous vîmes la terre de *Malaya*, puis une isle que nous reconnûmes être *Pulo-Timon*. Quelquefois un vent frais tempérail les ardeurs de la ligne, & nous faisait découvrir avec plus de plaisir diverses isles : celles que nous vîmes à

l'entrée du détroit de Malaca nous offrirent une perspective charmante : elles sont couvertes d'arbres toujours verts. Nous éprouvâmes trois saisons différentes dans l'espace d'un mois , l'hiver en Chine , le printems en pleine mer , l'été où nous étions ; mais cet été était troublé par les pluies & les orages.

Le 23 , il s'éleva un vent fort , & la mer demeura tranquille ; le voisinage de la terre causa ce phénomène , & en effet , nous découvrîmes bientôt sept isles , puis la haute montagne de *Manopin* dans l'isle de *Banca* , & peu après l'isle *Sumatra* , dont le sol peu élevé était couvert d'arbres jusques sur le rivage. Nous enfilâmes le détroit formé par ces deux dernières isles ; des brigantins Malaïs voltigeaient autour de nous , & nous firent craindre d'en être attaqués ; nous nous préparâmes à la défense ; ils nous suivirent le long de la côte de Sumatra , d'où nous voyions descendre des rivières , dont la plus remarquable est celle de Palimbam : ses eaux sont bourbeuses , le sol qui la borde est bas , tandis que la côte opposée de l'isle *Banca* est hérissée de hautes montagnes couvertes d'arbres , & bordée de bancs de sables & d'écueils. Nous errions la sonde à la main dans cent routes différentes , parce que nous avions perdu le

canal, & nous fûmes enfin forcés de jeter l'ancre; le fond nous manquait & le vaisseau allait échouer; la confusion nâquit de la crainte: tous commandaient, personne n'obéissait. Nous tirâmes à boulet sur un brigantin Malaïs, sans savoir ce que nous voulions, & il abattit ses voiles; nous y envoyâmes une chaloupe sans avoir de dessein arrêté. Après qu'elle se fût éloignée, le capitaine lui enjoignit avec le porte-voix d'amener un pilote. On aborda le brigantin, on demanda au chef un pilote; il feignit de ne rien entendre, & on le força d'entrer dans la chaloupe; il fit des cris qui rassemblèrent son monde au nombre de 60; il fallut employer des menaces pour les faire rentrer d'où ils étoient fortis. Nous enlevâmes les armes dont ils auraient pu se servir: c'étaient des crics longs de deux piéds & des pierriers. La crainte d'en recevoir du mal nous força de leur en faire. On emporta le tout avec leur capitaine, qui pleurait amèrement. Sa mere qui entendait le portugais, & que par cette raison on amenait avec lui, annonçait par ses regards & ses discours qu'elle ne craignait rien. Nous sûmes par elle que le capitaine était son fils, & qu'il avait chargé du ris à Camboïa pour le transporter à Batavia. Il nous fut de quelque secours

pour rentrer dans le canal ; mais son brigantin disparut à ses yeux , & il nous reprocha son malheur. Il desira d'être mis à terre à la pointe méridionale de Sumatra , & nous le fîmes, après lui avoir fait quelques présens , rendu ses armes & donné notre canot pour transporter le tout sur la terre.

Nous voulûmes aussi visiter le rivage de Sumatra , & tandis que le vaisseau s'avancait avec lenteur , nous approchâmes du bord avec la chaloupe : le canot qui transportait le capitaine Malaïs était à nos côtés : nous nous engageâmes dans un banc de vase dont nous sortîmes avec peine : nous le cotoyâmes pendant plus d'une lieue , sans pouvoir toucher la terre. Un de nos Indiens voulut gagner la terre en courant légèrement sur la vase ; mais dès qu'il y eût mis le pied, il y enfonça jusqu'au cou , & nous nous hâtâmes de le retirer. Nous continuâmes encore à suivre le bord ; le rivage était planté d'arbres , & nous voyions courir des chats tigres , & voler des hérons. Nous touchions à la pointe méridionale de l'isle , lorsqu'un coup de canon nous ramena au vaisseau qui venait de jeter l'ancre : nous en cherchions la raison, lorsque nous découvrîmes une galiotte à rames qui venait à notre rencontre. Nous n'étions que six

hommes armés ; cependant nous résolûmes de l'attaquer. Nous l'abordâmes : c'était un bâtiment ras & sans canons : nous y vîmes une vingtaine d'Indiens demi-nuds , au milieu desquels était le chef d'un canton de Sumatra ; nous le couchâmes en joue , & tous furent épouvantés , tous demeurèrent immobiles au milieu de leurs armes & de leurs cris. On parvint à se faire entendre , & sa crainte s'affaiblit ; il nous salua en portant ses mains à sa tête. Il était vêtu d'une robe longue , de toile peinte , un grand chapeau tissu de joncs couvrait sa tête , ses doigts étaient chargés d'anneaux & d'émeraudes. Le capitaine Malays passa sur cette galiotte avec tous ses effets ; nous lui rendîmes ses armes , mais après les avoir déchargées , ce qui effraya nos gens qui déjà accouraient à notre secours. Nous le quittâmes avec le regret de lui avoir fait perdre son vaisseau , & nous ignorons encore s'il a pu le retrouver.

Nous dépassâmes l'isle de Sumatra qui forme les trois détroits de Banca , de Malaca & de la Sonde ; bientôt nous vîmes celle de *Lucipara* , qui est entourée d'un banc de sable ; un pilote vint nous aider à le passer ; nous ne le fîmes point sans danger ; l'orage & l'obscurité nous forcèrent de jeter l'ancre avant d'y avoir réussi.

Le jour qui suivit fut très-calme & nous montra un vaisseau démâté à peu de distance. Un vent du nord s'éleva & nous porta vers l'isle de Java; mais il cessa bientôt & nous laissa vis-à-vis de *las Hermanas* ou des *deux Sœurs*, qui ne sont que deux petits rochers couverts d'arbres; le canal qui les sépare de Sumatra est sans écueils. Au-delà, nous nous trouvâmes environnés de terre. A l'orient, Sumatra se montrait sous une forme montueuse; au midi nous voyions Java; ailleurs nous remarquions *las Hermanas*, d'autres petites isles & la grande Toque qui annonce l'entrée du détroit de la Sonde; la dernière des isles que je viens de nommer, a la forme d'un bonnet flamand, & nous en fîmes le tour sans y descendre; des arbres y formaient des berceaux naturels; son circuit est d'environ 400 pas.

Le voisinage de Batavia nous faisait désirer d'y entrer, mais nous craignîmes la jalousie des Hollandais & leur puissance. Nous préférâmes d'aller chercher des secours parmi les barbares & entrâmes dans le détroit de la Sonde. Nous voyions distinctement le rivage de Java & les demeures de ses habitans, situées sur le penchant des collines, ou dans de belles vallées; des vastes campagnes, des champs cou-

verts d'épis de ris en maturité s'offraient à nous. Les monts y sont habillés d'arbres jusqu'au sommet, leurs pentes sont partout cultivées. Je ne pus m'éloigner sans visiter ce beau pays. Je m'embarquai durant la nuit ; mais bientôt les éclairs, l'orage & la pluie nous forcèrent d'entrer dans une petite baie où nous prîmes terre au travers des écueils qui bordaient le rivage. L'air se calma & la lune nous montra un petit havre où nous conduisîmes notre canot ; mais la terre nous y offrit des traces de lions & d'autres bêtes féroces, & nous allions fuir, lorsque la honte nous retint. Nous préparâmes nos armes, allumâmes un grand feu, qui nous sécha, & avec quelques bouteilles de vin, nous nous redonnâmes du courage & des forces.

Près de nous était un bois épais, d'où descendait un ruisseau dont la mer gâtait l'eau, mais qui sans doute était douce dans le bois ; le bruit étrange que nous y entendions ne nous permit pas d'y entrer, & nous guérit de notre soif ; quelques-uns d'entre nous allèrent pêcher, les autres chercherent des tortues, mais tout se fit en vain. Nous ne rapportâmes au vaisseau que des herbes & des feuilles d'arbres. Nous ne rencontrâmes aucun homme : cependant nous vîmes devant nous de grands villages & des

des maisons dispersées. Les Hollandais qui viennent quelquefois sur ces côtes enlever des bestiaux, font fuir les habitans dès qu'ils découvrent un vaisseau.

Nous remîmes à la voile & découvrîmes l'isle *du Prince* qui est inhabitée; entre elle & Java en est une plus petite dont le sol nous parut agreste, & nous y vinmes jeter l'ancre. De-là notre canot se rendit vers la grande Java où il ne put trouver d'aiguade facile. On y vit un ruisseau qui tombait d'une montagne dans la mer, mais des rochers en défendaient l'approche; il fallut se borner à la petite isle. On y descend avec facilité; nous vîmes sortir quelques Indiens nuds de quelques cabanes, les uns armés de crics, les autres de lances; ils nous reçurent bien, & nous leur fîmes des caresses en leur exprimant nos besoins. Ils cherchèrent à nous renvoyer dans l'isle de Java; chez eux on ne pouvait trouver ni eau, ni ris, ni volailles; là, on trouvait de tout cela; la crainte les obligeait à nous tromper, car ils nous croyaient Hollandais. Nous leur fîmes des présens, & ils se familiarisèrent un peu avec nous.

Le canal qui nous séparait de Java, a un quart de lieue de large; nous allâmes chercher dans cette dernière isle cinq rivières que les Indiens

nous indiquèrent & que nous y trouvâmes ; mais l'eau en était faumâtre ; le rivage y est bordé d'un banc de sable ; celui de la petite isle est couvert de coquillages curieux & de diverses couleurs. Au-delà d'une des cinq rivières, nous vîmes des hommes que notre vue avait rassemblés ; nous les invitâmes à venir vers nous, & eux d'aller sur leur bord, & nous nous y déterminâmes. Six de nos hommes traversèrent la rivière, tandis que le reste veillait sur tous ; mais à peine les nôtres eurent traversé, que les Indiens s'enfuirent dans les bois. Nous ne voulûmes pas les poursuivre & retournâmes à la chaloupe, où nous trouvâmes des Javanais, auxquels nous donnâmes du tabac & des mouchoirs de coton ; & eux, pour nous témoigner leur reconnaissance, monterent sur de hauts palmiers & nous apportèrent des cocos remplis d'une liqueur douce & agréable. Nous en fîmes provision, ainsi que d'herbages, & retournâmes à notre vaisseau.

Ce pays, agréable & boisé, n'offre aucun lieu facile pour faire de l'eau ni du bois ; il fallut encore revenir sur la petite isle, où nous descendîmes du côté opposé à celui que nous avions parcouru. Nous y trouvâmes une petite rivière d'un abord aisé & dont l'eau était

douce ; nous y vîmes un bois facile à couper, & courûmes porter ces bonnes nouvelles au vaisseau.

Le lendemain, on s'empressa de faire des provisions. Les Indiens rassurés s'approchèrent de nous, & nous apportèrent des œufs, des poules, des tourterelles, des biches de la grosseur d'un lièvre & qu'ils atteignent à la course. Nous allâmes aussi à la chasse dans l'isle de Java : nous y trouvâmes des tourterelles vertes avec des taches noires & blanches, de jaunes & blanches, de blanches & noires, & des cendrées, les unes de la grosseur d'un pigeon, les autres plus petites que des grives : nous y vîmes aussi des bandes de singes qui sautent d'arbres en arbres, des écureuils, des paons, des pintades, des hupes, des grives, des merles, & autres animaux dont j'ignore jusqu'au nom. J'y tuai un lézard qui saute d'un arbre à un autre, & j'admirai la variété de ses couleurs : il était long d'un pied : sa tête était percée au milieu, ses ailes étaient déliées & semblables à celles du poisson volant : une fraise rouge ceignait son cou. On trouve aussi là l'oiseau de paradis, mais il est trop fin pour se laisser atteindre.

Les Indiens vinrent aussi nous apporter des

œufs, des poules & des pots de terre pour les cuire : mais ayant refusé de manger ce que nous y avions fait cuire, nous craignîmes d'en manger aussi : puis réfléchissant qu'ils étaient mahométans, nous comprîmes la cause de leur répugnance & sentîmes disparaître la nôtre. Ensuite nous fîmes une pêche abondante, & même une bonne provision de tortues : nous en prîmes dans nos filets, & n'eûmes pas la peine de les tourner sur le dos, ce qu'on ne fait pas toujours sans inconvénient ; car cet animal jette avec ses nageoires une si grande quantité de sable qu'on peut en être aveuglé. En trois coups de filets nous prîmes 7 tortues & 200 gros poissons semblables à des turbots ou à des merlans. Les Indiens revenus de leur défiance, nous aidèrent & nous apportaient encore du ris & des légumes.

Les provisions ramenerent l'allégresse sur notre vaisseau, & la bonne chère nous fit oublier les malheurs passés. Nous retournâmes à la chasse & pénétrâmes dans les bois : les Indiens offèrent aussi venir sur notre bâtiment. Dans un de ces bois, nous trouvâmes un grand village divisé en deux grandes rues tirées au cordeau, formées de maisons uniformes, à des distances égales, & soutenues sur des piliers hauts de

10 à 12 pieds ; le toit en était plat & quarré, un arbre placé entre deux maisons les couvrait encore de ses branches & y entretenait le frais par son ombrage ; au milieu de chaque rue était une halle quarrée & ouverte de tous côtés, dont le toit reposait sur quatre gros piliers ; quatre arbres plantés à ses extrémités l'ombrageaient & ornaient encore ce village riant. Les habitans avaient fui, les maisons étaient désertes, on voyait dans chacune des tables, des hamacs, des tables de tisserans, des nattes ; nous respectâmes tout ce que nous y vîmes en les parcourant. A une des extrémités du village, était une maison plus grande, plus élevée, où l'on montait par une échelle : c'était la mosquée, & nous la visitâmes ; l'intérieur en était quarré ; à sa partie orientale on voyait une chaire couverte d'un tapis de toile de coton, de chaque côté était une fenêtre & une table sur laquelle nous vîmes des papiers écrits en caractères arabes, & nous en emportâmes quelques-uns. Un signal nous fit sortir promptement de ce lieu pour aller au-devant de quelques Indiens qui paraissaient, & qui reprirent bientôt la fuite.

Plus loin dans les bois, nous trouvâmes un second village absolument semblable au premier. L'épaisseur du bois ne nous permettait

pas de découvrir au loin : mais la terre nous parut défrichée en plusieurs lieux & cultivée avec beaucoup de foin. Le gibier y est très-abondant , les paons y font très-communs ; j'y vis des traces de bœufs, de chèvres & d'ours surtout , que la crainte de rencontrer nous fit rebrouffer jusqu'à notre chaloupe.

Nous y trouvâmes beaucoup d'Indiens armés de longues lances , rassemblés autour d'un homme grand , sec & pâle , vêtu d'une longue robe de toile grise & d'un morceau de mouffeline en forme de turban ; on l'écoutait avec respect : plus loin étaient deux femmes fort laides , & nous nous écriâmes , *ah ! voilà des femmes*. Ce cri les fit fuir , & les hommes nous regarderent , incertains de ce qu'ils devaient faire ; nous les approchâmes , les saluâmes & nous mêlâmes avec eux sans marquer de défiance. Le chef répondit à nos honnêtetés d'une manière embarrassée & timide ; il but de notre vin , il en fit boire à ses compagnons , & devint plus gai & plus confiant. Nous leur demandâmes des bœufs , mais ils feignirent de ne point nous entendre , & se retirèrent l'un après l'autre dans les bois.

Nous portâmes plus de cent cocos au vaisseau. Ce fruit rafraîchit notre équipage , qui en fut plus dispos à la manœuvre. Nous allâmes encore

sur la petite isle qu'on nous dit nourrir des bestiaux. Les Indiens vinrent à notre rencontre, & nous inviterent à entrer dans leurs maisons ; nous les suivîmes sans crainte, entrâmes dans le bois, & découvrîmes une plaine étendue, semée d'habitations soutenues par de hauts piliers, & où l'on ne pouvait monter que par une échelle.

L'isle n'a que deux lieues de tour, & peut nourrir 200 familles. Leur chef nous offrit du riz cuit, des bananes, des goyaves & autres fruits. Les femmes, d'abord timides, osèrent nous parler ensuite du haut de leurs maisons, après en avoir ôté l'échelle ; elles nous offraient des nattes, des poules, des perroquets à échanger contre des mouchoirs de coton ; leur teint est basané, leur bouche grande, leur nez écrasé, leurs yeux petits, leurs cheveux longs & noirs : mais elles sont alertes & de bonne humeur. J'y achetai quatre biches, dans le dessein de les porter en France. Nous demandâmes en vain des bœufs, il eût fallu les attendre deux jours encore, & nous étions pressés.

Nous revînmes au vaisseau, & de là sur la grande Java, où nos matelots avaient fait bonne provision de cocos & de fourrage pour nourrir les buffles que nous apportions de la Chine :

nous y pêchâmes encore quelques tortues. Là , je voulus m'aller promener avec un officier sur la frêle pirogue d'un Indien ; mon compagnon la fit pencher d'un côté , je voulus maintenir l'équilibre en me jettant de l'autre & la pirogue renversa ; nous gagnâmes le rivage en la tenant d'une main & nageant de l'autre.

Nous partîmes le jour de Pâques 27 Mars , à deux heures après minuit , & nous fîmes voile pour le cap de Bonne-Espérance. Une tempête vint nous punir , dirent les matelots , d'avoir osé partir dans un jour saint. Ce ne fut pas notre seul malheur ; nous apprîmes que nos futailles faisaient eau , qu'il y en avait déjà trois de vuides , & bientôt que notre vaisseau faisait eau ; de-là résulta augmentation de travail , & diminution de ration ; ce qui me força de manger mes tourterelles & mes biches achetées pour porter en France. On pompait jour & nuit , & nous n'espérions plus pouvoir doubler dans cet état le cap de Bonne-Espérance. La mer était agitée , & cependant le vent n'était pas fort ; sans doute il l'avait été ; le vaisseau résistait mal au roulis , parce qu'il était faible & mal équipé : toutes ces raisons nous forçaient à relâcher sur la côte d'Afrique.

La violence des vents s'accrût le 10 Avril :

nos voiles furent emportées, & l'eau s'élançait sur notre vaisseau. La nuit vint augmenter l'horreur de la tempête ; nous flottions au gré des vagues ; la mer paraissait enflammée & couvrait souvent les ponts : l'effroi glaçait nos cœurs : tant que le danger ne fut pas pressant, je priai Dieu de tout mon cœur ; mais dès que le désespoir des pilotes eut passé dans mon ame, je restai immobile, sans pensée, sans imagination, sans courage : j'étais insensible, & l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien craindre. La tempête dura 15 heures, pendant lesquelles les vents firent neuf fois le tour du compas ; nos manœuvres furent brisées, & nous nous vîmes quelquefois sous l'eau & sur l'eau.

Le vent en s'appaisant calma mes esprits ; mais alors je me sentis meurtri dans toutes les parties de mon corps ; je n'avais qu'une idée confuse de ce qui m'était arrivé pendant la nuit ; cependant ce sentiment me rappela qu'une cage remplie d'une centaine de poulets avait longtems roulé d'un bord à l'autre, & que j'en avais une fois soutenu le poids. On m'avait retiré de cette pression sans que je l'eusse senti.

Nos matelots avaient été moins effrayés ; ils avaient, pour ainsi dire, fixé leur ame dans leur corps par de fréquentes rasades ; tous étaient

ivres, & incapables de servir à la manœuvre; ils l'étaient encore quand le péril fut passé. Il fallut cependant réparer le dommage du vaisseau, dont les parties fatiguées semblaient vouloir se disjoindre. Le mât de beaupré qui est comme la clef & le soutien de tous les autres, était fendu en trois endroits; tout l'équipage suffisait à peine à la pompe. Tandis que nous étions occupés, nous vîmes dans l'air un phénomène que les marins nomment *œil de bœuf*; il est de la couleur de l'arc-en-ciel & a la même cause; c'était un présage de tempête, disait-on, cependant il fut suivi du calme & d'un tems serein.

Après de longues délibérations, nous résolûmes de nous rendre dans l'isle *Mascarin* ou de *Bourbon*; la nécessité nous y forçait; notre pain, nos marchandises étaient mouillées, nous manquions d'eau, la tempête avait tué la plupart de nos bestiaux, & la saison était fort avancée. Le 20 Avril, nous aperçûmes l'isle Maurice, elle était encore à 14 lieues de nous. Lorsque nous nous en fûmes approchés davantage, elle nous parut montueuse & couverte d'arbres; les singes, & les chiens, par lesquels on avait cru les détruire, avaient forcé les Hollandais de la quitter, en arrachant leurs plantations,

ou dévorant leur bétail. Elle est fertile, abondante en gibier, & peut produire tout ce qui est nécessaire à la vie; elle a plusieurs ports. Un capitaine de Saint-Malo en a pris possession au nom du roi; mais en la peuplant, on rendra *Bourbon* déserte, parce qu'elle n'a pas de port.

Enfin, nous découvrîmes cette dernière & vinmes mouiller à la rade Saint-Denis où est le quartier du gouverneur: il nous reçut avec honnêteté, mais sans nous rendre le salut, parce qu'il n'avait pas de poudre. Il nous assura que nous y trouverions du bois propre à faire des mâts & des pompes, que nous y pourrions compléter nos provisions. Je me logeai chez lui, on mit les malades chez un habitant de l'isle, & on porta au vaisseau toutes fortes de rafraîchissemens.

Le 3 Mai, deux vaisseaux parurent en même tems à la vue de l'isle; ils aborderent, c'était deux des vaisseaux que nous avions rencontré aux isles des Larrons, qui étaient partis de la Chine bien avant nous, qui avaient tenté vainement de doubler le cap de Bonne-Espérance; l'un y avait perdu ses mâts de beaupré & d'artimon, l'autre avait été sur le point d'y périr.

Le 4, après nous être pourvus de bois pour

nos pompes, nous allâmes mouiller dans le quartier de Saint Paul, dont la rade est meilleure que celle de Saint Denis; nous y avons été précédés par les deux autres vaisseaux, & nous y passâmes cinq mois dans les plaisirs de la chasse, de la promenade & de la bonne compagnie.

Les Français se retirèrent dans cette isle lorsqu'ils furent chassés de Madagascar. Ils y trouverent un pays arrosé de rivières & abondant en gibier; ils s'y établirent & vécurent d'abord de tortues de terre, de la pêche & de la chasse; ils suppléaient au vin avec le miel que les abeilles laissaient dans le tronc des arbres. Un corsaire qui y fut jeté par la tempête, vint augmenter le nombre des colons; il avait fait plusieurs esclaves femelles dont ils firent leurs femmes; peu à peu l'isle se peupla; plusieurs vaisseaux de la compagnie vinrent y passer l'hiver; quelques-uns de leurs matelots s'y établirent & se marièrent aux filles des anciens habitans qui n'étaient ni noires ni blanches. On y compte aujourd'hui 900 personnes libres & 1100 esclaves; dans les premières il n'y a que six familles blanches, mais le teint des autres s'éclaircit de jour en jour par des alliances avec les blancs qui arrivent. J'allai un jour à l'église, j'y vis

tous les visages de couleurs différentes qui descendaient par gradations du blanc au noir. J'y vis cinq générations ensemble ; la trifayeule qui avait 108 ans était noire , sa fille était mulâtre , sa petite-fille mestice , la fille de celle-ci était quarteronne , & avait une fille quinteronne , dont l'enfant était blond & aussi blanc qu'un Anglais , mais il avait encore l'odeur que répand le nègre & qui ne se perd pas avec la couleur.

Ces habitans sont laborieux, doux & tranquilles ; ils sont riches en bestiaux , en esclaves & en plantations ; ils cultivent le ris & le bled , qui leur donnent deux récoltes par an ; mais le bled ne s'y conserve pas , & ils préfèrent le ris. On n'y a point planté de vignes : outre la boisson forte qu'ils font avec le miel , ils en font une autre encore avec le suc des cannes à sucre ; celle-ci peut enivrer , mais n'est pas si dangereuse que la première. L'air y est sain , & l'on y devient vieux. Au mois de Décembre ou de Janvier , elle est sujette à un ouragan qui déracine les arbres & renverse les cabanes , mais il purifie l'air ; s'il manque , la santé des habitans en souffre. On en connaît les approches au bruit qu'on entend dans les montagnes , au calme qui regne sur la terre & sur la mer , à la rougeur ardente de la lune. Dès que ces présages

se montrent , on étaie sa maison & ses arbres ; on se prépare un asyle , les vaisseaux s'éloignent , & l'on attend l'événement , non sans crainte.

La vie des habitans nous parut triste & languissante ; leurs habitations sont solitaires , les familles sont jalouses & divisées , les blanches méprisent les noires , celles-ci haïssent les blanches.

L'isle est divisée en 4 quartiers. Celui de St. Paul , le plus étendu de tous , le mieux peuplé , est au pied d'une montagne escarpée ; les habitations sont bâties sur les bords d'un lac , les plantations sont sur la montagne où l'on parvient par un sentier escarpé ; là est une plaine étendue , plantée d'arbres , & coupée de champs de ris , de bled , de cannes à sucre , de tabac & de fruits , comme des bananes , des ananas , des oranges , &c.

Le quartier de Saint-Denis forme un séjour très-agréable ; celui de Sainte-Marie est peu considérable ; le plus fertile est celui de Sainte-Suffanne ; le sol y est moins inégal ; mais il ne communique guères avec les autres que par la mer. On ne peut traverser l'isle par son centre , & on en fait le tour avec facilité en suivant le bord de la mer ; elle a 57 lieues de circuit ; sa partie méridionale est brûlée par un volcan qui

paraît avoir fait insensiblement le tour de l'isle , parce qu'on y trouve partout un roc brûlé & calciné. Les neiges qui couvrent les hauteurs alimentent les rivières pendant l'été ; ces rivières dont le lit est profond & les bords escarpés , y tiennent lieu de fontaines qui y manquent. Dans les mois de Juin , Juillet & Août , on chasse les troupeaux dans les montagnes où ils vivent de feuilles d'arbres : ils sont marqués du nom de leurs maîtres , & jamais on ne s'en dérobe. .

Depuis qu'on a négligé cette colonie , les habitans de Sainte-Susanne nourrissent les autres : nul vaisseau n'y aborde , on n'y peut faire de ventes ni d'échanges , & la fertilité de la terre y nourrit , mais n'y peut vêtir les habitans ; les autres quartiers trafiquent & s'enrichissent. C'est dommage que ce peuple n'ait point de tisserans , les femmes pourraient filer du coton , & les hommes en faire des toiles. On n'y porte point de fouliers , & l'on y voit de jeunes filles marcher à pieds nus , ornées d'habits de damas.

Le café y croissait naturellement , mais c'est en le cultivant qu'on pourra le rendre bon : ce café sauvage est plus gros , plus beau que celui d'Arabie , mais il est moins onctueux , plus amer , d'un parfum moins agréable. Il pourrait

avec le tems devenir l'objet d'un grand commerce. On pourrait faire un port dans la riviere Saint-Denis qui le faciliterait; alors les habitans pourraient entretenir de grandes barques pour faire le commerce avec les isles voisines & y acheter des esclaves & de l'or.

Tous les habitans sont catholiques romains. On les a vu arrêter leur gouverneur & le faire périr dans un cachot; aujourd'hui ils sont plus soumis à l'ordre, parce qu'on les a mieux instruits. Des missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare ont corrigé leur férocité; ils sont moins ivrognes & moins durs, mais les femmes n'y sont pas moins galantes.

La tortue de terre y était en grand nombre, & y est aujourd'hui presque détruite; on ne permet d'en tuer que pendant le carême; elle purifie le sang, elle guérit diverses maladies & fournit une huile aussi douce que celle de l'olive. Les chèvres, les sangliers, ne se trouvent plus qu'au sommet des montagnes; on y avait apporté des lapins, qui n'ont pu s'y creuser des tanieres, des cailles qui n'y ont pas demeuré, des perdrix qui ont disparu, mais les poules pintades s'y sont multipliées. A l'orient de l'isle est la petite plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiseau d'un bleu fort vif; on y trouve aussi

aussi diverses sortes de perroquets. Dans l'hiver on y voit descendre des montagnes une espèce de grive très-grasse & d'un goût exquis, qui vit de ris, de café sauvage, & se prend avec un nœud coulant, On y trouve des chauve-souris de la grosseur d'une poule & qui vivent de fruits & de grains; la chair en est délicate. On n'y voit ni serpens, ni reptiles-dangereux; l'araignée n'y a aucun venin, il en est de la grosseur d'un œuf de pigeon, & leurs toiles s'étendent d'un arbre à l'autre.

Cette isle est couverte d'arbres de toute espèce; les plus beaux sont les nattiers; les ébéniers y sont fort luisans. Il y a des arbres qui peuvent fournir de belles planches, des mâts, des pompes, des parquets; les plus belles maisons sont en planches, les médiocres en troncs de lataniers & couvertes de ses feuilles. Le goyavier & le bananier sont les plus communs des arbres à fruit; le tronc du dernier sert à nourrir les bestiaux qu'on embarque, parce qu'il se conserve verd & est plein d'une eau fort douce. Les oranges, les citrons y sont abondans; le tamarin y produit une datte; un arbruste y donne une noisette qu'on nomme pignon d'Inde, & qui est utile dans la médecine; le cotonnier y est commun, & donne le coton le plus blanc qui soit

aux Indes. Il y a un gros arbre dont le bois est tendre & dont la fleur agréable est très-recherchée des abeilles qui font leur miel sur sa cime.

Nous partîmes de cette île le 20 Septembre, après y avoir fait des provisions abondantes de bœufs, de moutons, de chèvres & de tortues de terre ; l'expérience nous avait rendus prudents & nous partions en assez bon état, accompagnés des deux vaisseaux qui nous y avaient joints. Les montagnes de Mascarin sont si hautes qu'on les voit au clair de la lune à 8 lieues de distance ; le volcan vomissait alors beaucoup de feu. Nous découvrions encore cette terre à la distance de 15 lieues ; un vent faible rendit d'abord notre marche lente, puis il changea & nous nous trouvâmes sur le banc *des Aiguilles* que nous annonçaient des oiseaux bigarés : le cap de Bonne-espérance en est à 30 lieues & bientôt nous l'eûmes doublé.

Le vent soufflait alors avec violence & les flots se soulevaient autour de nous ; mais comme ce vent était favorable, s'il rendait notre course incommode & dangereuse, il la rendait aussi plus rapide ; deux jours après, il nous devint contraire sans s'apaiser, & il nous fallut louvoyer. La mer agitée nous cachait la vue des vaisseaux avec lesquels nous marchions, & comme le nôtre

était plus fin voilier, nous les perdîmes pendant la nuit : nous ne vîmes plus leurs feux, ils ne répondirent plus à nos signaux ; mais le lendemain, nous les découvrîmes, & les attendîmes : le choc des vagues qui passaient sur nous de la poupe à la proue, rouvrirent nos anciennes voyes d'eau, & il fallut travailler avec nos nouvelles pompes. Nous n'étions pas les plus malheureux ; un de nos compagnons avait ses mâts ébranlés, & son équipage ne pouvait suffire à pomper l'eau qui y entraît de toutes parts ; l'autre avait aussi une grande voie d'eau ; mais il était neuf, & y étant allé dîner lorsque le calme eut succédé, j'y restai jusqu'à la vue des côtes du Brésil.

Arrivés sous le 28° de latitude, nous trouvâmes les vents alisés qui nous portèrent sur ces côtes où nous voulions relâcher. Nous cinglâmes au nord de la *baie de tous les Saints*, afin de pouvoir y entrer ; car les vents & les courans en éloignent lorsqu'on vient du midi. Nous y découvrîmes d'abord des nègres pêcheurs assis sur des troncs d'arbres flottans, & qui s'éloignent ainsi à 5 lieues de la côte.

Le 16 Novembre, nous vîmes le fort St. Antoine bâti sur une des pointes qui forment la baie. Notre vaisseau y entra le premier, à une lieue de *S. Salé*

yador, on nous tira un coup de canon, & croyant que c'était un ordre de jeter l'ancre, nous le fîmes & saluâmes la ville. Puis nous allâmes rendre visite au vice-roi, qui nous apprit qu'il ne pouvait laisser entrer dans le port que les vaisseaux qui se trouveraient dans une nécessité pressante; & que ces ordres lui avaient été donnés, surtout, parce que plusieurs vaisseaux Français s'y étaient permis très-indiscrettement la contrebande. Nous délibérâmes : notre vaisseau & un de nos compagnons étaient dans le cas où ces ordres permettaient d'entrer, & nous entrâmes sans craindre les suites de la visite sévère à laquelle nous allions être exposés ; mais le vaisseau neuf n'entra point, & reçut seulement quelques provisions que l'estime du gouverneur pour son capitaine lui fit accorder.

Lorsque nous fûmes entrés, nous reçûmes des soldats qui nous gardaient à vue ; on nous défendit de descendre sous quel prétexte que ce put être ; des hommes graves & composés vinrent nous visiter. Quoique dans une situation qui rendait nécessaire les secours, nous crûmes encore devoir acheter leur bienveillance par des présents. Tel leur donna une boîte de thé, tel autre des éventails, ou des bonnets brodés, ou des curiosités chinoises ; mais ils recevaient

avec la même gravité qu'ils portaient à leur examen, & ne témoignèrent leur reconnaissance qu'en nous faisant entendre qu'ils nous remercieraient quand leur besogne serait faite. Il fallut produire les journaux, les livres de vente & d'achat ; chaque matelot fut interrogé ; chaque partie du vaisseau examinée : le rapport fut si exagéré, que nous fûmes étonnés de n'être point ensevelis dans la mer.

Après l'examen, on nous permit de descendre. J'allai à terre & visitai le vice-roi : il était affable & ami des Français : il était le premier qui eut été décoré de ce titre honorable, & il l'exerçait avec noblesse. Il était de la maison de Bragance, comte de Villaverde, marquis d'Anjegas, grand de Portugal, surintendant général de la marine & des finances, commandeur de l'ordre de Christ. Depuis 4 ans il commandait dans ces contrées & devait bientôt en fortir. Je vis dans la ville un Français réfugié qui avait servi en Angleterre comme colonel d'infanterie ; le roi de Portugal l'avait fait brigadier. Il avait parcouru tout le Brésil & y avait tracé des fortifications, il travaillait à celles de la baie de tous les Saints : c'était un homme instruit. Le vaisseau qui entra dans le port avec nous, fut trouvé en si mauvais état qu'on ne savait quel parti prendre, & la len-

teur avec laquelle tout se fait ici, augmenta encore cette incertitude : pour la moindre chose il faut une requête ; & le vice-roi craint de prendre trop sur lui. Enfin , il fut résolu que ce vaisseau ferait abandonné , & que son capitaine en frèterait un autre.

Pour nous , nous étions loin d'être tranquilles. Les juges nous disaient en public de ne point trafiquer ; ils nous y invitaient en secret , & pendant la nuit , des négocians venaient roder autour du vaisseau. Nous cédâmes à la tentation & nous commençâmes. Il fallait bien faire quelque chose pour nous rendre plus supportables les lenteurs dont on nous fatiguait. Après 15 jours de délibérations , on n'avait rien déterminé encore sur la carenne de notre vaisseau. Pour carenner , il aurait fallu transporter nos marchandises dans quelque magasin , & on nous le refusa. Les ouvriers ne voulaient point y travailler sans ordre des juges , & les juges ne voulaient en donner que lorsqu'ils seraient rassasiés de nos présens ; ce qui était assez difficile : le vice-roi craignait de paraître s'intéresser trop à nous. Enfin notre capitaine fit de si grandes promesses , que tout parut se disposer en notre faveur.

Mais alors d'autres obstacles s'élevèrent : notre équipage qui avait souffert dans la traversée

une grande disette de vin, voulut s'en dédommager ici : les matelots s'enivraient tous les jours ; on voulut les en empêcher & ils se révoltèrent, ne reçurent plus d'ordres de leurs officiers, s'emparèrent des provisions, & menacèrent de jeter à la mer ceux qui leur résistaient. Il fallut que le vice-roi envoyât une compagnie de soldats pour rétablir l'ordre ; les plus mutins furent saisis & entraînés dans les prisons de la ville. Là, pour perdre les officiers, ils les accusèrent d'être des forbans qui avaient pris des commissions supposées, pour exercer leurs pirateries avec impunité. Heureusement que les matelots du vaisseau qui étaient avec nous, purent donner une déposition qui nous justifia.

Il fallut prendre des matelots Portugais pour réparer le vuide que cette révolte avait causé dans notre équipage & transporter nos marchandises dans deux vaisseaux Portugais. Pour alléger le vaisseau & le rendre meilleur voilier, le capitaine le fit dédoubler ; le but était utile, cependant le succès n'y répondit pas ; mais avant d'en parler, disons un mot du pays que nous avons devant les yeux.

La *baie de tous les Saints* a douze lieues de large ; mais les bancs & les écueils l'embarraissent. On y voit de petites îles où les Portugais

ont des pêcheries & des plantations de sucre & de tabac. *St. Salvador* est à son entrée : son port est beau & pourrait l'être davantage. La ville est divisée en haute & basse : dans celle-ci sont le travail , le commerce , les arsenaux , les magasins : elle est au pied d'une montagne escarpée , & n'a rien de beau , ni d'aligné : on y construit des vaisseaux à moindre frais qu'en Europe , avec un bois presqu'incorruptible.

La haute ville est sur le sommet d'un mont , & a des maisons grandes & commodes ; mais l'inégalité du terrain la rend désagréable. Le palais du vice-roi , l'hôtel de ville & celui de la monnaie , orne les faces de la grande place ; mais tout s'y bâtit sans règle. Il y a plusieurs monastères , celui des jésuites est le plus beau , le plus vaste , & le plus riche édifice de la ville ; le lambris de la sacristie est couvert d'écailles de tortues arrangées artistement. La cathédrale n'est belle qu'à une certaine distance ; l'intérieur n'a de beauté que sa dorure : il y a un couvent pour les filles abandonnées dès leur naissance ; car ces enfans sont considérés dans le pays ; charité louable , mais quelquefois dangereuse.

St. Salvador a un archevêque & une abbaye de bénédictins qui en est indépendante. C'est la capitale du Brésil : le vice-roi y réside , ainsi que

deux conseils ; l'un qui décide les procès criminels , (*conselho da relaçaon*) ; l'autre qui juge des affaires de commerce , (*conselho da fazienda*). La justice y est lente & coûteuse. Autrefois on n'osait punir de mort un Portugais ; aujourd'hui on l'ose ; mais il faut tant de formalités pour le convaincre , que quand il est condamné , on peut dire qu'il n'a pu être sauvé.

Il s'y fait beaucoup de commerce , parce qu'il y a beaucoup de luxe ; le pays est riche en or , en sucre , en tabac. Trois flottes partent chaque année de Lisbonne pour Rio-Janeiro , St. Salvador & Fernambouc , chargés de foireries de Gènes , draps d'Angleterre & de Hollande , de tissus d'or & d'argent de Paris & de Lyon , de vins , d'huiles , &c. Elles trouvent leur cargaison prête & en repartent bientôt. Les Portugais y cultivent la terre par la main des esclaves ; des commissionnaires y facilitent le commerce : des gens de mer y vont chercher des nègres sur la côte d'Afrique : des juges y font leur fortune en dévalisant de celles des autres : ce sont là les 4 classes d'habitans au Brésil.

Les esclaves y sont rares , & cependant il y en vient chaque année 25000. Ce sont les mines qui les occupent ; on en compte 15000 dans la ville de St. Salvador. Ils apportent beaucoup de

confusion dans les villes, parce qu'ils sont voleurs & capables des plus grands crimes. Les plus courageux servent de braves aux Portugais, pour fervir leur vengeance ou les défendre. Ils commettent sans scrupules tous les crimes qu'on en exige. Le Bresil ne paraît qu'un repaire de voleurs & d'affassins ; il n'y a ni subordination, ni mœurs.

Les esclaves qu'on envoie aux mines, doivent fournir à leurs maîtres une quantité d'or limitée ; s'ils en trouvent davantage, il est pour eux ; le maître leur fournit 7 livres de racines de manioc par jour ; l'esclave se fournit le reste, ou par le travail, ou par ses vols. L'avidité de l'or y a fait négliger les plantations ; il y a moins de sucre, de tabac, de manioc, & il y a plus d'esclaves. Les Portugais périraient par la famine si les flottes de Lisbonne ne leur apportaient des provisions ; ils vivent de viandes salées & de poisson sec ; les vivres y sont très-chers ; souvent ils dépensent le revenu d'une année en courses de taureaux, en comédies, en ornemens d'église, & meurent de faim ensuite. On en tire l'or, les peuples du nord l'enlèvent, le travaillent & viennent le revendre aux Portugais. Ceux-ci ont de l'or ; les Anglais & les Français ont des manufactures, & sont plus riches qu'eux.

Le quint de l'année 1717, rapporta au roi 5 millions ; mais la flotte qui porte ce tribut en Europe, y rapportera peu de sucre ; on n'y compte que 24000 cannes à sucre ; on y en comptait le double dans l'année précédente.

La baie de tous les Saints est assez bien fortifiée ; l'entrée en est défendue par deux forts : il y en a d'autres dans l'intérieur. Le port est commandé par l'un d'eux ; l'arsenal est flanqué de deux bastions. On voit entre la pointe de Montferat & la ville, une citadelle qui a un fossé large & profond, quatre bastions. & plusieurs ouvrages extérieurs. La ville est baignée d'un côté par la mer, de l'autre par un lac, & la mer ainsi que le lac sont bordés de forts. Deux régimens d'infanterie, trois de milice, un de noirs libres, en forment la garnison. Le vice-roi entretient aussi un petit corps de cavalerie.

Les habitans sont en général honnêtes & affables ; ils savent cacher leur haine & leur avidité sous ce dehors trompeur. Ils nous firent des présens pour devenir nos parasites assidus ; si on veut mettre des bornes à ses générosités, on devient leurs ennemis. Il y a des exceptions sans doute ; mais en général les mœurs y sont corrompues, & l'homme y porte un front qui ne rougit jamais ; les femmes y vivent dans un dé-

fordre public ; les religieux y sont d'une ignorance honteuse & très-débauchés : ils sont immodestes jusques dans leurs églises, & cajolent plus qu'ils n'écoutent leurs pénitentes dans les confessionnaux. Ils courent pendant la nuit, travestis en femmes ou en esclaves, armés de poignards ou de stilets. Les couvens y servent de retraite aux femmes publiques. Les femmes les plus vertueuses ont un ferrail d'esclaves qui ont leurs amans & partagent avec leurs maîtresses les dépouilles qu'ils peuvent leur arracher. Les hommes y préfèrent les femmes noires aux blanches ; l'esclave est souvent la maîtresse de la femme qui devrait l'être. Le même esprit de débauche, d'irréligion, d'ignorance & de présomption qui regne au Pérou, se retrouve ici, & par les mêmes raisons. On n'y entend pendant la nuit que les tristes accens de la guitarrre ; chaque Portugais en longue robe de chambre, le rosaire en écharpe, l'épée nue sous la robe, va, cet instrument en main, sous les balcons des dames, & y chante des airs maussades d'un air ridiculement tendre.

Le jour de Noël, nous fûmes invités par le vice-roi à la messe de minuit : tous les officiers de la garnison y étaient rassemblés, & le vice-roi les regala d'une superbe colation ; nous allâmes à

l'église, où nous ne nous attendions pas de voir une farce. On fait étudier aux jeunes religieuses un certain nombre de chansons gaillardes pour débiter ce jour-là : elles font dans l'église assises sur une tribune ouverte & élevée, & chacune a son instrument, harpe, tambourin ou autres : on donne le signal, elles chantent chacune leur chanson, & ce charivari d'instrumens & de voix sans accords, nous donna grande envie de rire. Elles sautaient, dansaient & semblaient être animées par un lutin : puis on se tût, & l'une d'entr'elles se levant, lut à l'assemblée un récit satyrique des aventures galantes des officiers de la cour du vice-roi. On se tût encore & le charivari recommença. Dans la troisième reprise, une religieuse, amante du neveu du vice-roi, lui adressa les reproches les plus tendres sur ses infidélités ; mais le cavalier mécontent sortit de l'église. On chanta ensuite une messe, où toutes les religieuses communierent.

Cependant le tems s'écoulait assez tristement pour moi : je passais une partie de la nuit dans le palais du vice-roi, où chacun paraissait dire son rosaire ; on y riait peu, & on s'y ennuyait beaucoup. Je visitais quelquefois l'archevêque, bon vieillard un peu conteur ; c'est à quoi je m'occupais, tandis qu'on préparait les deux vaisseaux

que la crainte d'un pirate obligeaient de partir ensemble : on les préparait bien lentement : car ici le noble , le bourgeois , le soldat aiment les commodités de la vie : l'artisan ne travaille point après son diné ; il dort , & nos ouvriers ne s'écartaient pas de cette coutume. Nos cargaisons étaient mouillées, mais nous nous consolions l'un l'autre, & le nombre des malheureux diminuait le poids des malheurs.

Le 4 Février 1718 , le vice-roi nous invita à la fête de *St. Gonzalès d'Amarante*, qu'on célébrait dans la campagne. Nous nous y rendîmes ; nous vîmes autour d'une église une foule de danseurs qui sautaient au son de leurs guitarras , & ses voûtes rétentissaient du nom du saint : dès que le vice-roi parut , il fut obligé de danser & de sauter , sous peine d'être regardé comme impie : nous dansâmes aussi , & c'était une chose assez plaisante que de voir dans une église des prêtres , des femmes , des moines , des cavaliers & des esclaves , danser pêle-mêle , & crier à pleine tête : *Viva St. Gonzalès d'Amarante*. Ils se jetterent ensuite les uns aux autres une petite statue du saint. Cette église est bâtie sur une colline qui s'étend jusqu'au bord de la mer ; elle est entourée de bosquets , où l'on avait dressé des tentes remplies de courtisannes : rien ne man-

quait à la fête que des bacchantes. Les tentes du vice-roi étaient dressées dans un petit bois d'orangers, & l'on y fit bonne chère pendant trois jours. Dans le premier, de mauvais acteurs y représentèrent une mauvaise comédie intitulée *la Monja Alferez*. La durée de la pièce comprend l'espace de 32 ans ; le premier acte se passa à Madrid, le second au Pérou, le troisième à Barcelonne. Après la fête, le vice-roi rentra dans la ville escorté par 600 cavaliers que la cérémonie y avait rassemblés.

Enfin, le 10 Février notre vaisseau fut carenné, & nous nous préparâmes au départ ; mais alors le capitaine oublia les promesses qu'il avait faites aux juges dont il n'avait plus besoin : il se contenta de les regaler de bagatelles chinoises, qui ne les satisfirent pas & laissèrent dans leur cœur le désir de la vengeance : ils l'exercerent bientôt sur nous. Le 17, nous embarquâmes nos matelots rebelles à qui l'on fit espérer le pardon s'ils se conduisaient bien. Nous primes congé du vice-roi qui nous donna des lettres de recommandation pour ses parens ; & nous mîmes enfin à la voile : les deux vaisseaux étaient ensemble, le vent était favorable & bientôt nous perdîmes la terre de vue. Déjà nous avions fait 40 lieues, lorsqu'on s'aperçut que

le vaisseau se remplissait d'eau ; c'était l'effet du dédoublement du navire, & il fallut revenir sur nos pas. Notre compagnon nous suivit quelque tems, puis il nous quitta quand il nous vit près du port.

Nous allâmes jeter l'ancre auprès de la forteresse du port dans le milieu de la nuit : le bateau de la garde vint nous visiter, & porta au vice-roi la nouvelle de notre retour. Il en fut affligé, car il connaissait l'avidité de ses hommes de loi, & résolut de nous secourir autant que les ordres du roi le lui permettraient. Deux juges auxquels j'écrivis & qui s'étaient montrés plus intègres que les autres, s'unirent au vice-roi pour nous faire recevoir favorablement. Le vice-roi affecta de nous dire dans l'audience que nous en obtinmes, qu'il avait prévu ce qu'il nous arrivait, & que telle devait être la suite de notre imprudence. Par-là, il justifiait notre retour ; mais nos ennemis voyant bien qu'ils ne pouvaient nous attaquer par-là, cherchèrent à nous faire un procès pour les marchandises que nous avions vendues. On commença par mettre en prison les marchands qui avaient eu des liaisons avec nous, & on ne pouvait nous laisser tranquilles tandis qu'on les menaçait de confisquer leurs biens. Je fis des promesses propres à tenter l'avarice de
ces

ces juges , & enfin je m'assurai de quatre voix dans un conseil composé de sept personnes. Il s'assembla ; ils délibérèrent , & à leur sortie je cherchai à lire notre sort dans leurs yeux. Ceux que j'avais gagné sortirent avec un air grave & féroce ; les trois autres parurent gais & contents : j'augurai bien de ce contraste ; les uns ne voulaient pas qu'on put croire qu'ils nous favorisaient ; les autres voulaient faire penser que nous leur devions de la reconnaissance. Le vice-roi me donna la décision ; il ne parla point du commerce illicite que nous avions fait ; mais ne permit pas que nos officiers descendissent à terre pour en faire un nouveau. On recommença la visite de notre vaisseau : les charpentiers du port furent mis en prison pour avoir laissé partir notre vaisseau dans l'état où il était , & nous payâmes la décision aux juges à qui nous la devions.

Cependant les frais se multipliaient & le tems s'écoulait. Il fallut doubler le navire avec ce bois de Brésil , impénétrable aux vers ; les ouvriers travaillèrent avec lenteur , & les fêtes du carême y ajoutèrent encore.

Celles-ci commencerent par une procession où 200 hommes vêtus de blanc , ayant le visage voilé , se fouettaient vigoureusement en marchant à sa tête : ils font ruisseler le sang , & se flagellent

fur tout fous le balcon de leurs dames , pour exciter leur amoureuse compaffion. Après ces flagellans venaient d'autres hommes , dont les uns portaient plufieurs épées attachées enfemble en forme de couronne & dont ils appuyaient les pointes fur leur eftomac ; les autres traînaient des chaînes peſantes & marchaient à reculons , ayant les bras étendus & liés en forme de croix. Tel représentait la mort , & marchait devant Adam & Eve , au milieu deſquels était l'arbre défendu , d'autres étaient chargés d'images de ſaints.

Cette proceffion ſe renouvelle la nuit du jeudi au vendredi ſaint : ce jour eſt le carnaval des Portugais : toutes les dames , retirées dans leurs maifons pendant l'année entière , ſortent cette nuit parées de tout ce qu'elles ont de plus magnifique , & vont d'églifes en églifes effuyer les quolibets des cavaliers Portugais , & ſ'arranger avec leurs amans.

Tandis qu'on préparait le vaiſſeau , j'allai dans la campagne faire des viſites : je vis plufieurs ſucreries , dont quelques-unes étaient miſes en mouvement par l'eau : j'affiſtai à des fêtes , à des courſes de taureaux , à des chaffes , & le tems m'en parut moins long. Je revins à la ville quand notre départ fut prochain. Nous mîmes à la voile par un tems favorable , & nous avançâmes avec

alléz de vitesse vers notre patrie. Nous passâmes la ligne sans y essuyer des calmes fatigans : c'est la quatrième fois que je l'ai passée dans ma longue course. Nous vîmes les isles *Terceres*, & passâmes entre *Pico* & *St. Michel*, où nous vîmes de grands feux en divers endroits & des barques qui s'enfuirent. Nous évitâmes heureusement les écueils dont ces isles sont environnées, & poursuivîmes un vaisseau Anglais sans pouvoir l'atteindre. Nos armateurs nous donnaient ordre d'aller jeter l'ancre à Saintonge, petit port de Biscaye, mais les vents nous jeterent dans celui de *Viveros* en Galice : c'est un port formé par la nature, & auquel l'homme n'a rien ajouté; les vaisseaux y sont en sûreté contre les vents; mais non à l'abri des insultes des corsaires d'Afrique. Nous y séjournâmes pendant un mois sans y être inquiétés : des gentilshommes Espagnols nous y regalerent; le pays est bon; mais pauvre, parce qu'il est sans commerce. On y fait bonne chère & à bon marché; les habitans sont laborieux : c'était, en un mot, un séjour supportable; mais on nous avertit qu'on cherchait à nous surprendre, & comme nous avions fait un commerce illicite sur la côte du Pérou, nous avions à craindre qu'on ne s'emparât de toutes nos richesses. Heureusement on ne mit point

d'activité dans cette affaire , & nous pûmes mettre à la voile au moment où le vice-roi s'occupait des moyens de nous saisir. Le vaisseau reçut ordre des armateurs de se rendre à Gènes : je le quittai à Viveros & me rendis en France en traversant la Gallice , les Asturies & la Biscaye.



V O Y A G E

D U

COMMODORE GEORGES ANSON.

Dès que les Anglais purent prévoir, en 1739, une rupture avec l'Espagne, ils projetterent d'attaquer les établissemens éloignés de cette couronne, pour lui ôter ses principales ressources, & tarir les retours d'argent qu'elle tirait de l'Amérique pour entretenir ses forces; c'était un sûr moyen de lui faire désirer la paix. On voulait envoyer deux escadres, dont l'une irait attaquer Manille, & l'autre, doublant le cap Horn, se rendrait dans la mer du Sud, attaquerait les places qui y sont situées, & viendrait se joindre à l'escadre de Manille pour se radouber & recevoir de nouveaux ordres. *Georges Anson*, écuyer, commandant du *Centurion*, devait commander la première, & *Cornwal* la seconde.

Ce projet audacieux était utile & sage : tout annonçait une grande facilité dans l'exécution :

l'ennemi aurait été surpris, & on en retirait des avantages immenses; cependant il ne fut point exécuté. Anson, mandé dès le mois de Septembre, arrivé en Novembre, se hâta de se pourvoir de tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour un voyage aussi long. Mais au commencement de l'année suivante, il apprit que ce projet avait été abandonné. On le consola un peu en lui annonçant que l'expédition dans la mer du Sud aurait lieu, & que son escadre y serait employée.

Malgré le changement de destination, l'équipement de l'escadre fut continué avec vigueur; Anson comptait s'embarquer dès qu'il aurait reçu ses derniers ordres qu'il attendait de jour en jour. Cependant il ne les reçut que le 19 Juin. Il partit tout de suite pour *Spithead*; mais là il essuya de nouveaux retards. Il lui manquait 300 matelots, & ceux qui devaient les lui fournir les refusèrent d'abord, puis ne lui en donnerent que 170, dont une partie formait de l'hôpital, & les autres n'étaient pas même des matelots. Ses troupes de débarquement devaient être composées d'un régiment & de trois compagnies de 100 hommes chacune. Elles ne le furent que de 500 invalides externes de Chelsea, hommes que leur âge ou leurs blessures

fures mettaient hors d'état de faire le service ordinaire. Il se plaignit en vain : on lui répondit qu'il avait tort de se plaindre , & il fallut se taire. Encore au lieu de 500 , il n'en reçut que 259 , parce que ceux qui se trouverent assez de forces pour échapper à un voyage dont la longueur & le danger les effrayaient , avaient déserté. La plupart de ceux qui restèrent avaient 60 ans , quelques-uns en avaient 70. En s'embarquant , on voyait sur leur visage l'indignation qui les pénétrait , de ce qu'après avoir sacrifié leur jeunesse & leur santé au service de leur patrie , on les envoyait sur la mer traîner une vieillesse languissante , & périr dans des contrées inconnues. Pour suppléer aux invalides qui avaient disparu , on fit embarquer 210 hommes détachés de différens régimens de marine , tous soldats novices , qui n'avaient de militaire que l'uniforme , & ne savaient rien de ce qu'ils devaient faire. Ils n'entrèrent que le 8 Août , & déjà la saison favorable était écoulée. De plus , on joignit la flotte avec celle de l'amiral *Belchen* , & 124 vaisseaux de transport ; c'était lui rendre plus difficile la sortie du canal dans une saison voisine de l'équinoxe , où un vent favorable n'est pas ordinairement durable. Ces retards , ces obstacles dissipèrent Pi-

dée des monts d'or qu'on espérait acquérir sur les côtes du Pérou , pour lui faire succéder celui d'un voyage dangereux , pendant l'hiver & au milieu des orages. On passa encore 40 jours à *Sainte-Hélène* à faire de vains efforts pour mettre à la voile : le tems parut favorable le 23 Août , & l'on s'efforça de gagner la haute mer , mais le vent changea & ramena dans la rade dont on venait de sortir. On fit deux ou trois autres tentatives inutiles , & le 6 Septembre le vent fut si violent , que quoique l'on eut amené les vergues & les mâts de perroquet , le *Centurion* chassa sur ses ancres , & se ferait brisé peut-être sur le *Prince-Frédéric* , si celui-ci n'avait chassé avec lui.

Enfin le 9 Septembre , Anson reçut l'ordre de partir à la première occasion avec son escadre seule. Alors il n'attendit qu'un vent plus modéré pour sortir du canal à la faveur des marées ; mais le 12 , il lui fut enjoint de prendre sous son convoi la flotte de Turquie , d'accompagner celle d'Amérique aussi longtems que leurs routes différentes le permettraient. Anson ne changea cependant point de projet , & fit avertir la flotte qui devait le joindre , pour qu'elle se tint prête lorsqu'il passerait devant *Torbay*. Il l'exécuta le 18 Septembre 1740.

C'est ainsi que par des retards successifs, l'escadre vit diminuer son nombre, ses forces & la probabilité du succès, qu'elle fut obligée de doubler le *cap Horn* dans la saison la plus dangereuse de l'année; que l'ennemi instruit des projets qu'on méditait, put les prévenir & envoyer une flotte à la hauteur de *Madere* pour intercepter celle d'Anson. Avec tant d'obstacles à combattre, il est étonnant qu'il ait eu les succès qui accompagnèrent ses entreprises; c'est que le courage & la sagesse les dirigèrent. Richard Walter, chapelain du *Centurion*, a fait l'histoire de ce voyage mémorable, & c'est lui que nous allons faire parler.

Nous sortîmes de la rade de *Sainte-Hélène* malgré les vents contraires; l'escadre consistait en cinq vaisseaux de guerre; le *Centurion*, de 60 pièces de canon & de 400 hommes d'équipage, commandé par Georges Anson; le *Glocester*, de 50 pièces & de 300 hommes d'équipage, commandé par Richard Norris; le *Severn*, de même force que le précédent, commandé par Edouard Legg; la *Perle*, de 40 pièces & de 250 hommes, sous les ordres de Matthieu Mitchel; & le *Wager*, de 28 pièces & de 160 hommes, commandé par Dandy Kidd; on y avait joint le *Tryal*, chaloupe de 8 pièces & de 100 hommes,

sous les ordres de John Murray. Deux pinques nous accompagnèrent jusqu'à ce qu'il y eût place dans les vaisseaux pour y recevoir les provisions qu'elles portaient. Outre l'équipage de ces navires, ils portaient 470 hommes, décorés du nom de forces de terre, & commandés par le lieutenant-colonel Cracherode. Telle était la flotte, qui avec les vaisseaux marchands qu'elle devait accompagner & défendre, sortit du canal à la faveur des marées en 48 heures. Le 20 au matin, Anson rencontra la seconde flotte marchande qu'il devait convoier, & arbora son pavillon; onze vaisseaux de guerre qui se trouvaient rassemblés le saluerent, & il donna les instructions nécessaires pour la route ou pour une action à leurs commandans; le lendemain, nous nous trouvâmes en pleine mer. La *Perle* dévançait la flotte tous les matins d'environ deux lieues & revenait le soir à son poste. Le 25, la flotte destinée pour l'Amérique nous quitta: celle destinée pour la Turquie suivit son exemple le 29. Restés seuls, nous prîmes la route de *Madere*; mais les vents contraires ne nous permirent de l'atteindre que 40 jours après notre départ de *Sainte-Hélène*, & cette lenteur, jointe aux mauvais tems, répandirent le découragement parmi

nous. Enfin le 25 Octobre, nous jetâmes l'ancre dans la rade de *Madere*.

Cette isle est fameuse par ses excellens vins, & est située sous un beau climat, vers le 32 d. 30 m. de latitude méridionale. Des montagnes la partagent du levant au couchant; sa côte méridionale abonde en vignobles cultivés avec soin, & est embellie de maisons de campagne. Là est *Funchal*, la seule de ses villes, située au fond d'une large baie, défendue vers la mer par un rempart élevé, & par un fort placé sur un rocher baigné par la mer; la mer s'y brise avec impétuosité contre la côte bordée de rocs, ce qui obligea de n'employer que des frégates portugaises pour faire de l'eau.

Nous y restâmes une semaine pour nous pourvoir de vin, d'eau & autres rafraîchissemens. Là Richard Norris nous quitta pour rétablir sa santé, ce qui occasionna quelques changemens dans les capitaines, qui reçurent leurs instructions pour leurs rendez-vous, en cas de séparation; le premier fut fixé à *Saint-Jago*, l'une des isles du Cap Verd; de là ils devaient se rendre à l'isle *Sainte-Catherine*, sur la côte du Brésil; c'était le 3 Novembre. Bientôt nous levâmes l'ancre, & perdimes *Madere* de vue.

Anson avait appris du gouverneur de *Madere*,

que sur la fin d'Octobre, il avait vu au couchant de l'isle, sept à huit vaisseaux de ligne, qui chaque jour envoyaient une patache pour découvrir la côte; ils lui avaient paru Espagnols. Le commodore envoya une chaloupe, bonne voiliere, pour reconnaître l'escadre ennemie: on ne découvrit rien, & nous restâmes dans notre incertitude. Nous ne doutions pas qu'elle n'eût été envoyée pour traverser notre expédition, & elle y aurait réussi en croisant au levant de Madere au lieu du couchant; car alors elle nous aurait rencontré, nous aurait forcé de jeter dans la mer des provisions qui nous eussent embarrassé pour combattre, & cela seul suffisait pour nous obliger à retourner sur nos pas; le combat nous y aurait forcé plus sûrement encore; mais sans doute l'ennemi avait su que nous devions sortir avec l'amiral *Belchen*, & craignait de nous trouver encore réunis, & d'être accablé par le nombre. Mais il devait croire que nous nous séparerions à Madere, & nous ne doutions pas de le rencontrer sur notre route vers les isles du cap Verd. Nous sûmes dans la suite quel avait été le sort de cette escadre, & nous croyons devoir le rapporter ici.

Elle fut armée pour s'opposer à notre ex-

pédition, & fut mieux armée que la nôtre ; son chef était Joseph Pizarro ; elle était composée de l'*Asie*, vaisseau amiral de 66 pieces de canons & de 700 hommes ; du *Guipuscoa*, de 74 canons & 700 hommes ; de l'*Hermione*, montée de 54 canons & 500 hommes ; de l'*Espérance*, où l'on comptait 50 canons & 450 hommes ; du *Saint-Etienne*, qui portait 40 pieces & 350 hommes ; enfin d'une patache de 20 pieces de canon. Un vieux régiment d'infanterie était dispersé dans ces vaisseaux ; joints à deux vaisseaux destinés pour les Indes orientales ; elle croisa quelque tems à l'occident de Madere ; d'où elle fit voile pour la Plata ; elle mouilla dans la baie de *Maldonado*, & y attendit les vivres nécessaires. Pizarro fut qu'enous étions dans l'isle *Sainte-Catherine*, & il se hâta de partir pour doubler avant nous le cap *Horn* ; ce qui suffisait, selon lui, pour déconcerter nos desseins. Il n'attendit pas même les provisions, & dans son trajet jusqu'au cap *Horn*, elle fut quelquefois si voisine de la nôtre, que la *Perle* ayant pris l'*Asie* pour le *Centurion*, s'en approcha jusqu'à la portée du canon, & faillit d'être prise. Pour encourager ses matelots, effrayés d'une navigation dangereuse qu'ils ne connaissaient pas, Pizarro leur avança une

partie de leur paie en marchandises d'Europe ; & leur permit d'en trafiquer dans la mer du Sud. Il dépassa la hauteur du cap *Horn* vers la fin de Février ; mais séparés par les vents , repoussés par les tempêtes , ils tenterent en vain de le doubler , & ils furent forcés de revenir à la Plata , où Pizarro arriva vers le milieu de Mai avec trois vaisseaux : l'*Hermione* fut perdue en pleine mer , & le *Guipuscoa* échoua sur la côte du Brésil. Une famine cruelle désola ces vaisseaux ; & des rats s'y vendirent jusqu'à quatre écus la piece ; un matelot coucha quelques jours avec son frere mort , pour profiter de sa ration. L'*Asie* fut exposée à une conjuration de plusieurs soldats de marine , qui voulaient massacrer tout le reste de l'équipage , afin de jouir seuls de tous les vivres du vaisseau. Un confesseur la découvrit , & trois chefs furent punis de mort. Telles furent les fatigues , les maladies qu'ils éprouverent , que l'*Asie* & le *Saint-Etienne* n'avaient plus que la moitié de leur monde , lorsqu'ils jeterent l'ancre à *Monte-Video* , & que l'*Espérance* , plus malheureuse encore , n'avait plus qu 58 hommes de 450 qu'elle portait. Le régiment d'infanterie fut réduit à 60 hommes. Pizarro cependant ne perdit point courage : il ne pouvait trouver de mâts ,

de vergues, ni d'agrès aux environs de la Plata, il en envoya chercher à Rio-Janeiro; il fit demander deux cent mille écus au viceroi de Lima pour ravitailler ses vaisseaux & les mettre en état de passer dans la mer du Sud; il n'en reçut que la moitié; on amena du goudron, de la poix, des cordages de Rio-Janeiro, mais point de mâts ni de vergues; il donna une bonne somme d'argent à un charpentier pour aller acheter des mâts dans le Paraguay; cet homme s'y maria & n'en revint plus. Cependant, en faisant servir de vieux mâts, il parvint à mettre l'*Asie* & le *Saint-Etienne* en état de tenir la mer, & il mit à la voile au mois d'Octobre 1741; mais en descendant le fleuve de la Plata, le *Saint-Etienne* toucha, il perdit son gouvernail & essuya d'autres accidens qui le firent abandonner. Pizarro parvint encore à la hauteur du cap *Horn* avec l'*Asie*, & là, une mauvaise manœuvre de ses officiers, lui fit perdre les mâts; il revint donc à la Plata en fort mauvais état, fit raccommoder l'*Espérance* qu'il y avait laissée, en donna le commandement à *Mindinuetta*, qui partit au mois de Novembre 1742, & parvint à la côte du Chili, mais trop tard pour y être utile. Pizarro s'y était rendu par terre; il revint à Buenos-Aires près de

trois ans après, & fit radouber l'*Asie* pour retourner en Europe. N'ayant point de matelots, il prit de force des habitans de Buenos-Aires, y joignit des prisonniers Anglais qu'il avait en sa puissance, des contrebandiers Portugais, & quelques Indiens. Parmi ceux-ci était un chef nommé *Orellana*, avec dix des siens. L'*Asie* mit à la voile en 1745. Tous partaient malgré eux : & ce chagrin, joint à leur humeur cruelle, irritée par de longues infortunes, les rendit féroces envers leurs prisonniers, surtout envers les Indiens, qui résolurent de s'en venger. *Orellana* savait l'espagnol, il essaya de sonder les intentions des Anglais, mais ne leur trouvant pas les dispositions qu'il désirait, il ne s'ouvrit point à eux, & ne se confia que sur ses intrépides compagnons. Ils se pourvurent de couteaux flamans dont on se servait à bord, couperent des bandes de cuir dont le vaisseau portait beaucoup en Europe, & attachèrent de petits boulets à ces lanieres ; accoutumés à faire tourner rapidement cette arme autour de leur tête, elle devenait très-dangereuse dans leurs mains. Un jour un officier laissa *Orellana* étendu sur le pont ensanglanté & sans mouvement, pour n'avoir pu grimper au haut du grand mât : cette action cruelle hâta l'exécution de leur projet.

Il était neuf heures du soir, la plupart des officiers prenaient le frais sur le demi-pont ; le corps du navire était rempli de bétail ; le château de proue était garni de monde. Orellana & ses compagnons, nuds & armés, viennent sur le demi-pont ; on les gronde ; ils paraissent céder, mais c'était pour donner le tems à quatre d'entr'eux d'occuper les couroirs. Puis Orellana jeta le cri de guerre ; & avec six des siens, le couteau à la main, frappe ceux qu'il rencontre : dans peu de momens ils tuent 20 Espagnols & en mettent autant hors de combat : les officiers fuient dans leurs chambres dont ils éteignent les lumières ; quelques-uns veulent gagner le château de proue par les couroirs, ils sont massacrés à leur passage par les quatre Indiens, d'autres s'élancent dans le corps du navire pour se cacher parmi le bétail ; & dans les haubans du grand mâ. Tout tremble devant les Indiens, tout est dans la confusion ; parce qu'on ignore quels sont les attaquans ; Orellana est maître du demi-pont, dans un vaisseau monté par 500 hommes, & il s'y maintint assez long-tems. La nuit était obscure, & les cris des Indiens, les plaintes des blessés, les clameurs de l'équipage, l'ignorance des forces de l'ennemi, troublaient l'imagination : on crut d'abord la conspiration générale. Orellana ne trouvant

plus d'ennemis devant lui , & ne pouvant les joindre , fut forcé de rester quelque tems dans l'inaction ; Pizarro profita de cet instant de calme pour parler à ceux qui étaient sur la Sainte-Barbe & entre les ponts ; il fut que les Anglais qu'on avait craint étaient demeurés tranquilles , & qu'enfin Orellana & ses compagnons avaient seuls part à l'entreprise. On résolut de les attaquer. On chercha des armes à feu & on ne trouva que des pistolets : ils servirent heureusement. Orellana fut tué , & ses fideles compagnons ne voulant pas lui survivre , se jeterent dans la mer & y périrent.

Echappé à ce danger , Pizarro arriva sur la côte de Galice au commencement de 1746, avec le seul vaisseau de son escadre qui revint en Europe. Ainsi notre expédition causa en grande partie la perte d'une flotte puissante & bien équipée , & de plus de 3000 hommes. Revenons à notre histoire.

Le lendemain de notre départ de Madere , Anson considérant que la saison était avancée , résolut d'aller droit à l'isle *Sainte-Catherine* , & il en instruisit les autres commandans. Nous ne trouvâmes pas les vents alisés , comme des auteurs expérimentés les annonçaient ; leur direction & leur durée nous parurent bien différen-

tes : ils ne furent point constans , souvent des calmes les séparait , ils soufflèrent de tous les points du compas. Peut-être cette inégalité venait-elle de notre proximité des côtes du Brésil. Le 16 , un des vaisseaux d'avitaillement marqua par un signal qu'il désirait parler au commandant : on l'attendit ; le maître représenta qu'ayant satisfait à son engagement , il demandait qu'on le déchargeât & le renvoyât. Tous les deux devaient l'être : mais les vaisseaux étaient si embarrassés encore & tiraient tant d'eau qu'ils auraient pu difficilement prendre à bord toutes les provisions ; il fallut donc en garder un : ce fut la pinque *Anne* , l'*Industrie* fut déchargée ; chaque vaisseau employa sa chaloupe pour y prendre sa portion , puis cette pinque prit la route des Barbades , & fut prise par les Espagnols. Le 20 , on fit six ouvertures à chaque vaisseau , pour que l'air put mieux se renouveler entre les ponts : opération qui soulagea les malades , ils le souhaitaient ; la prudence , l'humanité demandent que chaque commandant s'occupe de cet objet , duquel dépendent souvent tous les succès qu'on peut se promettre : la santé rend les hommes courageux : les maladies les accablent , la mort les moissonne , & les flottes les plus florissantes devien-

pent inutiles ou périssent faute de bras pour les manœuvres ou pour les combats.

Nous passâmes la ligne le 28, poussés par un vent frais. Le 2 Décembre, nous aperçûmes un navire, & nos plus petits vaisseaux le poursuivirent sans gagner du chemin sur lui; il fallut l'abandonner; nous le revîmes deux jours après, mais la nuit survint avant qu'on put l'atteindre, & il nous échappa. Nous en fûmes d'autant plus fâchés, que nous craignions que ce ne fut une barque d'avis; nous en fûmes consolés dans la fuite, lorsque nous apprîmes que ce navire était un paquebot Anglais destiné pour l'île de *Ste. Hélène*.

Le 10, sous le 10° de latitude méridionale & le 341 de longitude, nous trouvâmes fond d'abord à 37 brasses, puis à 90, & bientôt nous n'en trouvâmes plus: c'était peut-être le bord de ce banc marqué sur les cartes sous le nom d'*Abrolhos*: deux jours après nous parlâmes à un brigantin Portugais qui nous dit que nous étions à 34 lieues du cap *St. Thomas* & à 40 du cap *Frio*, dont nous croyions être éloignés d'une distance double. Nous changeâmes de route & nous eûmes tort, car nous reconnûmes dans la suite que notre estime était plus exacte que celle du Portugais. Nous ne tardâmes pas à trouver

le courant violent qui fuit la côte du Bresil , faisant quelquefois 10 à 12 lieues en 24 heures , & s'étendant jusqu'au-delà de la Plata ; ces courans violens viennent-ils des eaux accumulées par les vents alifés & repoussées par les côtes ? c'est ce qui n'est pas déterminé.

Déjà nous étions impatiens de voir la terre , & nos malades nous la faisaient vivement désirer ; un grand nombre était hors d'état de manœuvrer ; des fièvres chaudes annoncées par des symptômes terribles accablaient l'équipage , & plusieurs en étaient morts ; aussi fûmes-nous charmés quand le 18 , nous découvrîmes les côtes du Bresil. Elles nous parurent hautes & montueuses ; quand nous les vîmes , nous 'en étions à 17 lieues : vers le midi , nous distinguâmes un pays plus bas , que nous crûmes être l'isle *Ste. Catherine* ; ce l'était en effet , & le lendemain un vent du midi nous fit passer entre cette isle & celle d'*Alvaredo* : nous marchions la sonde à la main ; & nous jetâmes l'ancre à 5 heures du soir , à une lieue de l'isle *Ste. Catherine* , à deux de celle d'*Alvaredo* : notre escadre avait jeté l'allarme sur la côte ; les forts arborent leur pavillon & le canon se fit entendre ; mais nous dissipâmes cette frayeur en demandant un pilote-côtier ; il vint , & nous conduisit

dans une baie du continent nommée *Bon Port*, & le lendemain au-delà des deux forts de l'isle, ayant l'isle *du Gouverneur* vers le nord, & celle de *St. Antoine* au sud.

Nous nous hâtâmes d'envoyer nos malades à terre, où l'on dressa deux tentes, l'une pour eux, l'autre pour ceux qui devaient les soigner. Le Centurion en avait 80, & les autres n'en avaient pas moins dans la proportion de leur nombre ; on nettoya les navires, on les parfuma, on inonda les ponts de vinaigre pour en chasser la mauvaise odeur & la vermine devenues insupportables ; puis nous les calfatâmes, nous raccomodâmes les agrès ; nous allâmes chercher du bois & de l'eau. L'isle a, dit-on, 9 lieues de long sur 2 de large : elle est sous le $327^{\circ} 50'$ de latitude méridionale, & entre le $27^{\circ} 35'$ & le 28° de latitude méridionale : les terres en sont assez hautes, mais obscurcies par celles du Brésil, bien plus hautes encore, ce qui fait qu'on ne la découvre qu'à dix lieues de distance : de petites isles qui l'environnent la font distinguer. L'entrée du port a presque deux lieues de large ; trois forts & une batterie la défendent. Le sol y produit de lui-même plusieurs sortes de fruits : une forêt d'arbres toujours verts le couvre,

& ils sont si entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qu'elle en est impénétrable : quelques sentiers la traversent : on a défriché quelques cantons le long du rivage du côté du continent : une odeur admirable y est répandue par des arbres & des arbrustes aromatiques ; on y recueille presque sans soins l'ananas, la pêche, le raisin, l'orange, le limon, le citron, le melon, l'abricot & la banane : les oignons & les patates y sont abondans & d'un grand usage pour les vaisseaux ; mais les autres vivres n'y sont ni bons ni en grande quantité : les bœufs y ressemblent à des bœufes, la chair en est molasse & désagréable au goût, peut-être parce qu'ils se nourrissent de calebasses sauvages : les faisans n'y sont pas d'une grande délicatesse ; on y trouve encore quelques singes & des perroquets : les petites anses sablonneuses du port fournissent des poissons exquis & donnent des facilités pour les prendre. L'eau y est excellente & se conserve bien : elle travaille d'abord dans les barriques, devient puante, se couvre d'une écume verdâtre ; mais peu de jours après, l'écume tombe & l'eau demeure douce & claire comme le cristal.

Ces avantages sont balancés par des inconvéniens : l'air arrêté par des forêts & les mon-

tagnes , ne s'y renouvelle pas , & les vapeurs qui s'élèvent d'un sol gras & d'une multitude de végétaux pourrissans le corrompent : un épais brouillard la couvre tous les matins ; le vent de mer & le soleil ne le dissipent qu'avec peine. L'air y est étouffé, humide & mal-sain ; il procure des fièvres : le jour , des moustiques vénéneux y tourmentent , la nuit ils sont remplacés par de petites mouches presque invisibles, dont le bourdonnement incommodé & les piquures causent des insomnies. Elle est intéressante pour les vaisseaux qui veulent passer dans la mer du Sud ; mais sous ce rapport même elle n'est plus ce qu'elle a été. D'abord elle fut l'asile des brigands & des vagabonds du Brésil qui se disaient sujets du vice-roi , qui élisaient un capitaine ; mais ils étaient indépendans en effet. N'ayant point d'argent , ils ne tentaient l'avidité d'aucun gouverneur ; & l'abondance de leurs provisions y appelaient des vaisseaux , qui leur fournissaient des habits en échange de leurs richesses naturelles.

Telle était la situation de cette isle , lorsqu'au commencement de ce siècle , on découvrit que le Brésil renfermait de l'or & des diamans ; le premier dans des montagnes peu éloignées de *Janeiro* , les seconds plus avant dans

le pays. Des foldats Portugais chargés d'une expédition contre les Indiens, remarquerent que les habitans fe fervaient d'or pour faire leurs hameçons ; on fut qu'il fe trouvait dans le fable & le gravier du lit des torrens , & on apprit à l'y chercher quand l'eau eft écoulée : la quantité d'or s'eft augmentée journellement, parce qu'on a découvert d'autres lieux où il abondait : on dit qu'une croute d'or s'étend dans tout le pays, à 24 pieds de profondeur, mais qu'elle n'eft pas affez épaiſſe pour paier les frais du travail. On fe borne à le chercher dans le lit des rivieres dont on détourne le cours, ou dans ceux des torrens defſéchés. On y trouve encore de l'or dans de gros rochers dont on détache des morceaux, mais fans y creuſer des mines : ce font des nègres efclaves, qu'on employe à ce travail : chacun doit à fon maître un huitieme d'once d'or par jour ; s'il en trouve davantage, il eft pour lui. Par cet arrangement, les plus diligens ou les plus heureux ont pu acheter leur liberté, avoir eux-mêmes des efclaves, & vivre dans l'abondance. Souvent ils demeurent efclaves, mais n'en font pas moins riches. Le quint que le roi retire de tout l'or trouvé dans le Breſil, monte à environ à 6,750,000 livres ; on en

retire donc annuellement pour plus de 33 millions, & celui qui en sort par échange ou par contrebande, monte probablement encore au tiers de cette somme.

Les diamans y furent trouvés plus tard que l'or ; il n'y a guères que 20 ans qu'on en transporte en Europe ; on les trouve aussi dans le lit des rivières & des torrens : avant qu'on les connut, on les jetait avec le sable & le gravier : un homme soupçonna que ce pouvait être des espèces de diamans ; on ne pouvait croire que ce qu'on avait méprisé si longtems fut d'un aussi grand prix qu'on l'assurait. Un gouverneur s'en servait au jeu en guise de jettons ; mais quand d'habiles jouaillers eurent confirmé que ces cristaux étaient des diamans qui ne le cédaient à ceux de l'orient, ni en éclat, ni en dureté, l'empressement fut extrême pour en chercher. On prévint que le prix allait en baisser extraordinairement, que des fortunes en seraient renversées, & le roi, pour obvier à ces inconvéniens, érigea une compagnie à qui l'on donna à haut prix le droit exclusif d'en chercher : il lui est défendu d'employer plus de 800 esclaves à ce travail ; & pour empêcher les contraventions & la contrebande, on dépeupla une ville, toute une province, &

fix mille habitans qui s'y trouverent furent obligés de s'établir ailleurs.

Cependant l'avidité de l'or eut plus de pouvoir que celui d'étendre son empire ; il s'était formé dans le Brésil une espece de république composée de Portugais , mais qui méprisait les ordres & l'autorité de la cour de Lisbonne. Son territoire était environné de montagnes , & la facilité de s'y défendre fit qu'on ne tenta pas de la soumettre. Mais dès qu'on sut que le pays abondait en or , on brava tout pour le subjuguier , & on y parvint, quoiqu'avec peine : tel fut le sort de la république des *Paulistes* : l'isle Ste. Catherine eut le même destin , parce qu'elle fait face à une partie du continent arrosé par des rivières qui roulent de l'or dans leurs eaux , & que son port était un des meilleurs qu'il y eut sur cette côte : on y a donc nommé un gouverneur , homme avide , instruit de tous les moyens de s'enrichir , qui nous tracassa , nous retarda , nous trahit pour accroître ses revenus. Tel était *José Sylva de Paz*.

Depuis notre arrivée à cette isle, nous vivions tous de viande fraîche : nos travaux se hâtaient , car la saison s'avancait ; & nous espérames quelque tems que notre séjour pourrait n'être que de 15 jours ; mais le grand mâc du *Tryal*, qui

se trouva fendu , nous força d'y rester plus long-tems : pour abrégér , on crut devoir se borner à le fortifier par deux jumelles : son mât de misaine était hors de service ; mais on ne put trouver d'arbre dans le bois qui put le remplacer ; il fallut se borner encore à le fortifier de la même manière : on fit aussi carener ce petit vaisseau.

Le 27 , on découvrit une voile au large : ce pouvait être un vaisseau Espagnol , & l'on détacha une chaloupe armée pour s'en assurer avant qu'il fut sous le canon du fort : c'était un brigantin Portugais. Cette visite parut au gouverneur une offense , une violation des traités , & par d'autres accusations encore , il voulut nous intimider assez pour nous empêcher de visiter de nouveau ce navire , par lequel il faisait la contrebande avec les Espagnols & les informait de notre état & de nos forces : il réussit dans son projet. Cependant il s'écoula près d'un mois avant que le Tryal fut réparé ; on fit des réparations dans les autres vaisseaux ; on en assura les mâts par des nouveaux haubans ; on fit descendre à fond de cale les plus grosses pieces de canon pour que les vaisseaux travaillassent moins lorsque le vent serait violent. Dès que tout fut prêt , les tentes furent abattues & les malades revinrent à bord ; leur nombre s'était augmenté,

& il en était mort plusieurs, ce qui prouve encore que l'air est mal-sain aux environs du port. Les capitaines reçurent leurs ordres sur tous les lieux de ralliement jusqu'aux côtes de la Chine; & le 18 Janvier 1741, nous levâmes l'ancre, & nous quittâmes sans regret une isle dont l'air, les rafraîchissemens, l'hospitalité n'avaient pas répondu à notre attente.

C'était le dernier port ami où nous devions toucher: il ne nous restait à parcourir que des côtes ennemies ou désertes, & nous allions être exposés à des climats rigoureux où les orages & les tempêtes sont fréquentes. Notre premier rendez-vous indiqué, était le port de *S. Julien*, décrit par Narborough: là, nous devions faire notre provision de sel; là, nous devions nous attendre dix jours en cas de séparation; ce terme écoulé on devait continuer sa route par le détroit de le Maire, doubler le cap *Horn*, passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous des vaisseaux, était l'isle *Nuestra Señora del Socorro*, & le second, celle de *Juan Fernandez*, où ils pourraient faire du bois & de l'eau; ou, si le Commodore n'était pas arrivé; ils devaient reconnaître pour chef le premier officier en rang qui se trouvait parmi eux; celui-ci devait rester dans ces mers aussi long-tems qu'il le pouvait, puis

gagner la Chine & de-là l'Angleterre. Après ces arrangemens, nous mîmes à la voile : cinq jours après nous fûmes accueillis d'une tempête violente, pendant laquelle nous fûmes enveloppés d'un brouillard épais qui nous fit perdre de vue l'escadre. Lorsque le brouillard fut dissipé, nous revîmes tous nos vaisseaux, excepté la *Perle* qui ne nous rejoignit qu'un mois après. Le *Tryal* avait perdu son grand mât, & nous allâmes à son secours : le *Gloucester* le prit à la toue. Nous continuâmes notre route au sud, aidés des courans. Parvenus au-delà de la latitude de Rio de la Plata, nous trouvâmes fond le long de la côte des Patagons, tantôt sur un sable fin, noir & gris, tantôt sur un gros sable mêlé de coquilles, quelquefois sur de la vase, ou sur des cailloux. Le cap *Blanc*, est la partie la plus remarquable de cette côte. Le 18 Février, nous découvrîmes une voile que la *Severn* & le *Gloucester* poursuivirent : nous fîmes signal à la première de rejoindre l'escadre, laissant le *Gloucester* continuer à chasser le vaisseau qui fit force de voiles pour s'éloigner. Cependant on l'atteignit, & l'on fut étonné de reconnaître la *Perle* prête à combattre l'ennemi. Elle vint nous joindre & nous apprendre que son capitaine était mort le 13 Janvier : que 10 jours après, elle

avait vu une escadre de cinq vaisseaux , qu'elle avait prise pour la nôtre , que le vaisseau amiral portait au grand mât un pavillon rouge semblable à celui du Centurion , qu'on s'était enfin apperçu de l'erreur & avait forcé de voiles pour s'échapper , hasardant même de passer sur un endroit où la mer était écumante : l'un des vaisseaux ressemblait si fort au *Gloucester* qu'on avait cru se tromper encore aujourd'hui , & être poursuivi par l'ennemi. Ces nouvelles nous pressaient de continuer notre route ; mais le *Tryal* ne pouvait doubler le cap Horn sans être réparé , & il fallut se résoudre à perdre encore quelques jours dans le port de *S. Julien* où nous mouillâmes le jour après sur les six heures du soir.

Dès que nous y eûmes jeté l'ancre , les charpentiers se mirent à l'ouvrage : on éleva un nouveau grand mât , & un mât d'artimon , plus courts que ceux qu'il avait , ce qui sauva ce vaisseau qui les avait d'abord trop élevés pour des mers orageuses ; jamais il n'aurait pu les soutenir , & si ces mâts s'étaient rompus dans le voisinage du cap Horn , le vaisseau était perdu sans que nous eussions pu le secourir. On examina ensuite si l'on ne pouvait point renvoyer la pinque *Anne* ; mais il fut jugé impossible aux

autres vaisseaux de se charger de ses provisions ; on la garda donc encore, & les autres vaisseaux ; pour être mieux en état de combattre ; la chargerent de tout ce qui les embarrassait.

La côte des Patagons comprend la partie de l'Amérique au midi des pays possédés par les Espagnols , jusqu'au détroit de Magellan : dans toute cette côte de 400 lieues d'étendue , on ne trouve pas un seul arbre assez gros pour en faire un manche de couperet ; mais elle abonde en pâturages ; des dunes le bordent : au-dedans est un terrain léger & graveleux , entremêlé d'espaces stériles & de touffes d'une herbe épaisse & longue qui nourrit beaucoup de chevaux & de bœufs sauvages ; les Indiens & les Espagnols viennent chasser ces derniers armés d'une lance ; dont le fer forme un angle droit avec le manche : ils coupent le jarret à la bête & l'abandonnent pour en poursuivre une autre : ces animaux languissent sans pouvoir ni s'éloigner , ni mourir , jusqu'à ce que les chasseurs viennent les écorcher. Si l'on veut en avoir sans blessures pour servir dans les champs , on se sert de lacs de cuir , deux chasseurs enlassent l'animal en sens contraire , l'un par les cornes , l'autre par les jambes de derrière , puis ils le renversent , on le lie & on l'emmené. Ils prennent les chevaux

vaux de la même manière ; on assure même qu'ils s'en servent avec succès contre le tigre.

Après avoir pris le cuir & le suif des bœufs ; quelquefois encore la langue , on abandonne le reste aux oiseaux carnassiers , & à d'autres animaux voraces : parmi ceux-ci font des chiens ; issus des chiens domestiques des Espagnols , on y en voit des milliers ensemble qui n'osent attaquer le bétail quand il est en troupe ; mais se nourrissent des restes que les chasseurs leur laissent , ou de bêtes égarées. Les chevaux y sont excellens & à bon marché ; les meilleurs ne coûtent qu'un écu : leur chair est bonne à manger. Ces animaux pourront remplir un jour toute la vaste étendue de cette partie de l'Amérique méridionale. Mais cette terre manque d'eaux douces , & la terre y est imprégnée de sel & de nitre. On y trouve encore des cigognes , animal défiant & que sa course rapide dérobe à l'avidé chasseur : la côte est habitée par d'immenses troupes de veaux marins & d'oiseaux de mer , dont le plus singulier est le pengoin , qui est de la taille d'une oie , a le bec étroit & des moignons au lieu d'ailes : ils nagent & ne volent pas ; ils se tiennent droit & ressemblent de loin à des enfans parés d'un tablier blanc.

Il y a peu d'habitans sur la côte orientale, & nous n'y en avons point vu : vers Buenos-Ayres, ils sont nombreux & incommodes les Espagnols par leur avidité & leur courage ; ils sont devenus d'excellens hommes de cheval. L'histoire d'Orellana prouve qu'ils sont redoutables : là, le climat est plus doux, le sol plus varié, les terres plus étendues. Peut-être même les habitans qu'on a vus sur les rives orientales venaient-ils de la côte occidentale, dont la distance n'est gueres que de cent lieues. Celle-ci a moins d'étendue, parce qu'elle est bornée par la chaîne des Andes, dont les branches s'étendent jusqu'à la mer : des rochers la rendent dangereuse.

Dès que nous fûmes arrivés dans le port, nous cherchâmes le marais salant, afin d'y amasser du sel pour l'usage de l'escadre. Narborough dit qu'il y en a beaucoup & qu'il était blanc & fort bon : nous y en vîmes peu & de chétive apparence, peut-être qu'une saison trop pluvieuse le dissout & le salit. Il fallut aussi nous en contenter. Nous y trouvâmes aussi des chevrettes qui donnent à la mer une couleur rouge de sang. Bientôt le *Tryal* fut réparé, & nous pensâmes à notre départ. Mais avant de mettre à la voile, on tint un conseil de guerre, où le

Comodore proposa d'attaquer en arrivant *Baldivia*, forteresse du Chili, où l'on pourrait carener & radoubler les vaisseaux de l'escadre : la proposition fut approuvée : on convint de s'attendre dix jours devant l'isle de *Nuestra Sennor del Socorro* en cas de séparation, puis de croiser durant quinze jours devant *Baldivia*, & si l'escadre ne pouvait s'y rassembler, de gagner l'isle de *Juan Fernandez*. On ordonna aux capitaines de ne s'éloigner jamais du *Centurion* de plus de deux milles, & s'ils s'éloignaient davantage par négligence, ils en répondaient à leurs périls & fortunes. Après ces dispositions, l'escadre mit à la voile le 27 Février à sept heures du matin ; mais le *Gloucester* ne put dégager son ancre, & pour nous joindre le lendemain matin, il fut obligé de couper son cable. Nous comptions trouver l'escadre de Pizarro sur notre route, & c'était cette persuasion qui avait fait ordonner aux capitaines de tenir toujours leurs vaisseaux rassemblés ; car d'ailleurs le parti le plus sûr pour doubler avec facilité le cap Horn, était d'ordonner à chaque vaisseau de gagner le rendez-vous le plus vite qu'il serait possible, sans se mettre en peine d'attendre les autres.

Jusqu'au 4 de Mars, le vent fut faible, le tems couvert, & la sonde donnait 40 à 50 bras-

ses de fable noir & gris. Ce jour nous vîmes le cap *Vierge Marie*, qui forme au nord l'embouchure du détroit de Magellan ; il est bas , plat , & se termine en pointe : nous en étions à sept lieues ; le tems était clair & serein ; de petites brises de vent annonçaient du calme, & les capitaines profiteraient de ce moment pour rendre visite au Commodore : ils y étaient encore lorsqu'une flamme soudaine sortit du Gloucester , d'où s'éleva bientôt une épaisse fumée. Tout fut en alarme à cette vue ; mais bientôt la fumée & les craintes disparurent : on fut qu'une étincelle sortie de la forge avait mis le feu à des matieres combustibles & à de la poudre qu'un officier préparait pour le combat auquel on s'attendait. Le beau tems fut aussi de courte durée ; la nuit fut orageuse , & le lendemain nous fûmes obligés de plier les voiles & de rester avec la misaine boursée. Le jour suivant nous pûmes remettre les voiles & nous fîmes route au sud ; nous découvrîmes le matin la *Terre de Feu*, dont la vue n'est pas agréable. Ce sont de hautes montagnes couvertes de neige. Nous espérions passer le détroit de le Maire le lendemain, & pour nous préparer aux climats orageux, nous mîmes des voiles neuves. Nous reconnûmes que Frezier avait donné une bonne vue de cette partie de la

Terre de Feu ; mais il n'a pas donné celle de la *Terre des Etats* , ce qui nous mit dans l'incertitude pour trouver l'embouchure du détroit, & nous obligea de suivre la côte. La *Terre des Etats* est encore d'un aspect plus noir & plus triste que celui de la *Terre de Feu* : elle n'offre que des rochers inaccessibles, hérissés de pointes d'une hauteur prodigieuse & perpendiculaires, couvertes d'une neige éternelle, suspendues au milieu des précipices qui les environnent : des crevasses qui semblent avoir été formées par des tremblemens de terre , paraissent pénétrer jusqu'aux racines des monts. Nous entrâmes dans le détroit le 7 Mars , avec un beau tems & un vent frais ; aidés comme par une forte marée , nous le passâmes en deux heures , quoiqu'il ait 7 à 8 lieues de long. Ici commence la mer *Pacifique* , elle ne nous présentait qu'une mer ouverte, de riches contrées, des espérances brillantes, des succès qui allaient récompenser nos travaux : l'or du Chili, l'argent du Pérou se rassemblaient sur nos vaisseaux : nous étions loin de croire que ce jour était le dernier jour agréable pour la plupart d'entre nous.

Tous les vaisseaux n'étaient pas encore hors du détroit que le ciel serein se couvrit & nous annonça une tempête prochaine : le vent fauta

au sud & souffla par raffales si violentes, qu'il fallut ployer une partie de nos voiles; la marée nous poussait à l'est avec tant de vitesse, que ce fut un miracle que le *Wager* & l'*Anne*, qui formaient l'arrière-garde, ne fussent pas cent fois brisés contre les rochers: toute l'escadre fut jetée au loin, de manière que nous nous trouvâmes le lendemain à 7 lieues au levant de la Terre des Etats. Jusqu'alors on avait traité d'exagérations les difficultés que les voyageurs précédens disaient avoir trouvées à doubler le cap Horn; nous commençâmes à croire qu'ils n'avaient dit que la vérité. Depuis ce jour le tems fut toujours orageux; les vagues étaient si hautes & si courtes, elles causaient un roulis si violent, que plusieurs de nos gens furent tués ou blessés contre le tillac ou les côtés du vaisseau, quelque soin qu'on prit de se bien cramponer: après un vent violent, l'air semblait tranquille, nous déployions nos voiles, mais à peine l'étaient-elles, qu'un ouragan tombait sur nous & les mettaient en pièces; des pluies froides & la neige couvraient nos agrès de glace, rendaient la manœuvre pesante & pénible, les cordages cassans, les membres engourdis. Les marins les plus expérimentés étaient étonnés & avouaient n'avoir encore rien vu de semblable;

nous avançons fort peu , notre vaisseau puisait beaucoup d'eau. Le 18 Mars , le froid devint excessif & le vent déchira notre voile de perroquet. Le tems fut moins mauvais les jours suivans , quoique les vagues ne diminuassent point : le vaisseau travaillé par elles s'était entr'ouvert dans ses œuvres mortes , il faisait eau par toutes ses coutures , personne n'était à sec dans son lit , & il ne se passait pas deux nuits que quelqu'un ne fut obligé de s'échapper promptement pour éviter un déluge d'eau qui venait l'inonder.

Le 23 , nous essuyâmes une tempête effroyable ; notre vergue de perroquet & la ralingue de la grande voile furent rompues , la voile même fut mise en lambeaux & jetée en partie dans la mer : toute l'escadre mit à la cape , le vent s'apaisa ; les charpentiers , les matelots réparèrent le désordre , & nous avançâmes pendant 24 heures par un vent frais & modéré ; mais bientôt il s'éleva un ouragan plus terrible encore que n'avait été la tempête. Nous nous trouvâmes trop éloignés du reste de l'escadre & craignîmes de nous en séparer : n'osant mettre aucune voile , nous fîmes une manœuvre pour rallentir notre course ; elle nous réussit , mais nous coûta un de nos meilleurs matelots ; il tomba dans la mer , & quoiqu'elle fut dans

une agitation extraordinaire , nous le vîmes nager avec vigueur fans que nous puffions lui tendre aucun fecours : nous le perdîmes de vue, nageant toujours, & luttant contre les vagues d'une maniere à nous faire croire qu'il refterait long-tems dans l'horreur de cette fîtuacion défefpérée.

Nous eûmes deux haubans du grand mâc. & un d'artimon de rompus , il fallut les raccommoder ; puis le vent s'appaila , mais un épais brouillard vint nous couvrir , & pour ne point fe féparer, il fallut tirer des coups de canon toutes les demi-heures. Le 31 , la grande vergue du Gloucefter fe rompit , & un coup de canon nous annonça fon malheur ; c'en était un pour toute l'efcadre , qu'il retardait : il fallait agir & non fe plaindre , & tous les charpentiers allerent fur ce vaiſſeau pour réparer ce dommage. Nous apprîmes alors que le Tryal faifait eau & que ſes pompes ne valaient rien. Le Commodore lui en donna une des ſiennes ; le tems nous permit de faire ces réparations. Le lendemain , le ciel ſe couvrit de nuages , le vent ſouffla par bouffées violentes , & il n'était encore que l'avant-coureur d'une tempête qui tomba fur nous le 3 Avril : un coup de mer fondit fur notre demi-pont & inonda le vaiſſeau ; nos agrès ſouffrirent ; pour foulager les mâts & les haubans, il

fallut amener la grande vergue & celle de misaine ; puis plier toutes nos voiles : elle dura trois jours ; le vent nous permit alors de nous servir de nos basses voiles , mais ce ne fut pas pour long-tems , le vent , la pluie , les éclairs succédèrent à cet instant de calme ; & bientôt nous entendîmes des signaux de détresse : ils venaient du *Wager*, que nous vîmes au-dessous du vent , il avait perdu son mât d'artimon & la vergue de son grand perroquet ; son charpentier était encore dans le Gloucester. La pinque *Anne* nous fit entendre les mêmes signaux ; son étaie du mât de misaine & son hauban de beau-pré étaient cassés & elle avait été sur le point de perdre tous ses mâts ; tout fut réparé , puis nous reprîmes notre cours.

Il y avait sept semaines que nous étions en butte à la tempête & tourmentés d'inquiétude ; mais l'espérance les adoucissait ; nous croyions être bien avancés dans la mer du Sud & nous cinglions au nord : depuis le 13 Avril nous nous croyions peu éloignés de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan ; mais cette illusion qui nous était si douce pensa nous coûter cher : le 14 , entre une & deux heures du matin , lorsque l'air se dépouillant de brouillards , montra la terre aux matelots de l'*Anne*

qui nous l'annonça , elle n'était pas à une lieue de nous & nous étions dans le plus grand danger d'échouer sur la côte ; si le vent ne s'était affaibli , si la lune ne se fut découverte , l'escadre entière allait s'y briser. Nous gagnâmes le large & fûmes bientôt hors de danger. Il nous parut que cette terre était le *cap Noir*, sur la terre de Feu ; nous nous en croyons à 10 dsgrés à l'ouest , & cette erreur fut un effet des courans qui agitent cette mer. Il fallut donc encore nous rapprocher du pôle , & lutter de nouveau contre ces terribles vents d'ouest dont nous venions d'éprouver la fureur , dans un tems où les maladies se multipliaient , où la mortalité s'augmentait de jour en jour , où les dégoûts d'une pénible navigation & l'abattement retranchaient à nos forces. Notre escadre n'était plus ensemble : la *Severnè* & la *Perle* ne paraissaient plus & nous les cherchâmes en vain ; nous craignîmes qu'ils ne se fussent brisés sur les côtes , & ces tristes idées nous en présagerent de plus tristes encore : nous désespérâmes d'arriver jamais sur les côtes du Chili.

Si l'on veut profiter de notre expérience , il faudra désormais envelopper d'un profond secret la destination de l'escadre , ne relâcher qu'à Rio Janeiro , afin que les Espagnols ne

puissent être instruit de ses forces , de passer au levant de la terre des Etats pour ne pas courir les dangers de ce passage , de courir au sud jusqu'au 60°, où les courans doivent être presque insensibles , où les vents sont moins impétueux & plus constans , & surtout de n'entreprendre ce passage que dans les mois de Décembre & de Janvier c'est-à-dire , dans le milieu de l'été de ces climats. Les isles de *Falkland* seraient peut-être une relâche excellente quand on voudrait doubler le cap Horn. *Woodes Rogers* dit qu'elles s'étendent dans l'espace de deux degrés ; qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres , que le sol en paraît bon , que probablement il y a de bons ports , que le climat y est tempéré. L'isle de *Pepys* , si elle existe , serait utile encore. De là le passage à Juan Fernandez ne serait ni pénible ni long. Il conviendrait aussi de reconnaître la côte occidentale des *Patagons* , du détroit de Magellan aux établissemens des Espagnols ; on y trouverait de bons ports , bien situés pour des vues de guerre ou de paix , voisins des *Araucos* & autres peuples ennemis des maîtres du Pérou. On sait que c'était là principalement le but du chevalier Narborough , qui ne réus-

fit point à fonder un commerce utile ; mais fit des découvertes intéressantes pour la géographie & la navigation. Revenons à notre histoire.

Nous continuâmes de cingler au sud-ouest jusqu'au 22 d'Avril, que nous nous trouvâmes au-delà du 60° de latitude méridionale, & suivant notre estime à 6 degrés à l'ouest du *cap Noir*, ou de la terre que nous avions vue. Pendant que nous suivîmes cette direction, notre course fut assez paisible. Le beau tems dura jusqu'au 24, qu'une tempête vint nous assaillir : l'air était chargé de brouillards, & vers le minuit, nous perdîmes de vue tous nos vaisseaux, qui malgré les orages précédens, avaient été nos fideles compagnons : le lendemain nos voiles furent à moitié emportées par le vent, toutes les coutures s'en déchirèrent du haut en bas, & celle du grand perroquet battait avec tant de force, qu'elle emporta la lanterne qui était à la hune & mit le chouquet du mât en danger : il fallut à tout prix le couper, & quelques matelots en vinrent à bout au péril de leur vie. Dans le même tems, la voile du perroquet de mizaine battait contre la vergue avec tant de furie qu'elle fut bientôt mise en pieces. Il y eut plus encore, la grande voile

se lâcha , & nous fûmes obligés de baïffer la vergue pour sauver la voile : nos huniers furent perdus , nos cordages coupés en partie ; nous restâmes avec la seule voile d'artimon.

Le 25 , dans le milieu du jour , le vent s'adoucit & nous réparâmes le désordre ; nous ne vîmes pas un de nos vaisseaux autour de nous : nous en pouvions aller plus vite au lieu de notre destination , parce que leurs malheurs ne nous arrêtaient pas ; mais aussi nous n'avions point de secours à en attendre : si nous faisions naufrage , il nous fallait finir nos jours sur un rivage inhabité , sans espérance d'en sortir jamais : au lieu que quand plusieurs vaisseaux voyagent ensemble , il est au moins probable que ceux qui échapperont serviront d'asyle à l'équipage naufragé.

Le dernier jour du mois d'Avril , la latitude fut de $52^{\circ} 13'$; nous étions donc au nord du détroit de Magellan , & nous entrions dans une mer renommée par l'égalité des saisons qui y régissent , la facilité , la sûreté avec laquelle on y navige , par ses vents modérés & son doux climat. Cependant , dans tout le mois de Mai , nous eûmes des tempêtes aussi violentes , & nos maux s'approchèrent de leur comble. Le scorbut fit des ravages effrayans parmi nous ;

cette maladie est la moins concevable peut-être de toutes celles qui affligent les hommes ; les symptômes en sont nombreux & inconstans, les progrès & les effets fort irréguliers ; souvent il revêt la forme d'autres maladies ; les marques les plus sûres pour le reconnaître sont des tâches livides sur tout le corps, les jambes enflées, les gencives puantes, une lassitude extraordinaire dans tous les membres qui dégénère en une disposition à tomber en faiblesse au moindre effort. L'esprit est abattu, on frissonne, on tremble ; le plus léger accident vous frappe de terreur : des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, les douleurs de rhumatismes, le suivent : la constipation & la difficulté de respirer sont un de ses plus dangereux symptômes : les jambes sont attaquées d'ulcères qui carient les os ; quelquefois des cicatrices formées depuis bien des années se rouvrent. Un soldat blessé à la bataille de la Boyne, il y avait 50 ans, vit ses plaies se rouvrir & le calus d'un os se dissoudre : plusieurs paraissent se porter assez bien, ils mangent, boivent, rient, parlent avec vigueur, & un mouvement peu violent suffisait pour leur donner la mort : tel voulut sortir de son branle pour prendre l'air qui mourut avant d'atteindre le

tillac ; tel faisant un effort pour rendre quelque service , tombait expirant. Ce mal terrible nous tourmentait depuis le cap Horn : la mer Pacifique ne fit que l'accroître. Parvenus le 8 Mai à la hauteur de l'isle *Socorro* , nous y attendîmes, quelques jours les autres vaisseaux & ce fut en vain. Nous les crûmes tous périr , & nous craignîmes d'éprouver le même sort : la vue d'une côte escarpée & rude où l'on ne voit que des rocs stériles , d'un rivage bordé de précipices, ne nous rassurait pas : nous voyons dans le lointain les Cordelières couvertes de neige. Un violent vent du couchant aurait suffi alors pour jeter notre vaisseau sur les rochers & le mettre en pièces. Pendant 15 jours , nous fumes exposés à ce danger : le scorbut avait enlevé une partie de notre équipage , & ceux qui restaient en étaient presque tous atteints : les vents continuaient à souffler par raffales ; ils déchiraient nos voiles , endommageaient nos agrès , ébranlaient nos mâts : nous ne pouvions mettre à la cape pour ne pas tomber sur une côte inconnue & dangereuse. Pendant une de ces rafales, accompagnées de tonnerre, une flâme courut le long du tillac , se divisa en plusieurs éclats , avec un bruit semblable à celui de plusieurs coups de pistolet , blessa , meurtrit plu-

fiere personnes & répandit une odeur de soufre dans l'air. Le 22 Mai, il sembla que toutes les tempêtes que nous avions éprouvées s'étaient réunies pour nous abîmer : nos voiles, nos agrès furent en pièces, une montagne d'eau fondit sur nous à tribord, ébranla tout & mit le vaisseau sur le côté ; il resta ainsi en proie aux vagues d'une grosse mer, & nous nous attendions à chaque instant de voir tomber nos mâts, & le vaisseau s'entr'ouvrir & s'enfoncer. Tout ce que nous avions de force était employée pour rassurer nos haubans, pour raccommoder nos voiles, & sans nous en appercevoir nous nous exposions à être jetés sur la côte de l'isle Chiloé. Le vent qui futa au sud, nous sauva en nous éloignant de la côte au moyen de notre grande voile, la seule alors dont nous pussions nous servir. Cette tempête fut la dernière : deux jours après nous eûmes le tems le plus doux que nous eussions éprouvé depuis le détroit de le Maire. Après avoir croisé vainement dans ces parages sans y voir aucun de nos vaisseaux, nous résolûmes de profiter du tems favorable pour gagner l'isle *Juan Fernandez*. Il eut été inutile d'attendre aucun de nos compagnons à la hauteur de Baldivia, & d'ailleurs nous croyions qu'ils avaient péri.

Nous-

Nous-mêmes étions réduits si bas , que notre espérance la plus flatteuse était de sauver le corps de notre vaisseau & quelques restes de notre équipage désolé , en gagnant l'isle qui était alors l'unique but où nous tendions : elle était le seul lieu du monde où nous puissions trouver du secours & qui nous présenta l'espoir de sauver notre vie.

Nous voguâmes donc vers elle , en courant sur le méridien où elle est située ; nous comptions tous les jours, qui nous en séparaient avec d'autant plus d'impatience qu'à chacun d'eux nous jetions six hommes à la mer. Le 28 , nous nous trouvâmes à la latitude qu'on lui assigne , mais nous ne la vîmes point. Notre commodore crut l'avoir vue ; mais nos officiers s'opinièrent que ce n'était qu'un nuage , & un tems couvert favorisait leur opinion. Nous crûmes être à son couchant. Il fut donc résolu de cingler à l'est pour la rencontrer , ou bien la terre ferme , d'où nous pourrions prendre notre point de départ pour la trouver plus sûrement.

Le 30 Mai , nous vîmes le continent du *Chili* à la distance de douze à treize lieues. Le pays était blanc , élevé , inégal ; c'était sans doute une partie des Cordelières , montagnes toujours couvertes de neige. Cette vue nous fit quelques

plaisir, mais elle nous fit éprouver un sentiment bien pénible, parce qu'il nous prouva que nous nous étions éloignés de l'isle que nous cherchions au moment de l'atteindre; la mort enlevait chaque jour la fleur de notre équipage; nous allions manquer d'eau, & ce dernier contretems nous jeta presque dans un abattement voisin du désespoir. Les calmes, les vents contraires rallentirent encore notre course, & nous consumâmes neuf jours à parcourir l'espace que nous venions de franchir en deux. Il n'y avait plus que dix matelots de service à chaque quart, plusieurs étaient trop faibles pour travailler dans les manœuvres hautes; notre vaisseau était délabré, la soif commençait à se faire sentir, quand le 9 Juin à la pointe du jour, nous aperçûmes cette isle si ardemment désirée. Onze jours auparavant nous y touchions, & l'erreur qui nous en éloigna nous fit perdre 70 à 80 hommes qu'elle aurait sauvés. Nous en étions encore à onze lieues; le pays nous parut montueux & rude; il nous offrit cependant un spectacle agréable. Telle était alors notre situation, que de deux cents hommes que nous étions encore, nous ne pûmes rassembler plus de six matelots pour manœuvrer, & nous n'aurions pu gagner l'isle, si les officiers, les valets, les mous

ne nous avaient aidé. Le 10, nous côtoyâmes l'isle pour trouver un bon ancrage, qui devait être sur la rive septentrionale. En nous approchant, les monts, les précipices qui nous avaient frappés de loin se revêtaient d'arbres, ou devenaient des vallées charmantes, où des sources & des cascades serpentaient au travers d'un tapis de verdure; combien elle nous parut alors ravissante! Nous étions altérés d'eau fraîche, & nous voyions une cascade transparente tomber d'un rocher dans la mer à peu de distance du vaisseau: nos malades se traînaient sur le tillac pour jouir d'un spectacle si long-tems désiré. La nuit vint & nous n'avions encore point trouvé d'ancrage; nous la passâmes la sonde à la main; dès que le jour parut, nous envoyâmes notre chaloupe à la découverte. Cependant le vent nous poussa si près de terre, que nous fûmes obligés de jeter l'ancre à demi-mille du rivage. La chaloupe revint avec des veaux marins, des poissons & de l'herbe que nous dévorâmes; le poisson était excellent; elle nous apprit que la baie était au couchant du lieu où nous étions; nous y voulûmes aller le lendemain; mais tous nos efforts ne purent détacher l'ancre du fond, & nous nous épuîsions en vains efforts, quand un vent frais s'éleva; nous nous

hâtâmes de déployer les voiles qui entraînaient le vaisseau & l'ancre. Nous rangeâmes la côte ; mais quand nous fûmes à l'entrée de la baie , le vent nous devint contraire & souffla par bouffées ; nous y entrâmes cependant , & à peine y avions-nous jeté l'ancre que nous aperçûmes une voile. C'était le *Tryal* ; nous l'aidâmes à mouiller entre nous & la côte ; son capitaine nous raconta qu'il avait perdu 34 hommes , & que le reste était si malade , que son lieutenant , trois matelots & lui , étaient seuls en état de manœuvrer. Nous étions si faibles , la maladie était devenue si cruelle , qu'il s'écoula quatre jours avant que nous eussions élevé des tentes pour nos malades ; nous les descendîmes ensuite au nombre de 167 , sans compter une douzaine qui moururent dans les chaloupes qui les transportaient ; il fallut laisser la plupart d'entr'eux dans leurs branles en les descendant du vaisseau , & en traversant un rivage pierreux jusqu'aux tentes : c'était un ouvrage très-fatigant , mais tous les officiers y mirent la main , & le commodore donna l'exemple ; les scorbutiques qui avaient encore quelque vigueur se rétablirent promptement , les autres se rétablirent avec lenteur , & il en mourut plus de 60 encore.

Notre commodore fit examiner avec soin les

côtes & les rades de l'isle , pour en faciliter l'approche aux vaisseaux qui y viendraient après lui ; elle est sous le 33 deg. 40 min. de latitude méridionale , à 110 lieues du rivage du Chili ; un Espagnol qui s'y fixa , qui l'abandonna en fuite , lui donna son nom ; au levant elle a un petit islot , appelé l'*Isle aux chèvres* , qui n'a guères qu'une lieue de tour , & sur laquelle on voit des arbres & quelques collines ; la grande isle est de figure irréguliere , sa plus grande longueur est d'environ six lieues , sa plus grande largeur est de deux & demi ; on n'y voit de bons mouillages que sur la rive septentrionale , où l'on trouve trois baies ; celle du milieu , connue sous le nom de *baie de Cumberland* , est la plus profonde ; les deux autres , nommées *baies de l'Est & de l'Ouest* , ne sont que des endroits de débarquement pour faire de l'eau ; les vaisseaux n'ont à craindre que le vent du nord dans la baie de Cumberland , & ce vent y est rare , & presque jamais violent , parce qu'il est retenu par les hautes montagnes qui la bordent : ils doivent mouiller sur sa côte occidentale , où ils sont à couvert des vagues qu'y jettent les vents d'est ou d'ouest , & garnir d'une chaîne de fer la partie du cable qui touche à l'ancre , pour la garantir des frottemens des rochers du

fond. Au nord, l'isle est formée de montagnes hautes & escarpées, presque toutes couvertes de bois. Le terrain y est léger & peu profond, & les vents y déracinent aisément les plus grands arbres. Au midi, le sol est uni, sec, pierreux, sans arbres; la côte en est escarpée, on n'y trouve que peu ou point d'eau douce, & les vaisseaux y sont exposés aux vents du midi qui soufflent là presque toute l'année, & surtout l'hiver. Les arbres vers le nord sont presque tous aromatiques, & le plus grand qu'on y trouve est le myrthe, dont les plus grands peuvent fournir des pièces de 40 pieds de hauteur; sa tête est ronde & très-régulière; sur son écorce croît une mousse dont l'odeur & le goût approchent de l'ail; on y trouve aussi le piment & l'arbre à chou, mais en petit nombre: on y voit des montagnes recouvertes d'une terre d'un rouge plus vif que le vermillon, & peut-être il en est qui renferment de l'or. Un grand nombre de plantes variées y prospèrent: celles qui sont anti-scorbutiques y sont communes, telles sont le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille & une prodigieuse quantité de navets & des raves de Sicile; l'avoine & le treffle y sont répandus dans les vallées. La douceur du climat, la bonté du terroir y rendent la végétation très-active: nous y

femâmes des laitues , des carottes & différentes graines de jardins : nous y mîmes en terre des noyaux de prunes , d'abricots & de pêches , & nous avons vu qu'ils y avaient prospéré. Les bois , dont les montagnes escarpées sont couvertes , sont sans broussailles , & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices , y contribue à former de belles vallées , la plupart arrosées par des ruisseaux qui tombent en cascades de rochers en rochers : quelques-unes offrent des retraites charmantes , bien ombrées , où les bois répandent un parfum admirable , où le bruit des cascades & les rochers suspendus aident à l'illusion. Le lieu où M. Anson avait fait dresser sa tente , était une clarière éloignée de la mer de 5 à 600 pas , sur une pente douce : au-devant les bois formaient une large avenue jusqu'à la mer , où l'on voyait les vaisseaux à l'ancre : derrière était une ceinture de grands myrthes , qui s'élevaient plus rapidement que vers la mer , & qui surmontaient des hauteurs & des précipices : deux ruisseaux d'une eau transparente comme le cristal , coulaient sous les arbres , l'un à droite , l'autre à gauche de la tente.

Cette isle renfermait un grand nombre de boucs & de chèvres. Un Moskite Indien , un Ecoffais nommé *Selkirk* , abandonnés dans

cette isle en différens tems, y vécurent par le moyen de ces animaux : le dernier prenait plus de chèvres à la course qu'il ne lui en fallait, & il en marquait quelques-unes avant de les relâcher. Il y avait 32 ans qu'il avait quitté l'isle, & la première chèvre que nous tuâmes était marquée à l'oreille : plusieurs autres l'étaient encore, & se faisaient remarquer par leur air majestueux, une barbe vénérable & d'autres symptômes de vieillesse.

Les Espagnols ont diminué le nombre de ces chèvres, ils y ont amené des chiens pour les détruire ; ces animaux s'y sont beaucoup multipliés, & il ne reste de chèvres que dans les lieux les moins accessibles : elles se partagent en troupeaux de 20 ou 30, qui habitent des demeures distinctes & ne se mêlent jamais ensemble : leur nombre total n'excede pas celui de 200. Elles résistent aux chiens & nous en vîmes un exemple. Un troupeau occupait le sommet d'une hauteur où l'on ne parvenait que par un sentier étroit, bordé de précipices ; le chef du troupeau se mit à sa tête pour défendre ce passage à plusieurs chiens qui cherchaient à y pénétrer ; la crainte d'être jettés au bas des précipices les arrêta, & ils n'osèrent tenter le combat. Ces chiens sont de races diverses & fort

nombreux : les chèvres ne pouvant plus les nourrir, ils paraissent y suppléer par les veaux marins ; quelques-uns de nos gens qui mangerent des chiens qu'ils avaient tués, lui trouverent en effet le goût du poisson. Nous en vinmes nous-mêmes à manger du veau marin, & ce mets d'abord dédaigné, nous parut meilleur de jour en jour ; nous mangions aussi du lion marin, animal moins connu que le précédent, & dont, pour cette raison, nous donnerons une courte description.

Ils ont de 12 à 20 pieds de long ; 8 à 15 de circonférence, & sont enveloppés d'un pied de graisse. Nous avons tiré d'un seul jusqu'à 500 pintes d'huile : quelques-uns rendent deux barriques de sang : leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire, mais leur queue, leurs nageoires, qui leur servent de pieds quand ils sont à terre, sont noirâtres ; les extrémités de celles-ci ressemblent à des doigts joints par une membrane ; les mâles ont une espèce de grosse trompe qui leur pend au bout de la mâchoire supérieure de la longueur de cinq à six pouces. Ils passent l'été dans la mer & l'hiver sur la terre où ils font leurs petits : les portées sont de deux lionceaux qui en naissant têtent leur mère : ils vivent de l'herbe qui est sur le

bord des eaux courantes , & dorment longtems & dans la fange , mais alors ils placent des sentinelles qui les réveillent par leurs cris : ils grognent comme le porc & hennissent comme le cheval : souvent les mâles se battent , & l'amour est la cause de leurs combats ; plusieurs sont tout couverts de cicatrices ; leur marche est pesante & leur dent terrible.

Nous vîmes peu d'oiseaux dans cette île ; ceux qu'on y voit sont les faucons, les merles, les hiboux, les colibris. On n'y voit plus de pardelas ou damiers , & presque plus de chats, qu'on y voyait autrefois en très-grand nombre. Les rats s'y sont beaucoup multipliés. La baie est abondante en poisson ; les morues y sont d'une grandeur prodigieuse , les brèmes, les anges de mer, les cavallies, les tatonneurs, les poissons argentés, les congres, une espece de poisson noir semblable à la carpe , y sont communs. On n'y pêchait guère qu'à l'hameçon, parce que le rivage y est semé de rocs & de cailloux ; mais les requins nous enlevaient souvent notre proie : les écrevisses de mer y sont en grand nombre & pèsent ordinairement huit à neuf livres, le goût en est excellent.

Telle était l'île où nous vinmes chercher la santé & du repos. L'arrivée du *Tryal* nous fit

espérer d'y être rejoints par le reste de notre escadre, & nos regards se promenaient souvent sur la mer pour y découvrir quelques vaisseaux. Quinze jours d'une vaine attente nous en ôtèrent l'espoir : mais le 21 Juin, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence, aperçurent un vaisseau, dont les voiles basses, les seules qu'il portât avec celle du grand perroquet, paraissaient au niveau de l'horison : nous en conclûmes qu'il était encore de notre escadre, & que sans doute il avait souffert autant que nous dans ses voiles & ses agrès. Peu de tems après, le tems se brouilla & nous le perdîmes de vue, nous ne le revîmes pas les jours suivans, & nous craignîmes que ceux qui le montaient n'eussent tous péri sans pouvoir aborder. Le 26, nous découvrîmes une voile au nord-est : à une heure après midi nous le reconnûmes pour être le *Gloucester* : c'était le même que nous avions déjà vu. Nous nous hâtâmes de lui envoyer le canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraichissemens qui leur vinrent à point ; car jamais équipage ne fut dans un état plus triste ; il avait jeté à la mer les deux tiers de ceux qui le composaient, & les officiers avec leurs valets étaient seuls en état d'agir ; ils seraient morts de soif sans l'eau que nous leur en-

voyâmes. Ce vaisseau contrarié par les vents & les courans, ne put gagner l'ancrage : il n'y réussit pas mieux le lendemain. Le commodore redoubla ses secours en lui envoyant le canot du Tryal, & le Gloucester fut obligé de garder les deux canots. Pendant 15 jours, il resta dans cette situation, entre l'espérance & le désespoir. Le 9 Juillet nous le vîmes s'éloigner à l'est, bientôt nous le perdîmes de vue, & il ne reparut que huit jours après ; nous le revîmes enfin le 16, & il fit signal de détresse. Nous lui envoyâmes la double chaloupe avec de l'eau & des rafraîchissemens : elle avait ordre de revenir ; mais le lendemain il fit une tempête qui nous fit craindre qu'elle n'eût péri. Trois jours après nous la revîmes sous voile, & elle arriva chargée de six malades du Gloucester, dont deux étaient morts dans le trajet. Nous apprîmes alors l'état de ce vaisseau : il n'y avait d'hommes en état de travailler que ceux que nous y avions envoyé ; la mortalité y était terrible, & sans nos canots, ils périssaient le jouet de vents, ou de soif. Nous l'avions encore perdu de vue, & nous craignions qu'il ne put jamais arriver, lorsqu'enfin le matin du 23 Juillet, nous le vîmes doubler à pleines voiles la pointe N. O. de la baie : toutes nos chaloupes couru-

rent pour l'aider , & une heure après que nous l'eûmes apperçu , il jeta l'ancre entre la terre & nous. Il en était tems : il avait perdu les trois quarts de son équipage & tous étaient malades : on se hâta de les descendre à terre , ils étaient au nombre de 80 , & ce qui nous surprit agréablement , il en mourut peu à terre , & les malades furent promptement rétablis.

Nous avions nettoyé notre vaisseau , & rempli nos barriques d'eau , soins nécessaires pour la santé , & qui l'étaient aussi pour notre sûreté ; car nous avions des indices que des vaisseaux Espagnols avaient relâché ici ; nous y trouvâmes des jarres brisées , des monceaux de cendres , des poissons qui commençaient à se corrompre , & comme les vaisseaux marchands évitent cette isle , nous pensâmes que c'étaient des vaisseaux de guerre. Il fallait donc se tenir prêts à combattre , ou à s'échapper , car notre faiblesse nous faisait tout craindre : nous élevâmes un four & fîmes du pain frais , qui joint aux herbes & au poisson , contribua beaucoup à rétablir nos malades : il fallait jumeller notre mât de misaine qui se trouva fendu , nous manquions de cordages , & nous fûmes obligés d'en faire avec de vieux cables : il nous fallut de l'économie & de l'industrie pour nous faire une voilure

complete. Vers le milieu d'Août, nos malades se trouverent à-peu-près guéris, & ils purent se hutter chacun à part : ils purent alors se tenir plus propres & se rétablir mieux : ils cherchaient des alimens, coupaient du bois, faisaient de l'huile avec la graisse de lions marins : elle servait pour la lampe & pour goudronner le vaisseau, mêlée à de la poix & des cendres. Quelques-uns faisaient de la morue & d'autres cuisaient le pain ; mais nous manquions de farine, la provision en était restée sur la pinque *Anne*, que le Tryal avait vue sur les côtes du Chili le 9 Mai ; ils avaient vogué ensemble pendant quatre jours, & un coup de vent les avaient de nouveau séparés. Cette nouvelle nous fit espérer de la revoir ; mais Juin, Juillet s'écoulerent, elle ne parut point, & nous la crûmes perdue. Il fallut ménager ses provisions, & diminuer les rations de pain. Nous ne l'attendions plus, lorsque le 16 Août on decouvrit une voile. Un coup de canon rappella tout le monde à bord ; car ce pouvait être un ennemi : il approcha ; nous disions, c'est la *Severne*, c'est la *Perle*, enfin nous le reconnûmes pour la pinque *Anne* ; elle arrivait si tard que nous la crûmes d'abord en pire état que le Gloucester ; cependant nous lui vîmes faire ses manœuvres sans apparence de faiblesse ;

elle parvint à jeter l'ancre à 5 heures du soir, & nous apprîmes alors ses aventures. Le 16 Mai, elle s'était trouvée à 4 lieues de terre sous le 45° 5' de latitude, & leur voile s'étant déchirée, elle dériva vers la terre; craignant de ne pouvoir se soutenir contre le vent, le capitaine chercha quelque abri entre les isles nombreuses qui bordent la côte; il en trouva un au levant de l'isle *Inchin*, mais le vaisseau chassa sur ses ancres: ceux qui le montaient s'attendaient à échouer sur une côte escarpée, & ils se regardaient comme perdus sans ressource, car la pinque approchait toujours plus des rochers qui formaient la côte, lorsqu'ils crurent appercevoir une petite ouverture entre les terres; tout de suite ils coupent les cables qui traînaient toujours leurs ancres, & ils cinglent vers l'ouverture qui se trouva un canal entre une isle & le continent, & ils entrèrent dans le port le plus sûr & le plus tranquille, où ils jeterent la seule ancre qui leur restait. C'est dans cet asyle qu'ils demeurèrent pendant deux mois, où ils trouverent toutes sortes de rafraîchissemens & une eau excellente.

L'isle d'*Inchin* est une des *Chonos* que les Espagnols marquent en grand nombre le long de cette côte: elles sont habitées par un peuple sauvage ennemi des Espagnols; il y a

deux ports dans cette baie , plusieurs ruisseaux d'une eau pure s'y rendent , & on y trouve des poissons & sur-tout des mulets : la terre y produit du céleri , des orties : on y voit des petoncles & des moules d'une grandeur extraordinaire , des oies , des mouettes & des pengoins : tous ces mets étaient excellens : le climat n'y est pas rude , & dans l'hiver , les arbres & le gazon étaient verts encore. On y vit inconnu au reste du monde ; on peut facilement s'y défendre , parce que l'isle est par-tout escarpée. Mais d'abord l'équipage de la pinque craignant également & les Indiens & les Espagnols , ne s'écarta pas du port. D'ailleurs le pays voisin est si couvert de bois , si hérissé de montagnes qu'il est difficile d'y pénétrer. Durant tout le tems qu'il y resta , il n'y vit qu'une famille d'Indiens qui vint en pirogue ; elle était composée d'un homme-âgé de 40 ans , de sa femme & de deux enfans , dont l'un était encore à la mamelle : ils portaient avec eux toutes leurs richesses , consistant en un chien , un chat , un filet , une hache , un couteau , un berceau , quelques écorces d'arbre pour bâtir une hutte , un dévidoir délabré , un caillou , un fusil à battre du feu , & quelques racines jaunes qui leur servaient de pain. On crut devoir les retenir à bord,

bord , pour ne pas être découverts : ils étaient libres sur le vaisseau durant le jour ; mais le soir on les enfermait ; ils mangeaient avec l'équipage & paraissaient assez contents ; mais quelque tems après l'homme devint inquiet de se voir prisonnier ; il faisait beaucoup de questions par signes ; il était étonné de voir un grand vaisseau monté par si peu d'hommes ; car ils n'étaient que seize. Il montra beaucoup d'intelligence pour s'échapper. La nuit était orageuse & noire ; il fit couler sa femme & ses enfans par une écoutille , & les descendit avec lui dans le canot : pour qu'on ne put le poursuivre , il coupa la corde qui retenait la chaloupe à l'arrière du vaisseau , détacha sa pirogue & rama vigoureusement vers la terre ; ce ne fut qu'alors qu'on découvrit son évasion , car on crut d'abord qu'il s'agissait d'une armée d'Indiens & on courut aux armes : puis quand on fut que l'Indien fuyait , on ne vit ni canot , ni chaloupe pour le poursuivre. Quoiqu'on eut de la peine à retrouver la chaloupe & le canot , on sentit qu'il ne pouvait qu'être loué d'avoir su échapper à qui n'avait aucun droit pour le retenir : on lui porta même des vivres dans les bois où l'on croyait qu'il s'était retiré , & il parut que cette honnêteté ne lui avait pas été inutile. Cependant

comme il pouvait avertir les Espagnols , la pinque cessa de tirer un coup de canon tous les soirs. Ils passèrent là encore quelques jours tranquilles , & enfin se trouvant bien rétablis ils remirent en mer & eurent un passage heureux jusqu'à *Juan Fernandez*.

L'*Anne* , fut le dernier de nos vaisseaux qui vint nous rejoindre. Nous fûmes dans la suite le fort des trois autres : la *Severne* & la *Perle* n'ayant pu se soutenir plus long-tems contre les vents contraires , s'en retournèrent au Brésil, où après un séjour de cinq mois , ils partirent pour la Barbade. Le *Wager* qui nous servait d'arsenal , fut plus malheureux , il fit naufrage , & ceux qui le montaient s'étant divisés , se séparèrent en diverses troupes pour rassembler , ce semble , sur eux toutes les calamités que des hommes peuvent supporter. Suivons - les dans leurs différentes situations.

(*) Le capitaine du *Wager*, *David Cheap*, était un homme ferme, courageux, sévère, attaché strictement à son devoir. Il avait à bord des instrumens & des provisions de guerre pour le siège de Baldivia , & il se hâtait le plus qu'il lui était

(*) Ceci est tiré d'un autre voyage que celui qu'a écrit le chapelain Walter.

possible pour ne pas faire manquer l'entreprise ; il combattit les vents & les courans avec courage ; il résista aux vœux d'une partie de l'équipage qui voulait se rendre en droiture à l'isle *Juan Fernandez*. Mais tandis qu'il s'efforçait de gagner l'isle *del Socorro*, le canonier vit terre, & en avertit le lieutenant qui négligea l'avis ; le capitaine qui était malade ne l'apprit que lorsqu'il n'était plus tems. On distinguait une montagne en pain de sucre & des rocs qui bordaient la côte, contre lesquels une marée violente les poussait. Le capitaine fit tout ce qu'on devait attendre d'un marin brave & expérimenté, mais dans le tems qu'il agissait avec le plus de vigueur, il tomba de l'échelle de poupe & se démit l'épaule. Cet accident, les maladies & l'exténue-
ment de l'équipage, le délabrement du vaisseau, tout se réunit pour sa perte, il dériva toujours plus, & le lendemain, avant le jour, la poupe heurta contre un rocher, & peu après échoua entre deux écueils à une portée de fusil du rivage. On lança à l'eau la chaloupe, l'esquif & la grande barque. Le capitaine envoya le contre-maitre reconnaître le pays ; il y alla & ne revint point : il y envoya le lieutenant avec l'esquif ; il prit terre, renvoya l'esquif & ne revint pas. On pria le capitaine de se laisser transpor-

ter à terre , il s'y refusait , il voulait quitter le dernier, mais enfin il s'y laissa conduire ; ils trouverent sur le rivage trois cabanes d'Indiens abandonnées , ils placèrent le capitaine dans la meilleure : la nuit vint , le vent s'accrut , & la mer battait avec fureur contre le vaisseau : mais ceux qui étaient encore dans ce bâtiment , au lieu de penser à venir à terre , percerent les tonneaux , s'enyvrèrent , briserent les coffres , pillèrent l'argent & se revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Ils aborderent à terre le lendemain , & les officiers vinrent le pistolet à la main leur enlever ce qu'ils avaient pillé. Le patron, le bosselman & quelques autres étaient encore à bord , & s'y livrerent à tous les excès ; le second trouvant qu'on ne lui envoyait pas la chaloupe assez tôt, pointa un canon de 4 livres de balle contre la cabane du capitaine & le déchargea deux fois ; mais les coups porterent plus haut. Lorsqu'il descendit à terre , le capitaine le frappa de sa canne , mais le bosselman lui voyant un pistolet à la main , s'offrit au coup , la poitrine découverte. Cet acte désarma M. Cheap , qui lui tourna le dos en disant : " Il méritait que je le prisse au mot. "

Cependant on retirait du vaisseau , tous les effets, toutes les provisions qui pouvaient être utile

dans ces circonstances , & on les renferma dans une espèce de magasin que le capitaine fit garder avec soin. On construisit des cabanes; ils auraient été encore heureux dans leur malheur , si l'anarchie n'avait corrompu toutes les ressources qui leur restaient encore. Les soins du capitaine pour empêcher les vols des provisions qu'on apportait du vaisseau , irritèrent ces hommes violens ; & quelques-uns firent une trainée de poudre pour le faire brûler avec sa tente ; une dizaine d'entr'eux déserterent , & on ne put jamais les engager à revenir , quoiqu'ils eussent trouvé qu'un canal large de 5 à 6 lieues les séparait du continent , & qu'ils fussent sans secours pour le traverser. Ces matelots croyaient que toute autorité cessait quand le vaisseau était perdu , & que chacun pouvait prendre le parti qui lui paraissait le meilleur. Le capitaine voulait raccommo-der les chaloupes aussi bien qu'il serait possible & se diriger vers le nord : cent hommes armés de munitions & d'armes à feu étaient assez forts pour s'emparer du premier vaisseau Espagnol ; il était probable qu'on en trouverait quelqu'un aux environs de Chiloé ou de Baldivia dont on n'était pas bien éloigné , & ce vaisseau aurait servi pour se rendre à l'isle de Juan Fernandez : si cette ressource leur avait manqué , les chaloupes

pouvaient suffire pour faire la traversée. Mais le plus grand nombre voulait retourner dans le détroit de Magellan , & ranger la côte jusqu'au Bresil ; projet plus difficile à exécuter que celui du capitaine , mais qui rapprochait de l'Angleterre , dont le premier éloignait. Le capitaine feignit de se rendre à leurs raisons , parce qu'ils n'écoutaient pas les siennes , & opposa tous les obstacles qu'il put à l'exécution de leur plan ; mais il ne put cacher ses vues , & l'on en fut plus irrité contre lui : un incident vint encore augmenter la haine. Un bas-officier , brutal , insolent & querelleur , avait insulté le capitaine qui ne doutait pas qu'il ne se couvât quelque complot dont il était le chef. Un jour que le munitionnaire avait par l'ordre du capitaine retranché à la ration d'un homme qui ne voulait pas travailler , ce bas-officier se mêla de cette affaire sans qu'on l'en priât , insulta le munitionnaire , qui , poussé à bout , lui tira un coup de pistolet & le manqua. Le capitaine entend le tumulte , sort de sa cabane un pistolet à la main , & ne doutant pas que ce ne fut lui qui avait tiré le pistolet & donné le signal peut-être à une sédition , il lui lâche son coup à la tête ; il en mourut 15 jours après. Ce coup d'autorité révolta , mais il en imposa pour quel-

que tems ; ils préparèrent leur départ avec plus de concert. Ils recevaient des visites des Indiens qui leur apportaient quelques moutons, du poisson, des oies sauvages, des moules : ils connaissaient les Espagnols, car ils faisaient des signes de croix : le capitaine leur fit présent à chacun d'un chapeau & d'un habit de soldat, ce qui leur fit grand plaisir : ils revinrent ensuite en plus grand nombre, apportèrent des présens & se fixèrent près d'eux : ils sont doux ; leur taille est médiocre & leur teint bafané, leurs yeux sont enfoncés : ils vivent sans cesse dans la fumée, & sont nuds même en hiver, ils n'ont qu'un morceau de drap à leur ceinture ; les garçons & les filles n'en ont point ; on les habillait, ils portaient vêtus, & revenaient nuds : leurs femmes sont chargées de tout le travail : elles pêchent, plongent dans la mer en tenant un petit panier avec les dents, demeurent long-tems sous l'eau, ramassent dans le fond tous les coquillages qui s'y trouvent, puis reviennent ; leurs maris s'occupent à couper du bois, ou à se chauffer. Quelques-uns des Anglais voulurent cajoler leurs femmes, ils en furent irrités, lancerent à l'eau leurs canots, partirent & ne revinrent plus. Ce secours leur manqua dans le même tems que ceux qu'ils

tiraient du vaisseau , lequel fut brisé par la violence des marées. C'est ainsi qu'ils passèrent l'hiver qui fut rigoureux. Campés sur un rivage ignoré , un pays sauvage & stérile , ne pouvant le quitter sans s'exposer à mille dangers , déchirés par des troubles domestiques , ne voyant que des objets de crainte dans l'avenir , leur vie était un désespoir continuel.

Déterminés à suivre leur projet favori , & voyant que le capitaine s'y opposait , ils résolurent de le déposer : ils allèrent le lui déclarer ; il leur parla avec courage , les conjura de faire cesser les tumultes auxquels ils se livraient , leur représenta avec dignité les inconvéniens de ce qu'ils proposaient ; mais il ne parvint à les apaiser qu'en leur promettant une pinte d'eau-de-vie par jour. Mais quand il s'agit de s'embarquer , le capitaine déclarant qu'il ne voulait rien relâcher de son autorité , & en usant toujours , se fit détester au point qu'on osa le mettre aux arrêts sous prétexte du meurtre du bas-officier. Une troupe de matelots entra dans sa tente , se jeta sur lui , se saisit de ses armes & s'empara de ses effets ; il leur fit des reproches qui ne furent point écoutés , il demanda d'être laissé dans sa tente , on le lui refusa & le bosseman vint l'insulter & le frapper.

Cheap le traita de lâche & de misérable, déclara qu'il se ferait tuer plutôt que de souffrir qu'on le menât prisonnier en Angleterre, puis il essaya encore de les persuader de prendre leur route vers le nord. Par le fait, cette idée était la plus salutaire pour eux; mais ils ignoraient que la pinque *Anne* était dans leur voisinage, & qu'ensuite le commodore navigeait dans les mers du Chili. Il ne put le leur persuader, & se borna à demander qu'on le laissât dans l'isle; on le lui accorda. M. Hamilton & le chirurgien voulurent rester avec le capitaine, & on leur abandonna l'esquif avec leur part des provisions & des armes. Le 12 Octobre la grande barque fut lancée à l'eau & nommée *Speedwed*, (l'heureux retour); ils mirent à la voile le lendemain au nombre de 81 hommes: 59 étaient dans la grande barque, 12 dans la berge, 10 dans la chaloupe. Le capitaine vint sur le rivage leur souhaiter un bon voyage, & ils lui répondirent par des acclamations. A peine furent-ils hors de la baie qu'ils risquerent de se briser contre les rochers: ils s'arrêtèrent près d'une côte stérile; pensèrent à du canevas qu'ils avaient laissé dans l'isle *Wager*, & envoyèrent 9 hommes pour le chercher, qui partirent avec la berge & ne revinrent pas: ils continuèrent leur chemin; mais la dif-

corde & l'abattement régnaient parmi eux ; ils luttèrent long-tems contre les flots & avancèrent peu : la côte était bordée de rochers à fleur d'eau qui les menaçaient à chaque instant de la mort : dans trois semaines , ils firent à peine 80 lieues ; la chaloupe disparut un jour à leurs yeux & ils ne la recouvrèrent plus. Ils trouvaient quelquefois de bons havres ; mais sans chaloupe ils ne pouvaient aborder ni suppléer à la disette des alimens : ils n'avaient que 4 onces de farine par jour , & une piece de bœuf par semaine pour deux hommes : les mutineries se succédaient, les chefs voulaient se retirer & aller quelque part mourir de misere ; mais ils furent forcés d'obéir aux mutins ; onze d'entr'eux préférèrent de demeurer dans un pays désert , à vivre ainsi au milieu des calamités & des querelles ; les autres continuerent leur route au travers des écueils dont la côte est remplie , & presque toujours sur le point de faire naufrage , ils parvinrent ainsi à la hauteur du cap *Victoria* , puis à l'embouchure du détroit de Magellan. Près de-là ils virent des Indiens , qui avaient un vieux chien galeux ; ils leur donnerent une paire de culotte en échange , tuerent le chien & en firent un excellent repas ; quelques-uns moururent de faim , mais avant d'expirer ils entraînent

dans le délire & montraient une joie folle; ils étaient plus heureux que leurs compagnons; cet état cruel fit donner des exemples d'inhumanité qui augmentaient l'horreur de leur situation. Ils étaient assez avant dans le détroit, lorsque quelques-uns d'eux crurent l'avoir manqué, ils rebroussèrent & s'assurèrent qu'ils avaient été dans le bon chemin; ils perdirent ainsi près d'un mois, qui était un siècle pour des hommes que la faim tourmentait; ils l'appaisèrent un instant en dévorant une vieille peau de veau marin qu'ils firent griller. Vis-à-vis du promontoire *Quad*, ils virent de la fumée, & bientôt après des Indiens qui leur criaient *bona, bona*: ils crurent y voir une invitation à s'approcher, ils descendirent & échangèrent avec ce peuple deux chiens, quatre oies sauvages & quelques pièces de veau marin desséchées: ils en firent un festin qui ne put se renouveler. Ces Indiens sont d'une taille moyenne, d'un teint olivâtre; leurs cheveux sont noirs & courts, leur visage rond, le nez & les yeux petits, les dents unies, polies, ferrées, d'une blancheur éclatante; une couronne de plumes orne leurs têtes; leurs habits sont faits de peau de veau marin & de guanacos: leurs femmes s'enfuirent en voyant ces nouveaux venus. En les quittant, ils eurent le vent favorable, les

côtes leur offraient de la bonne eau, des coquillages, des œufs d'oiseaux marins qu'ils mêlaient avec de la farine pour en faire des poudings. Au-delà de l'isle Ste. Elifabeth, ils virent un pays magnifique où paissaient des troupes de guanacos : ils sont de la taille d'un grand cerf, ont le cou long, les jambes menues, le pied fourchu ; leur tête est celle du mouton, leur queue est touffue & d'un roux éclatant, leur corps est garni de laine rousse sur le dos, elle est blanche sur les côtés & sous le ventre, ils sont agiles & ont la vue perçante ; les Anglais ne purent en atteindre aucun. Ils parvinrent enfin à la hauteur du cap Vierge Marie, & admirèrent l'exactitude de la description des côtes du détroit qu'a faite Narborough.

Après être sortis du détroit, ils virent sur le rivage des cavaliers qui couraient vers eux, faisant signe du chapeau. Ils s'en approchèrent, & virent avec eux des gens de pied qui menaient du bétail : ils leur montraient une baie à une lieue de là, mais le vent les poussa au loin & les leur fit bientôt perdre de vue. Ils arrivèrent à l'isle *des Pengoins*, qui est couverte de ces animaux & de veaux, & de là ils se rendirent au port Désiré qui, à son entrée méridionale, a un roc haut de 40 pieds. Ils y mangèrent avec tant

d'avidité des veaux marins, qu'ils en eurent une fièvre violente : ils y firent provision d'eau dans le puit *Peckett*. Là, de nouvelles divisions les travaillèrent : il s'agissait d'un peu de farine que les plus sages voulaient épargner pour le tems où l'on manquerait d'autres alimens, & qu'il fallut partager également, malgré les rumeurs qui en exigeaient une ration plus grande. Ils partirent & parvinrent au cap *Blanco* : depuis ce lieu, ils ne mangerent presque plus que du veau marin demi pourri, auquel la mal-propreté de leurs habits & la vermine qui les couvrait semblaient les avoir accoutumés. Ils demeurèrent 14 jours sans voir la terre, n'ayant que ce mets dégoutant & un peu d'eau pour se nourrir. Enfin ils la revirent parée de belles plaines vertes, animée par des chevaux sauvages & des chiens qui s'y répandaient çà & là en troupes ; mais les lames & les yagues ne leur permettaient pas d'y aborder : il le fallait pourtant, ou mourir de faim. Quelques-uns se jetterent à la nage, d'autres les suivirent, quatorze arriyèrent, un se noya. On leur fit parvenir des tonneaux vuides avec quelques mousquets, de la poudre, du plomb. Ils tuèrent des veaux marins, des chevaux, des chiens, les mirent en pieces & firent du feu avec la fiente des chevaux, car il

n'y avait pas même de buissons ; ceux qui étaient en mer voyaient les apprêts du festin ; mais le vent devenu plus violent , empêchait les uns d'aller au rivage , les autres de se rendre sur la barque ; les premiers furent réduits encore à mâcher la vieille peau d'un veau marin qui leur avait servi de tente. Le lendemain ils purent s'approcher , & tirer à eux un cheval & un chien qu'ils dévorèrent avec fureur. Six de ceux qui étaient à terre revinrent dans la barque avec des vivres , & l'instant après le vent ne leur permit plus de se rapprocher du bord. Pouffés au loin dans la mer par la tempête , tout ce qu'ils purent faire pour les malheureux qu'ils laissèrent au rivage , fut de leur envoyer dans un tonneau des habits , des armes à feu , de la poudre , des balles , des chandelles , quelques provisions & une lettre. Ils les virent s'en saisir , le défoncer , & se jeter à genoux en poussant des cris désespérés. On les entendait , & la douleur empêchait de leur répondre : on les perdit bientôt de vue. Ce ne fut que 5 jours après qu'ils revirent la terre encore & ils se jeterent à la nage pour chercher de l'eau dont on manquait ; ils en trouverent , en burent avec excès & en devinrent malades. Plus loin , au nord de la Plata , ils rencontrèrent des pêcheurs Espagnols , qui en menèrent

deux à cheval dans leurs habitations ; ils les regalerent de pain & de bœuf, dont ils acheterent une petite provision pour ceux qui étaient restés dans la barque. Ils arriverent enfin à Rio-Grande : ils n'étaient plus alors qu'au nombre de 30 , le gouverneur les y reçut avec la plus grande hospitalité ; ils reprirent dans ce lieu leur force & leur santé. Quelques-uns voulaient se rendre à l'isle Ste. Catherine à pied ; des vaisseaux qui arriverent rompirent ce projet. Une partie s'embarqua dans un brigantin pour Rio-Janeiro : le reste les suivit, mais n'arriva qu'après le départ des premiers : ceux-ci vinrent à Bahia, ou à la baie de tous les Saints ; les autres arrivés plus tard à Janeiro, furent plus heureux : ils y trouverent un vaisseau Anglais sur lequel ils s'embarquerent. Ceux qui vinrent à Bahia y furent maltraités par le vice-roi, homme dévoué aux Français ; ils regretterent un pays ennemi. Après y avoir languï pendant 4 mois, ils s'embarquerent sur un vaisseau Portugais qu'ils sauvèrent du naufrage par leur activité, mais les Portugais ne remercierent que les saints de leur délivrance. De Lisbonne ils passerent en Angleterre.

Revenons aux huit malheureux abandonnés sur le rivage au nord du *cap Blanco*. Ils crurent

d'abord que la barque reviendrait : mais une vaine attente de quelques jours fit évanouir leurs espérances : ils maudirent leurs compagnons qui les abandonnaient inhumainement, après s'être exposés à la mort pour les empêcher de mourir de faim : le pays était désert & sauvage ; les vaisseaux n'y abordent jamais , & ils étaient épuisés de fatigue : ils prirent enfin le parti de se cantonner jusqu'à ce qu'ils eussent repris leurs forces : ils se blotirent dans un terrain creux où pendant un mois ils n'eurent de couvert que le ciel : ils vivaient de veaux marins & d'armadilles ; & quand ils se crurent assez forts , ils résolurent de se rendre à Buenos-Aires ; ils partirent dans la mi Février chargés de chair de veaux marins desséchée, enveloppée dans la peau de ces animaux , dont la vessie leur servait de bouteille : c'était le tems le plus chaud de ces climats , un soleil brulant y avait desséché les plantes & les ruisseaux , & la soif les força de revenir à leur premier gîte où ils s'établirent plus commodément : avec quelque bois qu'ils découvrirent , ils élevèrent une cabane contre un rocher & y vécurent tranquilles pendant trois mois , après lesquels ils tentèrent une seconde fois de se rendre à Buenos-Aires : des pluies continuelles & le froid les forcèrent encore de
revenir.

revenir. Mais comme une querelle avait été sur le point de les diviser, ils jurèrent de ne se quitter jamais, & réglèrent que quatre d'entr'eux iraient un jour à la recherche & les quatre autres le lendemain. Pour varier les mets, ils allèrent à la chasse des chiens sauvages; mais ils ne purent jamais les atteindre, & se bornèrent à s'emparer de leurs petits, dont ils apprivoisèrent quelques-uns qui leur aidèrent à chasser: ils élevèrent aussi deux petits cochons sauvages; ils vivaient dans leur cabane ou chassaient avec leurs chiens. L'approche de l'hiver leur fit réparer leur cabane, & ils célébrèrent la fin de leur travail par un festin: ils s'étaient couchés quand un orage furieux fit tomber sur la hutte une partie du roc contre lequel elle était appuyée: elle fut brisée; mais aucun des hommes ne fut blessé: il fallut réparer le désordre, ils en étaient occupés lorsqu'un tigre vint les menacer; le bruit qu'ils firent le mit en fuite: peu de jours après ils virent un lion qu'ils tuèrent. Les fréquentes alarmes qu'ils éprouvaient, les dégoûtèrent de ce séjour, & ils résolurent de nouveau de se rendre à Buenos-Aires: ils se séparèrent en deux bandes pour faire des provisions: un jour l'une d'elle revint & trouva qu'on avait pillé & emporté tout ce qu'on y

avait laiffé , armes , uftenciles , provifions : près de-là elle vit deux de leurs camarades, dont l'un avait la gorge coupée, l'autre un coup de poignard dans le fein : quelles furent leur douleur & leurs craintes ! ils chercherent leurs deux autres camarades, ils ne purent les retrouver, & on n'a pu apprendre ce qu'ils étaient devenus. Sans doute quelques Indiens avaient fait ce mafacre : il fallait craindre d'y être expofés encore. Ils creuferent avec leurs mains la foffe où ils déposèrent les corps de leurs compagnons arrofés de leurs larmes, & s'éloignerent avec leurs chiens & leurs cochons loin de ce lieu funefte : ils côtoyaient le bord de la mer , où les fables les fatiguaient ; mais où ils trouvaient des coquillages & des poiffons morts fur la côte. Ils trouverent enfin une large riviere ; mais là , une multitude de ruiſſeaux bordés de haies épaiffes , des nuées de couſins, des marais, les forcerent à revenir à leur ancien gîte , & d'y vivre misérablement, parce qu'il ne leur reſtait plus d'armes. Un tronc d'arbre abattu leur suggéra l'idée de faire un canot ; la diſette d'outils les fit penſer à un mauvais fuſil qu'ils avaient abandonné dans les bois ; ils le chercherent, le trouverent, le couperent en deux avec des pierres, & donnerent un tranchant à l'une des extrémités. Ils

s'occupaient de leurs travaux , lorsqu'ils rencontrèrent des Indiens à cheval qui les emmenèrent dans l'intérieur des terres , dans un hameau où ils furent vendus plusieurs fois contre un bassin de cuivre , des plumes ou autres bagatelles ; quelquefois on les jouait , on les tirait au sort. Ces Indiens s'occupent à la chasse des chevaux , qu'ils conduisent ensuite dans le lieu où réside leur chef : les Anglais firent le voyage avec eux : ils portent leurs cabanes , consistant en quelques piquets , dont les uns se fichent en terre , les autres se mettent en travers ; & le tout se couvre de peaux de cheval. On marchait le jour ; on campait la nuit ; la chair de cheval crue ou grillée était leur unique nourriture. Le chef de ces sauvages voulut les voir : il était orné d'un tablier d'étoffes pendu à sa ceinture & d'un bonnet de plumes ; il avait à la bouche une pipe de roseau : il leur fit diverses questions en mauvais espagnol qu'ils purent entendre & auxquelles ils furent répondre : il apprit avec joie qu'ils étaient ennemis des Espagnols : il les traita bien & ils demeurèrent 8 mois avec lui. Le pays est abondant en pâturages & en chevaux ; le mouton y est commun ; il y a du gibier de toute espèce ; mais le cheval est presque l'unique mets dont on s'y nourrit : le

climat y est sain , le sol ferait abondant s'il était cultivé ; près de la mer il est nud & sablonneux ; dans l'intérieur il y a beaucoup de bois taillis. Les Patagons ont 5 à 6 pieds de haut ; ils ressemblent à ceux dont nous avons parlé peu auparavant. Le roi est l'égal de ses sujets ; il vit avec eux sans faste & sans cérémonie , cependant il en est promptement obéi : dans les festins ils sont querelleurs , & ils se battent avec leur chef comme avec un autre : ils font une boisson d'un fruit qui croît sur les ronces & ressemble aux framboises ; ils le mettent en tas dans un creux revêtu de peaux de chevaux , y jettent de l'eau , remuent fortement , puis laissent fermenter le mélange , autour duquel les hommes & les femmes s'assemblent avec une pipe de roseaux , & ils boivent la liqueur en chantant à tue-tête. Ils n'ont pas de demeures fixes , se transportent partout avec facilité ; semblent honorer le soleil & la lune , & font une fête toutes les fois que la dernière se renouvelle. Celui qui meurt est empaqueté avec ses effets & ses armes dans une peau de cheval , qu'on place dans une fosse ronde qu'ils comblent tout de suite : ils portent le deuil pendant trois mois , c'est-à-dire que pendant trois mois ils ne voyent ni ne parlent à personne. Ils craignent les spectres & les revenans , n'osent

fortir la nuit , & chassent les esprits en frappant sur les peaux de cheval qui couvrent leur tente. Ils n'ont qu'une femme, & ils vivent bien avec elle. Lorsqu'elle est en couche , sa cabane est inaccessible à tout le monde , on n'en approche que lorsque la femme en sort avec son enfant dans les bras ; cet enfant est enveloppé dans une peau de mouton , attaché sur une espece de civiere qu'on balance lorsqu'on veut l'endormir : deux heures après avoir accouché , la femme travaille ; tous les matins elle mene son enfant à la riviere & l'y plonge.

Enfin trois d'entr'eux obtinrent d'être menés à Buenos-Aires : le quatrieme fut vendu à un Indien qui l'emmena dans l'intérieur du pays. Arrivés sur les terres des Espagnols , le gouverneur paya leur rançon , & voulut ensuite les faire catholiques : lorsqu'il vit qu'il ne pouvait y réussir , il les envoya prisonniers sur le vaisseau l'*Asie* qui était alors à Monte-Video , & ils y trouverent 13 autres prisonniers anglais ; tous y étaient traités comme des esclaves , & avec tant de dureté qu'ils résolurent de s'enfuir : deux seuls échapperent du vaisseau , & furent atteints dans un marais au milieu des joncs où ils s'étaient cachés. C'est là qu'ils virent un des officiers qui étaient restés avec le capitaine *Cheaps*.

& il leur raconta ses aventures. Quelque tems après ils partirent avec l'amiral Pizarro dans l'Asie, dont ils se rendirent en Portugal, & de Lisbonne à Londres.

Il nous reste à voir quel fut le sort du capitaine Cheap & de ceux qui avaient attachés leur sort au sien. Nous l'avons laissé avec ses deux compagnons dans l'isle *Wager* : il reçut avec joie les neuf Anglais qui vinrent se joindre à lui avec la berge, & il partagea tout ce qui lui restait avec eux : chacun eut trois chemises & deux vestes. Leur premier soin fut de ramasser des coquillages pour épargner leurs provisions : ils se réunirent encore avec les déserteurs, & tous se mirent à réparer la berge & l'esquif. Le capitaine allait chercher l'eau & le bois ; il allumait le feu, il faisait la cuisine. Mais avant que tout fut préparé, les provisions furent consumées : leur ressource fut de l'algue marine frite dans du suif de chandelle ; ce secours ne suffisait pas pour se soutenir ; ils acheterent des Indiens, qui vinrent dans un canot, quelques chiens, qui furent une ressource passagère : la chasse des oiseaux de mer était rarement heureuse. Dans cette misère, le capitaine conservait un peu de farine pour le voyage, & trois malheureux affamés lui en enleverent une partie ; les

voleurs furent pris, fouettés, & abandonnés dans une île voisine. Ne sachant où trouver des vivres, ils visitèrent le lieu où le vaisseau avait échoué, & ils y trouverent trois tonneaux de bœuf salé : ce fut un trésor. Bientôt après on lança les deux bateaux à l'eau : la berge reçut dix d'entr'eux avec le capitaine, l'esquif en porta six ; mais la tempête les obligea peu de momens après à jeter leurs provisions dans la mer, & de se laisser aller au gré d'une mer agitée & des vents furieux qui les poussaient vers des rochers, entre lesquels ils apperçurent un passage étroit dans lequel ils osèrent entrer : il les conduisit dans un bassin d'eau tranquille, environné de rochers perpendiculaires où ils trouverent à peine un lieu pour débarquer ; ils s'y reposèrent étendus sur la pierre nue ; il gela, & le matin ils étaient presque morts de froid ; ils regretterent l'île Wager ; mais ils ne laissèrent pas de continuer leur route ; ils ramerent avec vigueur le jour ; & le soir, étant à jeun encore, ils n'eurent que des plantes marines crues pour assouvir leur faim, ils les cueillirent dans une baie marécageuse où la pluie les força de rester trois jours, & où ils furent assez heureux pour trouver des oies sauvages le lendemain. Un vent favorable leur fit doubler des caps, des îles inconnues, & le

soir les conduisit dans un enfoncement où ils furent en sûreté, mais où ils ne trouverent point d'alimens: de bons feux qu'ils firent avec un bois rouge très-inflammable, les consolèrent un peu. Ils parvinrent ensuite à une isle élevée où ils trouverent du gibier: leur lit fut un rivage pierreux. Au loin, ils crurent voir une isle qu'ils croyaient celle de *Socorro*, & ils ramerent avec vigueur pour y parvenir: ils ne firent que s'enfoncer dans un golfe dont ils fortirent avec peine. Ceux de l'esquif y trouverent une oie qu'ils mangèrent seuls, & qui fit naître entr'eux de la méfintelligence, parce que ceux de la berge chercherent à s'en venger & le firent. Des coquillages, des veaux marins & des plantes marines les nourrirent dans un havre où le vent les força de demeurer plusieurs jours. Dans ce lieu, l'esquif tourmenté par les vagues, coula à fond, & de deux hommes qui s'y trouvaient, l'un se noya, l'autre ne se sauva qu'avec peine. La berge ne pouvait contenir tous les matelots, on fut forcé d'en laisser 4 sur le rivage: on leur laissa des armes & des munitions: ils les virent partir avec constance, & crièrent trois fois: vive le roi.

On se flattait qu'après avoir passé un cap qu'on voyait devant soi, on se trouverait sur la

côte du Chili : on ne put y réussir : le découragement fit décider qu'on retournerait à l'isle *Wager*, dont on prit le chemin : on voulut reprendre les quatre matelots abandonnés ; mais on ne les trouva plus ; un fusil , quelques munitions jetées çà & là, firent penser qu'ils étaient mort de misère : des tempêtes les tourmenterent sans cesse dans cette route rétrograde , la faim les poursuivit : ils en vinrent à manger les fourriers qu'ils s'étaient fait avec la peau d'un veau marin. Ils arriverent enfin, traînant après eux un canot d'Indiens qu'ils avaient trouvé flottant sur la mer. Ils rentrèrent dans leurs cabanes ; mais ils en trouverent une fermée & remplie de ferremens du vaisseau , & près de là une provision de veau marin déjà corrompu, cachée dans des buissons. Des Indiens sans doute étaient venus dans ce lieu , & les Anglais profiterent de leurs soins. Quinze jours après , ils furent visités par deux canots d'Indiens, dont l'un était de Chiloé & parlait un peu l'espagnol : ils lui proposerent de les y conduire , à condition qu'on lui abandonnerait la berge & tout ce qui s'y trouverait alors ; il y consentit : tandis qu'on s'occupait à ramasser des provisions , un matelot vola les habits de son camarade & s'enfuit : on ne put le retrouver & on se mit en mer. Au

bout de trois jours , on entra dans une grande baie où l'Indien avait sa cabane & sa famille ; ils traverserent avec des peines infinies l'embouchure d'une riviere , & l'un des matelots mourut de fatigue : le capitaine fit élever de nouveaux murmures , parce qu'on le vit manger un morceau de veau marin sans en offrir à ses compagnons ; mais l'un d'eux lui en avait donné l'exemple ; ils ne s'en vengerent pas moins ; tandis qu'on s'était dispersé pour chercher des coquillages, six matelots se donnerent le mot, rentrèrent dans la berge, s'éloignerent , & on ne les revit plus : la berge arriva pourtant à Chi-loé , mais elle n'avait plus que deux hommes , les quatre autres étaient morts , & ceux-ci disparurent après leur arrivée. Quatre restaient avec le capitaine , sans armes , sans habits , sans ressource , dans un désert où l'on ne voyait que bois & rochers : ils eurent assez de courage pour ne pas s'abandonner au désespoir. Quelques jours s'écoulerent ; enfin un jour ils virent un bateau en mer , & attachant un mouchoir au bout d'un bâton , ils s'en firent appercevoir , & il aborda : c'était l'Indien & sa femme qui les avaient quittés pour aller chercher des vivres. Ils demeurèrent quelques jours avec lui pour attendre d'autres Indiens qui devaient venir les

joindre : les provisions qu'ils avaient apportées suffisaient à peine pour les empêcher de mourir de faim : la femme qui plongeait bien, allait leur chercher au fond des eaux des poissons & des coquillages : c'est ainsi qu'ils vécurent jusqu'à l'arrivée des autres Indiens, qui apportèrent du veau marin & firent une chasse qui rapporta 300 oiseaux de mer ; les Anglais furent alors bien nourris ; mais ils servaient d'esclaves à ceux qui leur fournissaient des vivres. Ces Indiens pêchent au filet ; ils ont des chiens qui chassent les poissons du côté où ils veulent , & d'autres qui plongent & les saisissent dans l'eau ; ils prennent des veaux marins avec un sac dont l'ouverture est fort large. On trouve sur cette plage une espèce d'oie qui ne vole point , mais qui court très-vîte ; cet oiseau a un duvet très-fin que les femmes filent & dont elles font des couvertures qu'on vend aux Espagnols : pour prendre ces oiseaux , les Indiens s'arment d'un flambeau fait d'une écorce combustible ; l'éclat éblouit l'oiseau qui demeure immobile & se laisse assommer.

Il y a dans ce pays différentes nations : ce sont les *Patagons* , les *Coucous* , les *Chonas* : c'est avec les seconds que vivaient nos cinq Anglais : ils sont bons , mais grossiers & fâles : on y a vu une mere mettre les pous de son enfant

dans une coquille pour en regaler son mari à son retour : ils mangent leur viande rôtie ; pour l'arroser , un de leurs enfans mâche de la graisse, & la crache à mesure qu'elle se fond , contre la viande embrochée à un bâton : ils ont des fêtes extravagantes : tandis que les uns dépècent la chair & la font rôtir, les autres sifflent, chantent, sautent, font des contorsions, des cris épouvantables, & se barbouillent le visage d'une peinture : les femmes les imitent & les surpassent : leurs chansons sont lamentables & lugubres. Ils sont de moyenne taille & très-robustes ; ils placent leurs morts sur des échafauds hauts de six pieds, & leur donnent la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leurs meres : leur langue est rude & sa prononciation gutturale : leurs canots sont formés de trois planches liées par un cuir épais : leurs armes sont des dards faits d'os de poisson qu'ils lancent avec adresse.

Les Indiens partirent vers le milieu de Mars. 1742 ; ils avaient cinq canots, & mirent un Anglais dans chacun d'eux, les firent travailler avec force ; mais ne leur donnerent pas les meilleurs alimens. *Elliot*, le chirurgien du *Wager*, le fidele compagnon du capitaine, mourut le lendemain de leur départ, épuisé par la fatigue & la misere qu'ils avaient soufferte : ils

avancerent tantôt sur la mer , tantôt traînant leurs canots au travers des bois marécageux, qui les épuisaient & les déchiraient, parce qu'ils n'avaient ni souliers ni bas , & n'étaient vêtus que de guenilles pourries & remplies de vermine. Ils apprirent en chemin qu'un vaisseau avait abordé, il y avait près d'un an , sur cette côte, & ils furent ensuite que c'était la pinque Anne. Ils arrivèrent à l'île de *Chiloé* à la fin de Juin, & il y faisait un froid violent ; on les y logea & les y nourrit ; le capitaine presque mourant, inspira une tendre compassion aux Indiens qui en prirent le plus grand soin ; ils lui firent un lit de peaux de mouton, ils le rechaufferent ; ses jambes étaient enflées , & il était d'une maigreur extrême : les bons Indiens leur firent du gâteau d'orge & du bouillon de mouton, ils y joignirent des œufs & des toupinambours : ils en firent prendre au capitaine , & le sauvèrent ; les femmes du village apportaient aux Anglais chacune un plat de leur façon, du mouton, des poulets, & les hommes y joignirent la boisson qu'ils nomment *chica* : ils parvinrent à leur faire oublier leurs maux , & partager leurs plaisirs. Mais les Espagnols avertis de leur arrivée , vinrent les chercher pour les conduire à Castro où résidait le corrégidor : ils les firent garder dans une

cabane, où les seuls Indiens venaient les voir & leur apporter des vivres : les Espagnols ne témoignèrent pour eux aucune pitié. Un jésuite auquel un des Anglais fit présent de sa montre, leur rendit quelque service. Conduits à Castro par une forte garde de soldats armés de piques, ils furent présentés au corrégidor, vieillard couvert d'un grand manteau, coëffé d'une vieille perruque à nœuds, & portant une longue épée : il les conduisit au college des jésuites pour s'assurer s'ils étaient chrétiens : ces bons peres les reçurent avec la plus grande honnêteté, & pendant huit jours ils furent heureux. On les conduisit ensuite avec autant de cérémonie à *Chaco*, capitale du Chiloé, où on ne les laissa entrer que de nuit ; on les fit passer entre une double haie de soldats, ayant d'un côté une vieille arquebuse & de l'autre la mèche allumée. Le gouverneur les reçut assez bien.

L'isle de *Chiloé* est un des mauvais pays de l'Amérique, & la colonie Espagnole y est misérable ; le climat y est humide & mal sain ; les pluies continuelles y font pourrir le froment qu'on y sème : on y fait du pain avec la farine de topinambour, qui y est abondant & meilleur qu'en aucun autre lieu : l'orge y est commun, & on en fait des gâteaux & la chica : on y a

du poisson & des coquillages , mais surtout du porc dont la chair est succulente : il y a quelques moutons , quelques vaches , & des chevaux ; ils y sont maigrés , parce qu'on y manque de pâturages. Les habitans sont tous pauvres , & n'ont que des cabanes de chaume sans cheminée où ils sont aveuglés de la fumée. La maison du gouverneur est plus grande, sans être plus commode : une étoffe grossière y est le vêtement commun à tous ; les riches seuls portent du linge : le sapin couvre les campagnes , l'herbe du paraguay s'y trouve partout : l'indien y est la langue commune , même des Espagnols, & elle est à la fois énergique & douce. Le Chaco est un excellent hâvre ; mais un rocher caché en rend l'entrée dangereuse : la ville est peu considérable & est défendue par un fort de terre entouré d'un fossé & d'une palissade, & par treize canons, dont neuf sont pointés contre la mer ; dix soldats en forment la garnison. A deux lieues est l'isle *Calabucco* , où est encore un capitaine & une petite garnison.

Le vaisseau de Lima , qui chaque année vient faire le commerce dans cette isle , arriva : c'était un beau bâtiment , mais mal armé : les Anglais s'y embarquerent le 2 Janvier 1743 ; il les porta dans quatre jours à Valparaiso , dont le

gouverneur était aveugle , & dont les habitans triomphèrent en voyant l'état misérable des Anglais : ils y furent détenus dans un cachot ténébreux. Le président de St. Jago les en tira , & les logea chez un Anglais qui eut pour eux les attentions les plus tendres. MM. *Cheap*, *Hamilton* & *Byron* s'embarquerent sur un vaisseau français , & revinrent en Angleterre après avoir séjourné 18 mois au Chili. *Campbell*, le quatrième Anglais , traversa de St. Jago à Buenos-Aires , avec l'amiral Pizarro , & revint avec lui en Europe.

Tel fut le sort du *Wager*. Après cette longue digression , revenons à notre voyage. On avait envoyé le *Tryal* à la découverte de l'isle *Masafuera* : il revint huit jours après en avoir fait le tour : son nom vient de ce qu'elle est plus éloignée du continent que celle où nous étions : elle est à 22 lieues de celle-ci : on la trouve couverte d'arbres , ayant de beaux ruisseaux qui viennent se rendre dans la mer ; vers le nord est un ancrage , mais il est mauvais , car le rivage y est escarpé , & l'eau y est profonde , une bande de rochers s'avance de la pointe orientale de l'isle à deux milles dans la mer. Elle nourrit un grand nombre de chèvres qui sont peu sauvages , parce qu'elles n'y ont point été troublées,

ni par les chiens, ni par les hommes. Les veaux & les lions marins y sont communs.

Nous employâmes les derniers jours d'Août à décharger les provisions de la pinque ; une grande partie en était gâtée, parce que le bâtiment avait fait eau, que les barriques étaient pourries & que les sacs avaient été mouillés. L'*Anne* nous devenant inutile, on lui donna son congé ; mais le maître savait que son vaisseau ne pouvait retourner, il demanda qu'il fut visité, & les charpentiers rapportèrent que la plus grande partie du fond en était rompue ou pourrie, & la ferrure usée ; que le franc-bord était en mauvais état, que la proue & les ponts faisaient eau ; qu'elle ne pouvait remettre en mer sans être réparée avec soin. Il était impossible de le faire à Juan Fernandez, puisque tout le bois & le fer que nous avions n'y auraient pas suffi, & le maître demanda au commodore d'acheter le corps & les agrès de la pinque pour l'usage de l'escadre : il fit estimer le tout, & conclut le marché pour 300 livres sterling. Une partie de sa dépouille fut utile aux autres vaisseaux, & son équipage fut joint à celui du *Gloucester* qui était le plus faible, car il ne lui restait que 82 hommes. Le *Tryal* avait perdu 42 hommes & il lui en restait 39. Le *Centurion* avait

perdu la moitié de ses matelots , & de 50 invalides , de 79 soldats de la marine qui s'y étaient embarqués , il ne restait que quatre des premiers & onze des seconds. De 961 hommes que portaient les trois vaisseaux , il n'en restait que 335 , les mousses compris ; nombre qui ne suffisait pas pour le Centurion seul. Cette faiblesse nous faisait craindre de rencontrer l'escadre de Pizarro , qui sans doute devait avoir souffert dans le passage , mais qui avait tout le Chili , tout le Pérou pour se recruter : on nous avait aussi annoncé qu'on équipait une escadre au *Callao* , & quand même nous n'aurions rien eu à craindre de ces forces navales , trop faibles pour attaquer une place , pour risquer même la perte de 20 hommes , nous étions bornés à surprendre quelques navires avant qu'on nous eut découvert ; après quoi , il nous fallait partir au plus vite , trop contents si nous pouvions regagner notre patrie. Telle était la triste perspective qui s'offrait à nous. Nous employâmes les premiers jours de Septembre à réparer nos vaisseaux avec les restes de la pinque , & nous en étions occupés lorsque nous découvrîmes un vaisseau qui s'approcha jusqu'à ce que ses basses voiles parussent sur l'horison. Nous espérions voir encore un des nôtres , lorsque nous aperçûmes qu'il chan-

geait de route, & se dirigeait à l'est: il fut résolu de lui donner la chasse; & le Centurion mit à la voile à 5 heures du soir; mais le vent était faible & le calme lui succéda; la nuit vint, & quand le jour reparut, on ne vit plus de vaisseau. Nous continuâmes dépendant de porter au S. E. croyant le rencontrer encore; mais après deux jours d'une course inutile, nous revenions à notre isle; lorsque nous découvrîmes un vaisseau à 4 ou 5 lieues de nous; ce n'était pas celui que nous cherchions; il portait pavillon Espagnol, & voyant que nous ne répondions pas à ses signes il chercha à s'éloigner; nous le suivîmes avec ardeur: il était fort grand & nous pensions qu'il faisait partie de l'escadre de Pizarro. Dans cette idée, nous nous préparâmes au combat; une bruine nous le fit perdre de vue; l'air s'éclaircit ensuite & nous le montra fort près de nous. Nous vîmes alors que c'était un vaisseau marchand; dont quatre coups de canon dans ses manœuvres nous rendirent les maîtres. L'équipage, les officiers; les passagers tremblans, furent rassurés par la politesse du lieutenant qu'on leur envoya; & ils furent transportés sur notre bord. Le vaisseau se nommait *Nuestra Senora del Monte-Carmelo*; son capitaine *D. Manuel Zamorra*; il avait 53 hommes

d'équipage , sortait du Callao , se rendait à Valparaíso , & portait du sucre , des étoffes de laine bleue , d'autres étoffes , un peu de coton & de tabac , de l'argent travaillé & des piaftres. Il était en compagnie de deux autres vaisseaux , dont il avait été séparé peu de jours auparavant , & celui que nous avions vu d'abord en était un. Nous apprîmes par les papiers que nous y trouvâmes , quelle était la force & la destination de l'escadre Espagnole , & qu'elle avait été obligée de rentrer dans Rio de la Plata , après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux , dans ses vaines tentatives pour doubler le cap Horn ; que le vice-roi du Pérou supposant que nous pouvions avoir pénétré dans la mer Pacifique , avait d'abord mis un embargo sur tous les vaisseaux , mais que les maux qu'avait essuyé Pizarro , & huit mois écoulés sans avoir rien appris de nous , avaient fait croire que nous avions été obligés de retourner en Europe , ou que nous avions fait naufrage , & qu'on avait cru pouvoir lever l'embargo. Ces éclaircissemens nous rassurèrent , nous firent espérer des succès & de faire quelque capture qui nous consolerait de ne pouvoir attaquer aucune des places ennemies. Nous apprîmes encore que nous avions été dans un grand danger lorsque nous y pensions le moins : car dans la

supposition que quelques-uns de nos vaisseaux pouvaient avoir gagné la mer du Sud, on avait armé au Callao quatre vaisseaux, un de 50 pieces de canon, un de 40 & deux de 24, pour nous attaquer dans le tems que nous serions séparés, fatigués, accablés de maladies : l'un d'eux était demeuré dans l'isle Juan Fernandez, trois autres avaient croisé à la hauteur du port de la Conception jusqu'au 6 de Juin ; qu'alors ne nous voyant point paraître, ils crurent inutile de demeurer plus long-tems, & s'en retournerent au Callao. Si donc nous eussions abordé dans l'isle le 28 Mai, lorsque le commodore crut l'apercevoir, nous aurions rencontré cette escadre, & dans notre état d'épuisement, nous n'aurions pu lui résister ; cette rencontre eût été fatale aux trois vaisseaux qui nous joignirent successivement, tous hors d'état de se défendre quand ils arriverent. Ainsi notre erreur qui nous coûta 80 hommes, nous sauva ainsi que nos compagnons. Nous revinmes avec notre prise à *Juan Fernandez*. Nos prisonniers étaient très-étonnés que nous eussions pu résister à tant de maux, réparer nos vaisseaux & en faire un nouveau ; car ils ne pouvaient croire que le *Tryal*, misérable petit navire, fut venu d'Europe.

Comme par les lettres trouvées dans le vais-

seau , il paraissait certain que d'autres vaisseaux devaient partir du Callao , le commodore envoya le Tryal croiser à la hauteur de Valparaiso , après en avoir renforcé l'équipage de 10 hommes : il résolut aussi de séparer ses vaisseaux , pour augmenter la probabilité de faire des prises & diminuer celle d'être vus de la côte. Nos équipages s'étaient ranimés , ils travaillèrent avec ardeur pour tout préparer. On transporta l'artillerie de la pinque sur le *Carmelo* , qui , quoique vieux , était bon encore ; on dispersa les prisonniers pour les rendre utiles. Le *Gloucester* devait s'avancer jusqu'au 5° de latitude méridionale , & croiser à la hauteur de Paita , & à une assez grande distance des côtes pour ne point être découvert ; il y devait attendre le commodore , qui le viendrait joindre dès qu'il serait nécessaire. Nous partîmes tous de Juan Fernandez le 19 Septembre. Le Centurion & le *Carmelo* allèrent à l'est pour chercher le Tryal ; mais le vent était si faible que trois jours après ils voyaient encore l'isle qu'ils venaient de quitter. Un coup de vent vint ensuite déchirer notre grand hunier , accident qui fut promptement réparé. Le 24 , avant le coucher du soleil , nous découvrîmes deux vaisseaux , & nous nous séparâmes pour ne point paraître des armateurs.

Bientôt nous vîmes que l'un d'eux qui était grand, venait droit à nous : préparés au combat, nous allions lui lâcher une bordée, lorsque le lieutenant du Tryal nous apprit que c'était une prise faite peu de jours auparavant par ce petit vaisseau, qui demeurait en arrière parce qu'il était démâté. Nous le joignîmes. Il nous apprit qu'il avait poursuivi ce vaisseau, bon voilier, pendant 36 heures & n'avait pu le prendre, si pendant la nuit une fente éclairée de ce vaisseau n'avait dirigé sa course; que les Espagnols se voyant poursuivis par un nuage de voiles (car le Tryal faisait tant d'eau qu'on ne voyait que ses voiles) ils s'étaient rendus au moment qu'il allait leur lâcher sa seconde bordée : c'était un navire de 600 tonneaux, nommé l'*Aranzazu*, qui faisait le même chemin & portait les mêmes marchandises que le Carmelo; mais il avait moins d'argent.

La joie de cette prise fut tempérée par les malheurs du Tryal : il était démâté, la mer était grosse, le vent était fort & nous éloignait de notre croisière, parce que nous étions obligés de rester en panne pour ne pas l'abandonner, & les vaisseaux ennemis pouvaient sans crainte gagner le port. Le vent s'étant calmé, il fut prouvé que le Tryal ne pouvait tenir la mer

sans être réparé , qu'il faisoit eau de toutes parts & périrait au premier orage : nous n'avions ni mâts ni agrès à lui donner , & on ne pouvait le radoubler en pleine mer , ni gagner un port & perdre du tems sans imprudence ; il ne restait donc qu'à en tirer tout ce qui pouvait être utile aux autres vaisseaux & à le détruire. L'équipage se rendit sur la prise qui avait été quelquefois armée en guerre : on y transporta 20 pieces de canon & on fit couler à fond ce petit navire. Le commodore fit ensuite de nouvelles dispositions. La prise du *Tryal* & celle du *Centurion* devaient croiser à la distance de 12 à 15 lieues des côtes de Valparaíso pour intercepter tous les navires qui pourraient en sortir, pour porter la nouvelle au Callao qu'il manquait deux vaisseaux , & que nous pouvions nous en être emparés : ils eurent ordre de rester dans ces parages durant 24 jours , & de ranger ensuite la côte jusqu'à *Pisco* ou *Nasca* , où le *Centurion* devait se trouver. Celui-ci se dirigea d'abord au midi , & par ce moyen il interceptait plus sûrement encore tout ce qui pouvait sortir de Valparaíso pour le reste du Chili , comme le *Gloucester* se trouvait aussi sur la route des vaisseaux qui allaient de Panama au Pérou. Ainsi ces arrangemens étaient les plus sages qu'on put pren-

dre, pour faire des forces Anglaïses le plus grand usage possible. Mais ils n'eurent pas grand effet : les malheurs du Tryal avaient permis aux vaisseaux destinés pour Valparaïso d'y entrer, & on ne découvrit aucune voile jusqu'au 8 Octobre, que nous crûmes devoir quitter notre poste pour joindre nos prises ; mais nous ne les trouvâmes point à leur croisiere, où nous les attendîmes pendant quatre à cinq jours. Nous rangeâmes donc la côte jusqu'aux hauteurs de Nasca, où nous espérions faire quelque riche capture ; nous y restâmes jusqu'au 2 Novembre, que nous apperçûmes deux vaisseaux ; c'était nos deux prises : elles n'avaient rencontré aucun vaisseau sans doute qu'à Valparaïso ; ne voyant point arriver les deux vaisseaux, on avait soupçonné que nous étions dans ces parages, & qu'on avait mis un *embargo* pour retenir tous ceux qui étaient dans le port. Un exprès pouvait avoir été dépêché au Callao pour faire armer les vaisseaux de guerre, & cette idée nous fit hâter de joindre le capitaine Mitchel, qui commandait le Gloucester, afin de réunir nos forces. Nous prîmes soin de passer hors de la vue du Callao : nous découvrîmes la petite isle *S. Gallan*, située à 2 lieues d'une hauteur nommée *Morro-Viejo*, ou la Tête du Vieillard, excel-

lente croisière pour enlever les vaisseaux destinés pour le Callao. Le 5 Novembre, nous vîmes les hauteurs de *Barranca* sous le 10° 36' de latitude méridionale, & une heure après, une voile à laquelle nous donnâmes la chasse. Le *Centurion* dévança les deux prises; cependant la nuit fit perdre de vue la proie qu'on cherchait. On ne fut plus quelle route tenir, on aima mieux ne point changer de cours; & l'on eut raison. Nos gens crurent en appercevoir les voiles dans l'obscurité; mais à la fin, M. *Brett*, second lieutenant, l'aperçut faisant route vers la haute mer: nous le joignîmes en moins d'une heure, & il se rendit après avoir essuyé 14 coups de canon. Ce vaisseau se nommait *Ste. Teresa de Jesu*; il allait de Guayaquil, où il avait été construit, au Callao, & était du port de 300 tonneaux, monté de 50 hommes, chargé de bois de charpente, du fil de *Pita* qui est très-fort & fait d'une espèce d'herbe, de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuir, de cire, &c; il y avait peu d'argent. C'était un grand dommage fait à nos ennemis, c'était un petit avantage pour nous qui ne pouvions faire usage de tout cela; le bois de charpente nous servit pour reparer nos chaloupes & pour d'autres objets utiles. Parmi les prison-

niers étaient une mere & deux filles, dont la plus jeune était d'une beauté frappante : elles tremblaient de se trouver entre nos mains, mais notre honnêteté les rassura. Le commodore ordonna qu'elles resteraient dans le même appartement qu'elles avaient occupé, & qu'elles y seraient servies comme auparavant; il permit que leur pilote qui s'intéressait vivement à leur sort, restât avec elles pour leur tenir lieu de garde & de protecteur : il défendit qu'on leur fit aucune peine, & il fut obéi. Nous attendîmes ensuite nos prises qui ne nous atteignirent que le lendemain assez tard. Nous portâmes donc au nord au nombre de quatre voiles. En cet endroit, une quantité prodigieuse de frai de poisson donnait à la mer une teinte, d'un très-beau rouge : nous en mîmes dans un verre, & nous vîmes qu'elle était claire comme le crystal, mais qu'il y furnageait des globules rouges & glaireux. Nous avançons assez écartés pour remplir un grand espace, & pour qu'aucun navire ne put nous y échapper. Le courant nous faisait avancer vers le nord chaque jour d'environ 4 lieues. Sous le 8° de latitude méridionale, nous commençâmes à voir des bonites & des poissons volans. La chaleur est ici beaucoup moindre que sur la côte du Brésil sous les mêmes latitudes,

jamais elle n'égalait même celle d'un jour d'été un peu chaud en Angleterre , & cependant aucune pluie n'avait rafraîchi l'air : c'est que dans ce climat tout contribue à tempérer l'ardeur brûlante du soleil : l'air y est presque toujours agité par des vents constans ; les Cordelières interceptent les vents d'est, qui y feraient les plus chauds ; leurs sommets couverts de neige , rafraîchissent l'air autour d'elle ; elles retiennent des vapeurs qui préservent le pays des rayons directs du soleil. Nous nous persuadâmes de l'effet de ces montagnes dès que nous en fûmes assez loin pour ne plus en sentir l'influence, & en deux jours nous passâmes d'un climat tempéré à l'air brûlant des Indes orientales.

Le 10 , nous nous trouvâmes à 3 lieues au midi de l'isle *Lobos de la Mar* ; voisin de la croisière du Gloucester , nous portâmes peu de voiles toute la nuit. A la pointe du jour , nous vîmes un vaisseau qui avait passé près de nous durant la nuit & tâchait de gagner la côte. Nous forçâmes de voiles pour l'atteindre ; mais le vent était trop faible , & M. Anson fit armer trois chaloupes pour aborder le vaisseau ennemi. Elles l'eurent bientôt atteint & le saluèrent d'une décharge de mousqueterie , qui lui fit baisser pavillon. Il s'appellait *Nuestra señora del Carmin* ;

il était de 170 tonneaux & de 43 hommes d'équipage : sa charge consistait en acier, fer, cire, poivre, bois de cédre, planches, tabac en poudre, rosaires, indulgences, marchandises d'Europe, canelle, & autres objets d'un faible prix pour nous ; il venait de Panama, sortait de Paita où il avait fait de l'eau, & allait au Callao. Si cette prise ne nous enrichit pas, elle nous procura des avis importants. Parmi les prisonniers était un Irlandais qui sortait des prisons de *Paita* ; & à qui les prêtres avaient enlevé le fruit de ses travaux. Il témoigna une grande joie en retrouvant ses compatriotes, & nous avertit qu'un vaisseau arrivé à Paita y avait déclaré qu'un vaisseau qu'il jugeait Anglais, lui avait donné la chasse, que le gouverneur avait dépêché un exprès pour en avertir le vice-roi, & qu'on était occupé dans cette petite ville à faire transporter le trésor du roi à *Piura*, ville à 15 lieues dans les terres ; d'autres prisonniers nous dirent qu'une somme considérable appartenant à des marchands de Lima, déposée à la douane, devait être transportée à bord d'un navire à l'ancre dans le port, prêt à partir pour *Sonsonata* dans le Mexique, & destinée à acheter une partie du galion de Manille. Ces nouvelles déterminèrent le commodore à tenter

la prise de Paita : il était inutile de nous cacher ; & d'attendre de nouvelles prises ; il s'agissait de faire un butin considérable , de nous fournir de vivres dont nous commençons à manquer , & de mettre à terre nos prisonniers dont le nombre nous embarrassait. C'étaient d'assez grands motifs pour autoriser une tentative, & nous la fîmes.

Paita ; située sous le 5^e 12' de latitude méridionale , dans un terrain de sable & d'ardoise , ne contient qu'environ 200 familles : les maisons n'y ont qu'un étage : leurs murs sont de roseaux fendus & d'argile ; leurs toits sont de feuilles séchées. Cette manière de bâtir est suffisante pour un pays où la pluie est très-rare : ses habitans sont indiens , esclaves , nègres , mulâtres & mestices ; il y a fort peu de blancs : son port, le meilleur de ces quartiers , n'est qu'une baie où l'ancrage est sûr : il est fort fréquenté , quoiqu'on n'y trouve ni eau , ni légumes ; tout y vient sur des radeaux , d'une ville voisine nommée *Colan* : le bétail y vient de *Piura*. Cette ville est ouverte , & n'a qu'un fort , sans fossés , sans remparts , pour toute défense. Ce fort environné d'un mur de briques , avait huit pièces de canon montées sur leurs affuts , & une garnison faible ; mais la ville pouvait fournir 300 hommes armés.

Après ces informations, le commodore résolut d'attaquer la place cette nuit même. Nous n'étions qu'à douze lieues de la côte ; mais nos vaisseaux trop grands auraient averti les Espagnols qui bientôt eussent mis leurs effets en sûreté. Il résolut donc de n'y employer que nos chaloupes : on y embarqua 58 hommes, commandés par le lieutenant Brett : les deux pilotes Espagnols furent obligés de servir de guides , & pour s'en assurer, on déclara , qu'au moindre indice de trahison , ils auraient la tête cassée & que tous les prisonniers seraient emmenés en Angleterre. Vers la nuit, nous avançâmes d'abord à pleines voiles contre la ville ; mais quand nous en fûmes à cinq lieues, les chaloupes nous quitterent & arriverent à l'entrée de la baie sans être découvertes ; mais à peine y furent-elles entrées que l'équipage d'un vaisseau les aperçut , se jeta dans sa chaloupe , & ramant vers le fort , cria de toutes ses forces , les *Anglais* , les *chiens d'Anglais*. Dans un instant la ville fut en alarmes , les lumières allaient & venaient , on se donnait beaucoup de mouvemens. Brett fit ramer vivement vers le rivage ; mais avant qu'il y fut , la garnison avait mis quelques pieces de canon en état de tirer , & un de ces coups fut assez bien ajusté , malgré la nuit , pour que le

boulet passât sur la tête de nos gens, qui redoublèrent d'efforts & arrivèrent avant qu'on leur tirât une seconde volée : un de leurs guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite où ils se trouverent à couvert du feu du fort, & ils marcherent vers la grande place, grand quarré dont le fort fait une des faces, & la maison du gouverneur une autre : leurs *huzzas*, le bruit qu'ils faisaient, excités par la joie de se voir à terre, & l'espérance du butin, leur tambour, l'obscurité, tout augmenta leur nombre aux yeux des habitans qui ne penserent qu'à fuir : les marchands à qui appartenait le trésor osèrent seuls faire une décharge ; mais dès qu'on leur eut répondu, ils s'enfuirent aussi.

Brett fit environner le logis du gouverneur pour se saisir de sa personne, & marcha vers le fort : il était déjà abandonné. En moins d'un quart d'heure nous fûmes maîtres de la place, sans autre perte qu'un homme tué & un blessé. Le pilote Espagnol de la Thérèse eut aussi le poignet effleuré d'une balle. Keppel, fils de mylord Albemarle, eut la temple rasée d'un autre coup de fusil. On plaça des gardes au fort, à la maison du gouverneur, aux avenues de la ville, pour prévenir les surprises & empêcher le pillage. Le gouverneur, les habitans réveillés en sursaut,

surfaut, s'étaient enfuis en chemise : le premier aurait été utile pour traiter du rachat de la ville & de diverses marchandises précieuses que nous ne pouvions emporter ; mais on ne put l'atteindre, & son épouse qu'il avait abandonnée, quoique jeune & mariée depuis trois jours, s'échappa aussi. Le peu d'habitans qui étaient restés, furent enfermés dans une église : on transporta toutes les richesses qu'on put trouver de la ville dans le fort. Tandis que le lieutenant s'occupait de ces soins ; les matelots s'occupaient à fouiller les maisons, à se revêtir d'habits chamarrés en galons & en broderies, par-dessus leurs jaquettes crasseuses & leurs culottes poissées : ils s'affublèrent de belles perruques & de chapeaux bordés. Ceux qui ne trouverent pas d'habits d'hommes, endossèrent des robes de femmes, pourvu qu'elles fussent magnifiques. Tandis que ces choses se passaient, les vaisseaux demeurèrent en panne jusqu'à une heure du matin, qu'ils voguerent doucement vers la baie. Dès que le jour eut paru, ils virent avec joie le pavillon Anglais flotter sur le port : ils s'approchèrent & jetèrent l'ancre à deux heures après midi. Déjà les piastres & l'argenterie des églises étaient dans le Centurion. Le lieutenant travaillait sans relâche à rassembler les trésors, &

rien ne le troublait dans cette occupation. Cependant l'ennemi rassemblait ses forces sur une hauteur derriere la ville : on distinguait 200 cavaliers bien montés & bien armés, rangés en bon ordre : on entendait des tambours, des trompettes ; on voyait flotter les drapeaux ; & sans doute, ils cherchaient à nous intimider : nous ne laissâmes pas de continuer à embarquer tranquillement tout ce qui était de prix pour nous, & des provisions, telles que des porcs & de la volaille que nous y trouvâmes en abondance. Vers la nuit, nous envoyâmes du renfort à terre, on prit poste dans les rues, on les barricada. L'ennemi fut tranquille durant la nuit, & le lendemain, nous continuâmes à charger & décharger nos chaloupes. Le gouverneur avait rassemblé les forces des environs, & il était si charmé de se voir à la tête des troupes qu'il s'embarraissait peu du fort de la place. On l'invita par divers messages à traiter de son rachat ; on lui fit entendre qu'on se contenterait de quelque bétail, on lui fit sentir qu'à ce prix seul il pouvait sauver la ville ; il ne daigna pas répondre. Des esclaves vinrent se rendre à nous, & nous apprîmes que les troupes souffraient par la disette d'eau : on venait nous en voler dans l'enceinte de la ville même. Le nombre des Es-

pagnols s'étant beaucoup augmenté, ils résolurent d'attaquer la ville & le fort dans la nuit, sous la conduite d'un nommé *Gordon*, Ecoffais catholique. Nous attendîmes l'attaque en faisant des rondes fréquentes accompagnées de tambours. Notre vigilance refroidit le courage des Espagnols, qui laissèrent passer cette nuit paisiblement. Le comodore était résolu de partir le jour suivant: il fit descendre tous les prisonniers, au nombre de 88, & ils furent renfermés dans une église séparée des maisons. On distribua de la poix & du goudron dans les maisons de la ville en différentes rues, afin que le feu prit avec violence en plusieurs endroits à la fois; on encloua le canon du fort; & mettant le feu aux matieres combustibles, Brett rassembla son monde & marcha sur le rivage où les chaloupes l'attendaient. Les Espagnols résolurent de troubler sa retraite, un petit escadron choisi, descendit de la hauteur, & s'avança courageusement pour charger nos gens; mais dès qu'ils eurent fait halte, l'escadron s'arrêta. Nos gens, entrés dans leur chaloupe, attendirent assez long-tems sur le rivage, parce qu'il leur manquait un homme; impatientés de ne point le voir venir, ils quittaient le rivage lorsqu'ils l'entendirent enfin; il les pria de l'attendre: la

ville était en feu , la fumée couvrait la plage & on ne pouvait le voir : une chaloupe alla le chercher , il s'était avancé dans l'eau jusqu'au cou : le feu seul l'avait tiré d'un sommeil profond où l'avait jeté un excès d'eau-de-vie ; & ce qui paraîtra étonnant, il fut le seul qui s'y livra : on observa la plus exacte discipline. Les chaloupes ramaient vivement pour regagner l'escadre, les flammes avaient gagné toute la ville, & offraient un grand & terrible spectacle. Nous avions trouvé six vaisseaux dans le port, dont l'un nommé la *Solidad*, nous avait été vanté comme bon voilier ; nous résolûmes de l'emmener avec nous : deux étaient des galères destinées à nous empêcher de faire une descente au Callao ; car les Espagnols avaient d'abord pensé que nous en voulions à *Lima*. Nous les coulâmes à fond avec les trois autres, & nous partîmes à minuit au nombre de six vaisseaux. Notre butin en vaisselle & en argent monnaïé montait à 30000 livres sterlings, (675,000 liv. de France) sans compter des bijoux, des bagues, des bracelets, & les gaspillages qui se firent clandestinement. Les Espagnols, en y comprenant les marchandises que nous livrâmes aux flammes, estimèrent que leur perte était d'un million & demi de piaîtres.

Quelques-uns des prisonniers que nous descendîmes à *Paita*, nous quitterent avec quelque regret. D'abord effrayés de se voir dans les mains de ceux dont on leur avait fait le portrait le plus odieux, leur désolation était extrême; mais quand ils eurent vu qu'on les traitait avec douceur, ils furent tranquilles, ils purent se livrer à la joie, ils eurent du respect, de la tendresse pour le commodore. Son humanité, sa bonté, les disposa à juger favorablement de sa nation; la manière dont il agit avec les dames prisonnières augmenta encore la bonne opinion qu'ils avaient de son caractère. Sensibles à ses attentions, elles ne voulurent point descendre à terre qu'elles n'eussent été sur le Centurion, pour lui témoigner leur reconnaissance. Un jésuite qui était avec elles, ne cessait point de se louer de notre honnêteté pour lui; & ni lui, ni les dames n'ont changé de ton après être sortis de nos mains. On ne met jamais assez de prix à l'estime de ses ennemis; on ne pense pas assez à l'utilité dont elle peut être.

En partant de *Paita*, le 16 Novembre, nous portâmes à l'ouest, & toute l'escadre s'étendit pour mieux découvrir le Gloucester, car nous nous attendions à toute heure de le rencontrer; cependant le jour s'écoula sans que nous l'eus-

sions découvert. Des querelles s'élevaient parmi nos équipages : ceux qui étaient descendus à Paita s'étaient appropriés divers effets , que leur enviaient ceux qui étaient restés à bord , & ceux-ci croyaient mériter aussi bien qu'eux des récompenses. N'auraient-ils pas aussi bien fait qu'eux s'ils avaient été choisis pour descendre ; n'avaient-ils pas travaillé , passé la nuit sous les armes pour garder les prisonniers , & la vue des vaisseaux n'avait-elle pas empêché l'ennemi de venir attaquer ceux qui étaient dans la ville ? Pour terminer ces différens , le commodore les fit monter sur le pont , loua la valeur & la conduite de ceux qui étaient descendus à terre , puis fit valoir les prétentions de ceux qui étaient restés à bord , & ordonna ensuite que tout le butin fut apporté , afin que la masse entière en fut partagée à chacun selon son rang. Et pour encourager ceux qui avaient fait la descente , il leur abandonna tout ce qui devait lui en revenir. Ce moyen rétablit le calme sur les vaisseaux.

Le soir on baissa les voiles pour ne point dépasser le Gloucester pendant la nuit ; ce ne fut que le lendemain à 10 heures que nous le découvrimus ; il remorquait un petit bâtiment. Le capitaine Mitchel nous dit qu'il n'avait fait que deux prises , dont l'une était un fenau chargé

de vin, d'eau-de-vie, d'olive, & d'environ 7000 liv. sterlings en argent comptant ; l'autre était une barque que le bateau à rames avait enlevé près de terre : les Espagnols qui s'y trouverent se disaient très-pauvres, & ils affuraient que leur charge ne consistait qu'en coton : on les en aurait cru, si on ne les avait trouvés mangeant un pâté de pigeon dans des plats d'argent. D'abord, on n'y trouva en effet que du coton ; mais on s'apperçut enfin qu'il enveloppait des effets plus précieux, & que chaque barrique renfermait un paquet de doubles pistoles & de piastras : le tout montait à 12000 liv. sterlings. Cet argent allait à Païta, & appartenait aux marchands qui en avaient déjà déposé dans la douane.

Lorsque nous fûmes tous réunis, nous résolûmes de cingler au nord. Le commodore avait projeté dans notre séjour à Juan Fernandez, de toucher près de Panama, & de tâcher de lier quelque correspondance avec la flotte de l'amiral Vernon, qui pouvait lui faire passer du renfort par l'isthme de ce nom, & en se concertant, le mettre en état de s'emparer de Panama même. Mais quand ils eurent appris par les papiers du *Carmelo*, que l'entreprise sur Carthagène avait manqué, il sentit l'impossibilité

de faire quelque entreprise importante; il ne pouvait s'emparer de Panama, & comme on y avait mis sans doute un embargo, il ne pouvait espérer d'y faire des prises. Il ne lui restait donc qu'à gagner la pointe méridionale de la Californie ou les côtes du Mexique pour y croiser, en attendant le gallion de Manille qui devait arriver dans le milieu de Janvier, au port d'Aquapulco. Il ne nous restait plus qu'à faire de l'eau dont nous manquions. Après avoir examiné les lieux où nous pouvions en faire, nous nous décidâmes pour l'isle de Quibo, à l'entrée de la baie de Panama. Nous y portâmes donc au nombre de huit vaisseaux, c'est-à-dire, avec l'apparence d'une flotte considérable. Nous découvrimus le *cap. Blanc*, excellente croisière, parce que tous les navires commerçans viennent le reconnaître. Dans cette marche, nous nous apperçumes que la *Solidad* & la *Ste. Thérèse* étaient mauvais voiliers & nous retardaient beaucoup, & le commodore ordonna d'en retirer tout ce qui pouvait être utile & de les brûler. On le fit, puis on continua sa route vers *Quibo*. Nous vîmes l'isle de *Plata*, & l'un de nos vaisseau s'en approcha pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas de ruisseau d'eau douce, ni de vaisseau entre elle & le continent; il n'y vit ni l'un ni

l'autre. Nous vîmes la pointe de *Manta*, & le Gloucester renvoya les prisonniers à la ville de ce nom dans la barque espagnole. On travaillait en attendant à se mettre en état d'attaquer le gallion avec avantage; on avitaillait les prises, on plaçait des pierriers sur la grande hune & sur celle de misaine du Centurion. Cependant nous avançons; nous traversons la baie de Panama, & dès que nous eûmes passé la ligne, que nous nous éloignâmes des Cordelieres, nous aperçûmes que nous avions changé de climat: une chaleur étouffante succéda rapidement à un air toujours tempéré; des calmes fréquens, des pluies abondantes nous assaillirent. Le 27, nous n'eûmes plus que cinq vaisseaux, le Gloucester ayant brûlé sa prise; mais tous étaient bons voiliers & ne nous donnaient point l'ennui de nous attendre.

Enfin le 3 Décembre, nous vîmes l'isle de *Quibo* & celle de *Quiquara*, toutes les deux à une égale distance; mais le vent contraire ne nous permit que de louvoyer, & souvent il nous repoussa en arrière: le lendemain, nous pûmes entrer dans le canal *Bueno* qui a deux lieues de large, & nous jetâmes l'ancre dans la rade de *Quibo*, à 7 heures du soir. Cette isle est commode pour y faire de l'eau & du bois;

parce que les arbres la couvrent & qu'un gros ruisseau d'eau douce coule dans la mer sur un rivage sablonneux : deux jours nous suffirent pour faire notre provision. Le sol en est médiocrement élevé ; toute l'isle est une forêt : on y trouve le canifcier & le limonier ; nous n'y vîmes d'oiseaux que des perroquets ordinaires , des perriques ou peruches & des aras , mais en grand nombre , surtout de ces derniers : les lézards y sont communs , & nous en mangeâmes ; on dit qu'il y a des tigres , des serpens volans , qui s'élancent du haut des arbres sur tout ce qui passe à sa portée : la mer y est remplie de grands alligators , & d'autres grands poissons plats redoutables aux pêcheurs de perles.

Le commodore visita toute la côte orientale de l'isle ; partout il trouva le terrain gras , & l'eau bonne & abondante : à la pointe nord-est de l'isle, il vit une cascade la plus belle qu'on puisse imaginer , & une riviere limpide & large de 20 toises , qui coulant dans un large canal rempli de rocs entassés , faisait de belles nappes & des cascades variées ; des arbres élevés couronnaient les rocs qui s'avançaient sur ce canal. Tandis qu'il contemplait les beautés de ce lieu , une volée d'aras faisant mille tours en l'air , vint animer la scène & l'embellir par la vivacité des

couleurs de leur plumage. Il ne vit aucun habitant, mais trouva des huttes abandonnées & des monceaux de coquilles d'huitres perlières qui se pêchent là en plus grande abondance qu'ailleurs : elles sont grandes, l'animal est coriace & de mauvais goût ; celles qui donnent les plus belles perles se trouvent dans la mer la plus profonde, & l'on dit que leur beauté dépend de la qualité du fond.

La mer qui baigne Quibo nous donna d'excellentes tortues : on y en trouve de 4 espèces, dont deux ne valent rien ; la troisième fournit une belle écaille, la quatrième est un mets excellent, & très-sain. Cet amphibie vient à terre déposer ses œufs dans un trou qu'il recouvre, & la chaleur du soleil les fait éclore : nous en primes un si grand nombre, qu'elles nous nourrirent pendant notre séjour dans cette île, & que nous en portâmes à bord, qui épargnerent nos provisions pendant un mois : elles nous y procurèrent une viande plus saine & plus agréable que celle qui est salée : chacune pèsait 200 livres. Nous en fîmes une nouvelle provision sur la côte du Mexique où nous les voyions flotter endormies sur la surface de la mer : un bon plongeur s'approchait d'elle, en saisissait l'écaille vers la queue & la faisait enfoncer dans l'eau,

l'animal en se réveillant, se débattait des pattes de derriere, & ce mouvement la soutenait sur l'eau ainsi que l'homme jusqu'à ce que la chaloupe vint les pêcher tous deux. Une preuve que cette nourriture est saine, c'est que pendant 7 mois que nous en mangeâmes, il ne nous mourut que deux hommes. Cependant les Espagnols la dédaignent.

Nous avons gardé les esclaves Indiens & Nègres trouvés dans nos prises, & ils nous aidaient à faire la manœuvre : d'abord étonnés de nous voir manger ces animaux, ils s'attendaient à voir la maladie ou la mort suivre de près notre imprudence ; mais voyant au contraire que nous nous en portions mieux, ils essayèrent d'en manger : d'abord ils le firent avec répugnance, puis ils y prirent goût & enfin en devinrent très-friands ; cette expérience les assurait d'un moyen de vivre peu coûteux & abondant, & ils regarderent comme un bonheur d'être tombés entre nos mains.

Nous ne restâmes que 4 jours dans l'isle de Quibo ; nous en sortîmes, sans nous éloigner, parce que nous cherchions le *Gloucester* qui s'était séparé de nous en y arrivant. Le lendemain, nous nous fîmes d'une barque de Panama, destinée pour *Cheripe*, village sur le

continent ; du fil de carret, un tonneau de fel de roche, & 30 à 40 liv. sterlings furent tout le prix de cette capture ; mais si nous eussions manqué de vivres, elle nous aurait indiqué le lieu où nous pouvions en trouver ; c'était à *Chéripe*, qui en est toujours abondamment fourni. Ce ne fut que trois jours après notre départ de Quibo, que nous joignîmes le Gloucester : la rupture d'un de ses mâts l'avait mis dans l'impossibilité de nous rejoindre.

Le plan que nous avions à suivre était d'abord de gagner la côte au nord d'*Aquapulco*, de la suivre jusqu'à la hauteur du cap *Corrientes*, d'y croiser jusqu'au milieu de Février ; de gagner ensuite l'isle du milieu des *Trois-Maries*, & si les autres vaisseaux n'y trouvaient point le Centurion, de cingler à Macao, sur la côte de la Chine. Nous espérions nous rendre promptement à notre croisiere ; mais au lieu des vents alises qui devaient nous favoriser, nous fûmes contrariés par des vents contraires, des calmes, des pluies excessives accompagnées d'un air étouffant. Nous ne vîmes l'isle des *Cocos* que le 25 Décembre & ne la perdîmes de vue que 5 jours après : au couchant, elle a un mondrain élevé ; au levant, elle se termine en pointe basse : elle est sous le 5° 20' de latitude septentrion-

nale. Le 9 Janvier nous n'en étions encore qu'à cent lieues. L'espérance d'atteindre le galion s'évanouit par cette lenteur , & l'abattement lui succéda. Mais ce jour il s'éleva un vent du nord-est , d'abord faible , puis il se fixa & se renforça ; c'était enfin le vent alisé , & il fit renaître nos espérances ; le tems où le galion touche au port était déjà passé ; mais il arrive tant d'accidens qui peuvent retarder , & nous nous plaisions à les imaginer. Le 17, nous nous rapprochâmes de la côte , & le vent alisé nous quitta ; sans doute qu'il ne se fait sentir qu'à une assez grande distance du continent. Le 26 , nous trouvant au nord d'Aquapulco , nous cherchâmes à reconnaître la terre. Dans notre route nous pêchions des dauphins & des albicores. Un jour qu'un de nos voiliers était assis sur le dehors du beau-pré , il tomba dans la mer , & le vaisseau lui passa dessus ; le *Carmelo* qui nous suivait , lui jeta plusieurs bouts de corde dont il en saisit un qu'il entortilla à son bras , & il en fut quitte pour une entorse. Nous croyions découvrir la terre ce jour-là , mais nous ne pûmes la voir. A dix heures du soir nous aperçumes une lumière , & la prise du Tryal nous avertit qu'elle voyait une voile , nous crûmes que c'était le galion , nous imaginâmes même qu'il y en

avait deux & que la lumière de l'un servait à guider l'autre. Nous forçâmes de voile, ainsi que le Gloucester, pour donner la chasse à cette lumière qui quelquefois nous semblait à la portée du canon ; tout notre monde était posté, on ordonna de faire charger les gros canons de deux boulets pour la première bordée & ensuite d'un boulet & d'une grappe de balle ; on prescrivit de ne tirer que lorsque le vaisseau serait à portée du pistolet. Nous passâmes la nuit à calculer les millions du vaisseau que nous poursuivions ; mais au lever de l'aurore, nous vîmes que cette fatale lumière était un feu allumé sur le sommet d'une montagne, qui lorsque nous l'aperçûmes, devait être à 25 lieues de nous, tandis que nous croyions le voir à une petite distance : nos brillantes chimères de la nuit s'évanouirent ainsi avec le jour. La côte était alors à 9 lieues de nous, & nous apercevions deux Mondrains qu'on nous assurait être au-dessus du port d'Aquapulco : c'était une erreur ; ces Mondrains sont bien plus vers le nord. Nous étions sur la route du galion ; mais était-il arrivé, ou encore en chemin ? Ces feux annonçaient, selon nos prisonniers, qu'on l'attendait ; ils étaient allumés pour lui servir de fanaux : nous nous plaissions à les croire, & nous étendîmes nos vaisseaux

de maniere qu'il ne pouvait passer fans qu'on l'apperçut. Cependant le tems s'écoulait, on ne le voyait point arriver, & les doutes s'élevèrent de nouveau ; nos équipages avaient besoin de rafraichissemens ; mais avant de quitter la croisiere , il fallait s'assurer si ce vaisseau était arrivé ou ne l'était pas. Une chaloupe s'approcha de terre & n'y vit ni port ; ni vaisseau : elle prolongea sa route au levant , fit 32 lieues en suivant des plages sablonneuses où l'agitation des vagues ne permettait point d'aborder ; elle avait apperçu de loin deux mamelles qui semblaient être celles qui s'élèvent au dessus d'Aquapulco ; mais manquant d'eau , elle était revenue faire son rapport. Les vaisseaux se rapprocherent de ce lieu , & on envoya le bateau à rames pour faire des observations fans être vu. Un pays élevé se montrait à nous, c'était celui de *Seguatenio*, où il y a un petit port. Nous attendîmes le bateau pendant six jours & nous en étions inquiets : il revint enfin le septieme. Les officiers qui le montaient, avaient découvert *Aquapulco*, mais il était encore à 50 lieues de distance : ils avaient gagné à deux heures du matin le dedans de l'isle qui est à l'entrée du port, fans croire y être ; de là ils virent s'élever une petite lumiere sur la surface de l'eau ; ils s'y guidèrent

derent sans bruit , & trouverent trois pêcheurs Nègres qui voulurent se jeter dans la mer : le fusil les fit rester immobiles ; on laissa leur canot près d'un rocher , pour que les vagues l'y missent en pieces , & que ses débris fussent croire que ceux qui l'avaient monté étaient péri , & faisant force de rames , ils s'éloignerent sans être apperçus. Les trois Nègres nous apprirent que le galion était arrivé le 9 Janvier ; mais comme pour faire succéder d'autres espérances à celles qu'ils nous ôtaient , ils nous assurèrent aussi que ce vaisseau était déjà déchargé , qu'on l'avitaillait pour son retour , & que son départ était fixé au 14 Mars. Cette dernière nouvelle nous consola de la perte dont la première nous assurait ; nous y voyions même un avantage ; car il nous convenait d'avoir plutôt le prix des marchandises du galion ; que les marchandises mêmes. Tous nos projets se réunirent sur ce vaisseau ; mais il est à propos de dire ici un mot du commerce dont il est l'agent.

L'isle de *Luçon* , la plus grande des Philippines , est dans une position très-avantageuse pour le commerce de la Chine & des Indes ; & la baie de Manille , bassin circulaire de dix lieues de diamètre , semble l'y appeller. *Manille* est sur son bord oriental , ville grande , peuplée , & au-

jourd'hui fortifiée avec assez de foin. Son port s'appelle Cabito, & en est à deux lieues; ses environs sont fertiles, fains, & bien arrosés: mais le fanal qui conduit de ce port à la haute mer, est embarrassé d'îles & est dangereux. Son commerce avec la Chine & les Indes orientales consiste principalement en marchandises recherchées dans le Mexique & au Pérou: telles sont des épiceries, des soieries de la Chine, des étoffes des Indes, des mouffelines & des toiles peintes, de l'argent travaillé, &c; elles y sont portées par un vaisseau, quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Aquapulco. (*) Le tems de leur départ est le mois de Juillet, & ils arrivent en Décembre, Janvier ou Février: ils repartent d'Aquapulco pour Manille en Mars, & ils y arrivent en Juin. Un autre vaisseau est toujours prêt à partir quand ils arrivent. Les ordonnances du roi fixent la valeur de ce commerce à 600,000 piaftres; mais il excède toujours cette somme, & les retours montent rarement à moins de 3 millions de piaftres, qui se distribuent en partie dans les Indes orientales. Les

(*) Nous abrégeons cet article dans ce qui n'est pas exact dans le voyage d'Anfon. Voyez les voyages de Le Gentil, Tome III.

vaisseaux font de 1200 tonneaux & au-dessus, montés de 4 à 600 hommes, portant une cinquantaine de canons. Les officiers en reçoivent les commissions du roi ; l'un des capitaines a le titre de général. Ce vaisseau se fait remarquer par l'étendart royal d'Espagne placé au haut du grand mât ; sa navigation est d'abord incommode & lente, il lui faut souvent un mois pour se dégager des terres : il s'élève ensuite à la hauteur de 30° de latitude septentrionale, pour y chercher les vents d'ouest qui le conduisent directement en *Californie*, route sur laquelle on ne trouve pas un port ou une rade passable : dans ce voyage de six mois il ne jete pas une seule fois l'ancre : le vaisseau est chargé, rempli de monde, & pour suppléer à la provision d'eau, les jarres qui la contiennent sont suspendues aux haubans & aux étais ; ce qui ne prend point de place dans le vaisseau ; la pluie supplée à celle qu'on y consomme, on la reçoit dans des nattes qui s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre, & sont bordées d'un large bambou fendu qui conduit l'eau dans les jarres. Ce voyage hasardeux est rarement funeste. Sa route est tracée par des instructions mal combinées & plus fondées sur le préjugé que sur une expérience éclairée : une herbe flottante que les Es-

pagnols nomment *porra*, leur annonce le voisinage de la Californie ; alors ils portent au sud, sans chercher la vue de la côte, jusqu'à la hauteur de son extrémité méridionale, où ils cinglent vers le cap *St. Lucas*, pour vérifier leur estime & prendre langue. Les jésuites s'étaient fixés dans cette presqu'île, & y avaient étendu leur juridiction d'une met à l'autre : ils ont soin de tenir prêts toutes sortes de rafraichissemens pour le galion, sur les richesses duquel ils ont un grand intérêt : dès qu'on l'y découvre, on allume des feux pour signaux, & le capitaine envoie sa chaloupe qui porte les lettres de Manille & ramene des rafraichissemens. Si le capitaine apprend qu'il n'y a pas d'ennemis à craindre, il poursuit sa route vers le cap Corrientes & de-là vers Aquapulco, qui est le port le plus beau & le plus sûr de la côte septentrionale de l'Océan Pacifique. C'est un bassin environné de hautes montagnes, où les vents ne pénètrent point, mais où l'air ne se renouvelant jamais, y devient mortel pour ceux qui le respirent. L'eau pure y manque, le séjour en est incommodé, & ce n'est qu'à l'arrivée du galion qu'il paraît une espèce de ville. Dès que ce vaisseau est arrivé, on l'amare à deux arbres qui sont sur le rivage occidental, & dès que sa cargaison est déchargée

& vendue, on charge l'argent & les marchandises destinées pour Manille avec les provisions nécessaires, parce qu'un ordre exprès veut que le vaisseau soit hors du port avant le 1 Avril. Ce retour consiste en cochenille, confitures, merceries, coléfichets d'Europe, vin d'Espagne, & surtout en or : ce qui fait que la cargaison occupant peu de place, le vaisseau peut avoir sa batterie d'en-bas en état, se défendre avec plus d'avantage, & a en effet plus de force ; car l'équipage est plus nombreux, & on y joint deux compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. En partant d'Aquapulco, il gagne le 18° ou 14^e de latitude, jusqu'à ce qu'il ait la vue de *Guam*, l'une des isles *Larrons*, où l'on entretient toutes les nuits des mois de Juin, un feu allumé sur quelque hauteur : mais la rade y est si mauvaise qu'il n'ose y séjourner : il y prend de l'eau & des rafraichissemens le plus vite qu'il lui est possible, & en part cinglant directement sur le cap *Spiritu-Santo*, dans l'isle de Samal. Là & dans les isles qui suivent, on allume des feux dès qu'on voit le galion. Si après que le premier est éteint, il en voit allumer quatre autres, c'est qu'il y a des ennemis qui croisent dans ces parages, & sur les informations qu'il doit prendre, il doit

gagner un port sûr; & s'il y est découvert ou qu'il craigne d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre avec de l'artillerie pour le défendre. Mais si l'on n'allume que deux feux, il peut continuer sa route sans danger. Voilà le précis de la route & du commerce des galions. Nous apprimes qu'on savait dans Aquapulco que nous avions pris & brûlé *Paita*, & que cette nouvelle y avait fait reparer les fortifications de la place & mettre une garde dans l'isle à l'embouchure du port, qui n'avait été retirée que deux jours avant que le bateau à rames y vint. En retirant cette garde, ils nous montraient qu'ils se flat- taient de n'avoir plus à nous craindre. Persuadés que nous n'avions pas été découverts, nous attendimes avec impatience le jour où le galion partait & nous nous préparâmes au combat. Nous nous tinmes au couchant d'Aquapulco, pour n'en être pas découverts, & dans cet intervalle, nous nettoyâmes nos vaisseaux, facilitâmes les manœuvres, réglâmes les ordres, les signaux, les lieux où nous devions croiser.

Le 1 Mars, nous vîmes les deux montagnes qu'on nomme les *Mamelles*, au-dessus d'Aquapulco. Le Centurion se tint au nord-nord-est du port, à 15 lieues de distance: plus au couchant était le *Carmelo*; au levant étaient les

trois autres vaisseaux : nous formions une ligne circulaire de 12 lieues d'étendue, & chaque vaisseau était à trois lieues de son voisin. Notre vue s'étendait ainsi sur un espace de 24 lieues, parce que le galion était visible à 6 lieues de distance, & par le moyen des signaux, ce qu'on voyait à une extrémité de la ligne, était su dans l'instant à l'extrémité opposée. De plus, les canots allaient tous les jours à 4 ou 5 lieues du port, & s'en approchaient durant la nuit ; leurs feux devaient annoncer ce qu'ils avaient vu, & diriger la course des vaisseaux dans l'obscurité. On renforça les équipages du *Centurion* & du *Gloucester* qui seuls devaient combattre, de tout ce que les autres avaient de meilleur & d'absolument inutile pour naviger. Pour encourager les Nègres, on leur promit la liberté ; on les avait exercé à servir le canon, & ils pouvaient être très-utiles. C'est dans ces dispositions que nous attendimes le 3 Mars : ce jour-là tous les yeux furent fixés vers Aquapulco, & quelquefois on croyait voir l'un ou l'autre canot accourir. Mais la nuit vint, elle s'écoula sans nous apporter la moindre nouvelle du galion : nos espérances se nourrissaient encore d'obstacles imprévus, qui le retardaient, & nous ne retranchions rien à notre vigilance. Le 7 de Mars com-

mençait une semaine sainte , pendant laquelle aucun vaisseau ne sort du port ; elle ne détruisit point notre espoir. Le 15 Mars , nous fûmes de nouveau attentifs sur tout ce qui pouvait paraître sur la mer ; mais la semaine s'écoula & rien ne parut : l'abattement se fit appercevoir parmi nous : peu d'hommes conserverent des espérances : nous crûmes avoir été apperçus & qu'on avait mis un embargo sur le galion. En effet , nous apprimes dans la suite que notre bateau à rames avait été apperçu de la côte , lorsqu'il avait été à la découverte d'Aquapulco , & qu'on en avait présumé que notre escadre n'était pas loin ; ce qui avait renvoyé le départ du galion à l'année prochaine.

Le commodore le soupçonnait depuis quelque tems , & formait un projet pour s'emparer d'*Aquapulco* même : cette ville était fortifiée ; elle renfermait peut-être mille hommes armés ; il ne s'agissait donc pas d'une attaque ouverte , mais de la surprendre. Il voulait mettre à la voile vers le soir , arriver au port pendant la nuit , l'embouquer hardiment , envoyer 200 hommes dans des chaloupes attaquer le fort , tandis que les vaisseaux canoneraient la ville & les batteries : l'épouvante aurait probablement fait réussir cette attaque , & la ville & le trésor auraient

pu être pris ; mais un obstacle qu'on ne pouvait vaincre, ne permit pas d'exécuter ce plan. C'est qu'à une médiocre distance du port, il y avait un calme tout plat pendant une partie de la nuit, & qu'ensuite il s'élevait un vent de terre qui continuait le matin. Ainsi les vaisseaux ne pouvaient arriver pendant la nuit, & cela seul pouvait rendre le succès probable. Anson crut devoir cependant continuer à croiser, dans la supposition que le vaisseau n'avait été peut-être que retardé, au moins jusqu'à ce qu'on eut épuisé ses provisions d'eau & de bois, & qu'on eut atteint la saison favorable pour faire voile vers la Chine. Cette supposition n'était pas sans vraisemblance ; car les principaux intéressés dans la cargaison avaient envoyé divers exprès à Mexico, pour qu'il fut permis au vaisseau de partir. Mais le vice-roi fut inflexible.

Nous tinmes ensuite conseil pour savoir où l'on irait faire provision d'eau : on choisit le port *Sequataneo* ou *Chequetan*, parce qu'il était le moins éloigné, & il fut résolu de s'y rendre le plutôt possible, & d'y demeurer peu, de peur que le galion, sachant que nous y étions, ne partit pendant le séjour que nous y pourrions faire. Et pour qu'il ne nous échappât point dans cet intervalle, nous laissâmes la prise du Tryal

avec ordre de croiser pendant 24 jours à la hauteur d'Aquapulco , & de nous informer promptement de son départ.

Le 1 d'Avril , malgré les calmes & les courans contraires, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Sequataneo*. Nos deux chaloupes rangerent la côte pour chercher l'aiguade ; mais elles ne revinrent point de quelques jours. Ce retard nous inquieta, il nous mettait dans une situation allarmante , parce que notre provision d'eau tirait à sa fin ; nous n'en avions plus que pour dix jours : par bonheur , nous prenions tous les jours quelque tortue ; car nous aurions beaucoup souffert , si dans un climat aussi chaud , nous avions été réduits aux alimens salés. Mais nos craintes se dissipèrent le 5 Avril , jour dans lequel nos chaloupes revinrent, après avoir découvert une bonne aiguade : on fonda le port, nous y entrâmes sans crainte & y jetâmes l'ancre le 7.

Ce port est sous le 17° 36' de latitude septentrionale, & à 30 lieues au couchant d'Aquapulco : des deux côtés , dans une étendue de 18 lieues, le rivage est sablonneux , & la vague s'y brise avec violence ; mais on y peut ancrer par-tout avec sûreté. Le pays est assez bas , rempli de villages , & de loin en loin sont des collines où

l'on a élevé des tours pour servir d'échauguettes : la vue en est agréable , elle est bornée à quelques lieues de-là par une chaîne de montagnes. Dans cette étendue de 18 lieues du pays le plus peuplé & le mieux cultivé de toutes ces côtes, on ne voit pas une seule barque, ni un seul canot : un mondrain, un rocher blanc, la montagne de *Petaplan* en font les parties les plus remarquables : à quelque distance de cette montagne est un amas de rochers blanchis d'excrémens d'oiseaux de mer , & nommés *moines blancs*. Les vents ne font point à craindre sur cette côte du mois d'Octobre au mois de Mai. L'entrée du port n'a que deux milles de large : les deux pointes qui la forment présentent deux rochers presque perpendiculaires ; il est environné de hautes montagnes couvertes d'arbres, excepté au couchant : à son embouchure est un rocher ; le fond est de vase molle : l'aiguade semble être un grand étang sans décharge : il est rempli par une source qu'il sort de terre à 800 pas de-là ; près de la mer l'eau en est un peu saumâtre ; près de la source elle est douce & fraîche. Mais dans le tems des pluies, il présente un autre aspect , & Dampier en parle comme d'une grande rivière.

Pour tirer des vivres du pays , le commodore

avait envoyé un parti de 40 hommes pour découvrir quelque bourg ou village, & tâcher de former quelques liaisons avec les habitans, dont nous aurions payé les provisions avec les marchandises dont nos prises étaient chargées : ils devaient se conduire avec circonspection, avec honnêteté ; mais nos projets pacifiques se trouverent impraticables : le parti revint excédé de lassitude : il avait parcouru plus de trois lieues sans trouver d'habitations : ils avaient vu une vedette endormie, dont le cheval prit la fuite si brusquement, que l'homme en fut presque désarçonné, & laissa tomber son chapeau & son pistolet ; on le suivit quelque tems, mais on le perdit bientôt de vue : on continua de marcher sans trouver la moindre trace d'un pays cultivé : on s'arrêta enfin ; mais avant de revenir, on planta des billets en divers lieux, où l'on invitait les habitans de se rendre au port, qu'ils y feraient bien reçus & bien payés pour les vivres qu'ils apporteraient. Mais personne ne vint. On fut dans la suite que si nos gens avaient été au couchant, ils auraient bientôt trouvé un bourg tel que nous le cherchions. Il paraît même que les habitans étaient en armes. Un jour que M. Brett, accompagné de seize hommes, était auprès de la montagne de Petaplan, il vit trois

escadrons bien montés , & armés de carabines & de lances qui semblaient vouloir s'avancer vers le lieu où il voulait débarquer : il fit ramer vers eux , & ils se rangerent sur le rivage comme pour s'opposer à sa descente ; & lui tirèrent même quelques coups de carabine. Le lieutenant fit faire feu à son tour ; mais seulement quand il fut à portée de l'escadron le plus avancé , & bientôt toute cette troupe s'enfuit dans les bois. Les deux autres escadrons ne firent pas un pas en avant ; cette aventure nous fit tenir constamment une ou deux chaloupes à l'entrée de la baie , pour que le canot que nous avions laissé en croisière devant Aquapulco, ne s'y laissât point surprendre.

Nous n'espérions plus engager les habitans à nous fournir des rafraichissemens , nous profitâmes donc autant qu'il était possible de ceux que nous fournissaient les environs du port. Nous pêchâmes des maqueraux , des brèmes , des mulets , des folles , des hommars , des raies , des torpilles : on fait que si l'on touche un de ces derniers poissons , le corps s'engourdit , surtout dans la partie qui l'a touchée : si l'on appuie sa canne sur lui , le bras qui la tient devient engourdi , & ne cesse de l'être pendant un jour entier ; on peut cependant manger ce poisson

sans craintè. Près de la montagne de Petaplan, nous prenions encore des tortues, au-delà il n'y en avait plus : les lézards sont nombreux dans les lieux voisins du port, & bien des gens en mangent avec plaisir : nous y vîmes de petits crocodiles & apperçûmes souvent des traces de tigres : nous y trouvâmes beaucoup de faisans, mais leur chair est sèche & sans goût : il y a une grande variété de petits oiseaux, & nous y tuâmes des perroquets assez bons à manger. Les fruits, les herbages, les racines n'y sont ni abondans ni bien bons : on trouvait dans les bois des limons, des papas, & une espèce de prune d'un goût aigret & agréable : la morgeline est le seul anti-scorbutique qu'on y voit : elle croit aux bords des ruisseaux.

Au couchant de Chequetan, est un pays assez étendu qui offrait l'apparence d'un port : le commodore le fit visiter, mais on n'y trouva que deux montagnes que joignait une vallée & qui ne laissait entr'elles ni rades, ni ports. *Chequetan* n'est donc pas une relâche avantageuse pour des rafraîchissemens ; mais il est le seul mouillage sûr dans une grande étendue de côtes ; on y peut faire de l'eau & du bois en toute sûreté, parce qu'il est facile d'en défendre l'approche aux habitans du pays même. C'est là que nous

tirâmes du *Carmelo* & du *Carmin* tout ce qui pouvait nous être de quelque usage : nous en fîmes autant de la prise du *Tryal*, quoique ce fut un bon vaisseau ; mais nous manquions d'hommes pour la manœuvre , sur-tout dans les mers orageuses de la Chine où nous allions nous rendre. Tous ces soins prolongerent notre séjour dans ce port , & nous approchions de la fin d'Avril quand nous en sortîmes.

Un accident nous procura le plaisir de donner de nos nouvelles à nos amis en Angleterre. Un seul passage conduisait du port dans l'intérieur du pays , & ce chemin passait auprès de la source d'eau douce : nous l'avions embarrassé par des troncs d'arbres abattus , nous y tenions une garde pour éloigner une surprise de l'ennemi , & empêcher nos gens de se répandre dans le pays & de tomber entre les mains des Espagnols. Malgré nos soins , le cuisinier du commodore disparut : il était Français & peut-être catholique ; nous le soupçonnâmes d'être transfuge : il n'en était pourtant rien : il avait été surpris par des Indiens qui le menèrent prisonnier à Aquapulco, d'où il fut transféré à Mexico, & de là à la *Vera-Cruz* , où il fut embarqué pour l'Espagne. Le vaisseau qui le portait fut obligé de relâcher à Lisbonne où *Léger* (c'est le nom

du cuisinier) trouva le moyen de débarquer; & le consul Anglais lui facilita son retour en Angleterre. Il porta les premières nouvelles sûres de nos opérations. Il avait beaucoup souffert des Espagnols, il arriva misérable en Angleterre, où des amis du commodore lui tendirent des secours dont il jouit peu : il fut tué dans une querelle de nuit, dont on ignore la cause.

Plus nous demeurions à Chequetan, & plus les Espagnols s'y rassemblaient en force : nous le voyions par le nombre des feux qu'ils allumaient & qui formaient un cercle, dont nous étions le centre ; mais prêts à partir, nous craignons peu leurs projets. Le 27 Avril, nous finîmes échouer nos trois prises sur le rivage ; nous les remplîmes de matières combustibles ; & le Centurion suivi du Gloucester, sortit du port. Alors la chaloupe alla mettre le feu aux trois vaisseaux. On laissa une pirogue fixée à un grappin au milieu du port, dans laquelle était une bouteille bien bouchée qui renfermait une lettre pour le commandant du canot, que nous avions laissé devant Aquapulco pour veiller sur le départ du galion, au cas que notre séjour à Chequetan déterminât les Espagnols à faire partir ce vaisseau. Le Centurion, meilleur voilier que lui, l'aurait

l'aurait poursuivi dans l'Océan Pacifique , & au moins il aurait atteint le cap *Spiritu-Santo* avant lui ; en y croisant quelques jours on était sûr de l'y voir arriver. Mais le vice-roi rendit impossible l'exécution de ce projet, en retenant le galion toute l'année. La lettre laissée dans la pirogue était destinée à jeter encore l'ennemi dans l'erreur : on y disait au lieutenant , que le commodore l'attendrait quelques jours devant Aquapulco , & de-là irait au midi rejoindre le reste de son escadre.

Dès que nous fûmes en mer , nous sentîmes tous l'impatience de faire voile pour la Chine ; nous n'avions plus rien à faire dans ces mers & la mauvaise saison s'approchait. Nous allâmes chercher notre canot qui ne revenait point ; & nous craignîmes qu'on ne l'eut fait enlever. Nous rangeâmes la côte pendant le jour, nous mettions à la cape durant la nuit, le Gloucester qui était le plus voisin de la côte portait un fanal , & chaque demi-heure les deux vaisseaux allumaient des feux. Le 2 Mai , nous n'étions qu'à trois lieues d'Aquapulco, & nous ne l'avions point vu encore : il était monté par six excellens matelots & un bon officier , tous d'un courage éprouvé ; nous les regrettions vivement ; & persuadés qu'ils étaient dans les mains des Es-

pagnols , nous pensâmes pouvoir les recouvrer en leur proposant un échange. On offrit de rendre tous les prisonniers pour ces sept hommes ; & un officier Espagnol , prisonnier , porta cette offre au gouverneur d'Auapulco. Mais nous nous éloignâmes trop de la côte pour recevoir une réponse. Trois jours après, nous nous trouvâmes à quatorze lieues du port ; le vent devenu favorable , nous permit de nous en approcher , & nous y tendions à pleines voiles quand nous aperçûmes une chaloupe à la voile , nous cinglâmes vers elle & bientôt nous la reconnûmes pour la nôtre. Nous crûmes d'abord que le gouverneur nous renvoyait nos gens comme il les avait pris ; mais quand nous eûmes remarqué leur maigreur , leur pâleur , la faiblesse de leur voix , nous fûmes persuadés qu'ils avaient éprouvé de plus grands maux que les prisons du Mexique. On les aida pour monter sur le vaisseau , on les mit dans des lits , & lorsqu'ils eurent repris leurs forces , ils nous racontèrent leurs aventures. Ils tenaient la mer depuis six semaines : & comme ils cherchaient à nous rejoindre , un courant violent les avait jetés à l'est malgré tous leurs efforts , & la soif les obligea à chercher une aiguade ; mais ils suivirent en vain les côtes pendant 80 lieues , ils n'y virent

point de ports, point de rades, & les houles leur rendaient l'approche de la terre impossible. Ils passèrent ainsi plusieurs jours sans eau, dans un climat d'une chaleur insupportable, n'ayant d'autre moyen d'échapper à la mort que de sucer le sang des tortues qu'ils pouvaient trouver; le désespoir allait les saisir quand une pluie abondante vint les soulager; ils étendirent leur voile horizontalement; & mirent un boulet au milieu; ce qui lui donna la figure d'un entonnoir. Alors ils s'efforcèrent de nous chercher, & nous rejoignirent en 50 heures après une absence de 43 jours. Ce canot était long de 22 pieds, & il avait été exposé à tous les dangers de la mer vis-à-vis d'une côte impraticable & dangereuse.

Nous avons retrouvé ce que nous cherchions; & il était inutile d'attendre une réponse d'Aquipulco; mais il eut été cruel de priver nos prisonniers de l'espérance de la liberté; nous les renvoyâmes dans deux barques qui nous restaient, fournis de mâts, de voiles, de rames; de provisions pour 15 jours au cas que les vents vinssent les contrarier. Ils étaient au nombre de 53; nous gardâmes les mulâtres, les nègres les plus vigoureux & quelques Indiens: tous les Espagnols furent renvoyés. Ils arrivèrent heureusement, comme nous le fûmes dans la

fuite : nous apprîmes aussi que le gouverneur nous avait fait une réponse honnête & nous avait envoyé des rafraîchissemens dans deux chaloupes, qui, ne nous trouvant point & accueillis par une tempête, furent obligées de les jeter dans la mer.

Dès ce moment nous cherchâmes à nous éloigner des côtes pour atteindre les vents alisés qui, disent ceux qui nous ont précédés, sont plus frais & plus constans dans cet océan que dans aucun autre lieu du monde, & déjà nous nous flattions de voir en deux mois les côtes de la Chine ; nous entreprîmes cette navigation avec gaité, parce qu'elle ne s'offrait point à nous sous un aspect effrayant, ni pénible. Nous perdîmes donc de vue les côtes du Mexique, le 6 Mai 1742.

Voilà ce que nous fîmes dans le nouveau monde ; mais combien nous restâmes au-dessous de ce que nous aurions pu faire, si nous eussions doublé le cap Horn dans une saison convenable ! Nos vaisseaux auraient été en meilleur état, nos équipages auraient été complets encore, & pourvus de tout, nous aurions paru devant *Baldivia*, place sans défense, presque sans canon, & n'ayant qu'une garnison mal armée, & des habitans dont la plupart sont des malfaiteurs

exilés, languissans dans la misere. Baldivia eut été prise & nous eut rendu redoutables dans tout le Chili ! nous aurions détourné l'attention du ministère Espagnol, divisé les forces de la monarchie & tari une partie de ses ressources. La méfintelligence régnaît entre les gouverneurs, les Créoles étaient mécontents, les fortifications & la discipline militaire avaient été très-négligées ; les Indiens de la frontière n'attendaient qu'un moment favorable pour prendre les armes. Nous eussions fortifié les jalousies des chefs, les mécontentemens des peuples, le courage de leurs ennemis. Ceux-ci au moins n'auraient pas conclu la trêve qu'ils firent dans ce tems avec le président du Chili. Les côtes étaient dépourvues de troupes, & il n'y avait peut-être pas 300 armes à feu dans le Chili. Et nous nous serions trouvés au nombre de 2000 hommes bien armés, conduits par de bons officiers, réunis sous un chef aussi brave que prudent, possédant l'art de maintenir son autorité & le talent de gagner les cœurs. Baldivia pris, les *Arancos*, les *Puelches*, les *Penguinches* qui habitent les bords de la rivière *Impériale*, auraient pris les armes, & ils peuvent mettre 30000 hommes en campagne, presque tout de cavalerie ; & le Chili n'ayant que des défenseurs

amollis, avilis, & presque défarmés, n'auraient pu résister à leurs efforts réunis aux nôtres. Le Pérou mécontent, aurait même pu être ébranlé, & les Créoles, indignés de se voir exclus des emplois, auraient pu se soustraire à l'obéissance d'un maître qui veillait si mal à leur sûreté.

Mais lorsque les Indiens ne se seraient point armés contre les Espagnols, il n'y avait que deux places qui pussent résister à nos efforts, le *Callao* & *Panama* : la dernière était presque dégradée & sans poudre, & si nous eussions eu communication avec la flotte qui était de l'autre côté de l'isthme, elle n'aurait pas résisté longtemps. Le Callao n'avait que des murs sans remparts, sans ouvrages extérieurs, & la garnison composée de Créoles mécontents, n'aurait pu résister à des batteries bien disposées & bien servies. Le vice-roi le craignait, puisqu'il avait fait construire douze galères pour nous défendre la côte; mais quand elles eussent été prêtes, qu'elles eussent été ce qu'on voulait les faire, on aurait pu éluder leurs efforts; & nous aurions toujours pu faire descente à deux lieues au midi du Callao, dans un lieu nommé *Morro-Solar*, où l'on sentait si bien la facilité d'approcher qu'on avait projeté d'y élever un fort, que l'épuisement des finances n'avait pas

permis d'y bâtir. Ce n'est point une fanfaronnade, de croire que 1000 à 1500 de nos gens auraient été un corps redoutable pour les forces de l'Amérique Espagnole. Ils avaient été exercés avec soin, & le commodore en avait fait d'excellens fusiliers; au lieu que les Espagnols n'étaient point exercés, ni même tous armés. L'escadre de Pizarro y portait plusieurs milliers de fusils; mais elle serait arrivée trop tard. Par mer, nous n'avions point d'ennemi à craindre; car Pizarro n'aurait pu partir plutôt qu'il ne fit, & n'aurait pas eu un voyage plus heureux. Maîtres du Chili, fournis de provisions, nos vaisseaux auraient été en sûreté, les vaisseaux que nous aurions pris auraient pu nous servir; les ports nous auraient facilité des recrues; l'Indien adroit, docile, laborieux, serait devenu en peu de tems un très-bon homme de mer, dans ces climats doux & tempérés. Ces succès sont très-probables, & leur influence se ferait bientôt fait sentir en Europe. Un traité de paix aurait suivi, dans lequel on aurait pu mettre des bornes à l'ambition de la maison de Bourbon.

Mais détournons les yeux de ce qu'on aurait pu faire, & revenons à ce que nous avons fait. J'ai dit que nous cherchions les vents alisés qui

devaient se faire sentir à 70 ou 80 lieues de terre, Une autre raison nous portait à cingler au S. O. ; c'était pour gagner le 13 ou 14^e de latitude septentrionale, parallèle où l'on navigue avec le plus de sûreté dans la mer Pacifique. Au bout de deux jours, nous nous trouvâmes assez loin de terre pour sentir les vents alisés, mais il souffla presque toujours de l'ouest; nous allâmes encore au sud & ne les y trouvâmes pas mieux, & sept semaines s'écoulerent avant que nous fussions secondés par ces vents salutaires; c'est presque dans cet espace de tems que nous nous flattions de gagner les côtes de l'Asie. Cependant nos vaisseaux se trouvaient en mauvais état; le mât de misaine du *Centurion*, se trouva fendu à quatre pouces de profondeur, & à peine l'avions-nous fortifié par des jumelles, que le *Gloucester* fit signal de détresse. Son grand mât était fendu à ne pouvoir plus porter la voile: ce mât était pourri, & pour servir, il fallait n'en laisser qu'un tronçon où l'on pouvait ajuster le mât de hune. Ces accidens nous retardaient encore, & le scorbut nous montrait la nécessité d'avancer rapidement: il pouvait nous détruire tous dans une traversée trop longue. On s'était flatté que les climats chauds le rendraient moins dangereux; mais la violence ac-

tuelle détruisait nos espérances. En vain nous avions des eaux douces & abondantes, des provisions fraîches prises à Paita, des poissons que nous prenions presque tous les jours; en vain nous avions nettaïé nos vaisseaux & tenu les écoutilles & les sabords, pour faciliter le renouvellement de l'air, la maladie n'avait été que retardée, elle n'avait presque rien perdu de sa malignité. La terre & les végétaux qu'elle produit, paraissent en être le seul remède sûr: on essaya les pillules & les gouttes de M. *Ward*: quelques-uns en furent foulagés pendant quelques jours, aucun n'en fut plus mal, & nous observâmes que les effets du remède étaient d'autant plus violens que le malade avait plus de force.

Enfin, après sept semaines écoulées, nous commençâmes à sentir le vent alisé, & pouvant porter toutes nos voiles nous aurions pu arriver assez tôt pour sauver la vie à une partie de l'équipage, si le Gloucester privé de son grand mât n'était allé très-pesamment. Nous étions réduits à ne porter que nos voiles de hune, & encore nous étions quelquefois obligé de l'attendre. Il se passa peu de jours que nous ne vissions beaucoup d'oiseaux qui nous faisaient croire qu'il y avait des isles dans notre voisinage, & nous n'en

découvriions aucune : la plupart de ces oiseaux étaient de ceux qui font leur séjour à terre , & l'heure de leur venue comme celle de leur départ variait sans doute comme la distance où nous étions de ces isles. Vers la fin de Juillet, le vent alisé cessa de nous être favorable pendant quatre jours , & dans un calme qui survint , le roulis fut si violent que le Gloucester perdit le chouque d'un de ses mâts , & vit tomber son mât de hune qui cassa la vergue de misaine. Nous fumes obligés de le prendre à la toue dès que le vent commença à fraîchir , & nous envoyâmes vingt de nos plus vigoureux matelots pour aider à réparer ce dommage. Mais à peine était-il réparé que nous essuyâmes une tempête qui fit ouvrir notre vaisseau , & tout le monde y fut employé à la pompe : le jour suivant le mât de hune du Gloucester tomba encore : un instant après son grand hunier qui lui tenait lieu de grand mât se rompit aussi ; ce nouveau malheur nous parut sans remède : son équipage était faible , il ne pouvait se passer de notre secours , & le scorbut nous mettait hors d'état de le lui tendre. De plus, il y avait sept pieds d'eau dans son vaisseau, quoiqu'on y pompât sans cesse , & l'examen détaillé qu'on fit faire de son état, nous prouva qu'on ne pouvait sauver l'équipage qu'en le re-

cevant sur le Centurion , & qu'il fallait détruire ce vaisseau. On ne pouvait réparer sur mer la voie d'eau ; il ne lui restait que trois mâts en place , & il n'en avait plus de rechange ; la carène était presque disjointe , les hauts du vaisseau étaient en mauvais état , & son équipage réduit à 76 hommes joints à quelques prisonniers , n'en avait plus que 27 en état de venir sur le pont , & plusieurs d'entr'eux étaient très-faibles. On ne perdit point de tems , le Centurion reçut tous les hommes du Gloucester , on en tira toutes les provisions saines. Il fallut deux jours entiers pour ces transports , & à la fin du dernier jour , tout le monde était si fatigué qu'on ne put en tirer encore deux cables & une ancre qui nous auraient été utiles : il fallut y laisser les marchandises , dont la valeur montait à plusieurs milliers de livres sterlings : de cinq tonneaux de farine qu'on en tira , trois se trouverent gâtés par l'eau de la mer , & dans le transport de l'équipage , trois ou quatre hommes moururent. Suivant toute les apparences , ce vaisseau devait être bientôt englouti par la mer ; mais comme le tems était calme , il était possible qu'il flottât quelques jours sur l'eau , & nous y mîmes le feu , pour qu'il ne tombât pas au pouvoir des Espagnols , dont les possessions

dans les isles *Larrons* pouvaient n'être pas bien éloignées. Nous nous en écartâmes, non sans crainte que les éclats n'en vinssent jusqu'à nous ; mais il brûla toute la nuit, & à mesure que la flamme avançait, le canon se faisait entendre. Il s'éleva en l'air à 6 heures du matin & il s'éleva de la mer une noire fumée.

La dernière tempête nous avait éloignés de notre route, & nous nous trouvâmes quatre degrés plus au nord que nous n'avions pensé : nous eûmes ensuite un calme parfait : nous craignons par l'effet des courans, d'avoir dépassé les isles *Larrons* où nous n'aurions pu revenir. Alors il nous aurait fallu continuer notre cours vers quelques-unes des parties orientales de l'Asie où nous aurions trouvé la mousson d'ouest dans toute sa force, qui ne nous aurait pas permis d'y aborder. Nous aurions eu encore 4 ou 500 lieues à parcourir, & avant d'arriver, nous serions périé peut-être du scorbut : car dans ce moment nous perdions 8 à 10 hommes par jour. On trouva depuis que la voie d'eau était dans le magasin des canonnières, & dans un lieu où il n'y avait pas moyen de boucher l'ouverture que lorsque les charpentiers pourraient travailler en dehors ; cependant ils empêchèrent l'eau de pénétrer dans le vaisseau, ce qui nous tranquillisa.

Le calme nous avait nui , en nous abandonnant à l'effet des courans qui nous éloignaient des isles des Larrons ; il cessa , mais le vent vint du sud-ouest , & nous fut directement contraire : il varia , mais ce semble pour nous tourmenter. Enfin le 22 Août , nous vîmes que le courant nous devenait favorable , & le lendemain nous vîmes deux isles à l'ouest. Cette vue fit succéder la plus grande joie à l'abattement : la plus voisine était à 15 lieues de nous , elle paraissait montueuse & de moyenne grandeur : c'était l'isle *Anatacan* : l'autre était *Serigan* , qui avait l'air d'un haut rocher. Nous en approchions lentement ; le vent était faible & variable. Le lendemain nous vîmes encore celle de *Paxaros* , plus petite que les autres. Nous envoyâmes la chaloupe chercher un mouillage dans l'isle d'*Anatacan* , & reconnaître ses productions : car celle-là seule paraissait pouvoir nous fournir l'un & les autres. La chaloupe vint nous dire qu'il n'y avait qu'un endroit où l'on put jeter l'ancre , sur une côte escarpée & peu sûre , que le sol y était couvert de roseaux ; que l'isle paraissait déserte & abondante en cocotiers. Cette nouvelle nous affligea ; nous voulions en approcher cependant pour y envoyer cueillir des noix de cocos ; mais le vent s'éleva , & souffla pour

bouffées , & bientôt nous nous trouvâmes trop au sud pour exécuter notre projet. Nous cherchâmes quelques-unes des autres isles *Larrons* ; en nous dirigeant au sud , mais en tremblant de n'en point trouver , & de céder à la maladie qui nous dévorait , ou à la mer qui nous forçait à mettre souvent les pompes en mouvement. Le 16 , nous perdimos de vue *Anatacan* ; mais le lendemain nous découvrîmes trois autres isles à la distance de 10 à 14 lieues : c'étaient celles de *Saypan* , de *Tinian* & d'*Aguigan*. *Tinian* était entre les deux autres : c'est vers elle que nous nous dirigeâmes ; mais le vent était si faible que le lendemain nous en étions encore à 5 lieues. La vue d'un pros qui navigeait autour d'elle , nous fit prendre des précautions pour notre sûreté , & nous arborâmes pavillon Espagnol , pour qu'on nous prit pour le galion. A trois heures après midi , comme nous envoyions la chaloupe chercher un mouillage , un pros vint au-devant de nous , ainsi que nous l'avions prévu , & on fit prisonnier un Espagnol & quatre Indiens qui le conduisaient. Le premier nous apprit que *Tinian* était inhabitée , que l'eau y était bonne & abondante , le bétail nombreux & d'un goût exquis ; que les bois produisaient des oranges , des limons , des citrons , des noix

de cocos, le fruit à pain, & qu'ils étaient venus pour faire des provisions à l'usage de la garnison de *Guam*, desquelles ils devaient charger une barque de 15 tonneaux à l'ancre près de la côte. Ce rapport était justifié par les troupeaux & les arbres que nous voyions couvrir la pente des côteaues. Nous espérâmes y retrouver la santé, nos forces, & y jouir de quelques jours paisibles : ainsi ces courans qui nous avaient jetés au nord nous furent utiles, puisqu'ils nous conduisirent à cette isle fortunée qui devait fournir à nos besoins. Pour empêcher qu'on ne donnât avis de notre séjour à *Guam*, nous nous emparâmes de la barque, seul bâtiment qui put nous trahir, & nous jetâmes l'ancre sur 22 brasses d'eau. Notre faiblesse était si grande, que dans le calme il nous fallut 5 heures pour carguer nos voiles. A peine avions-nous 60 personnes en état de manœuvrer, misérable reste de trois navires qui portaient mille hommes en sortant de l'Angleterre.

Le lendemain, le commodore envoya une trentaine d'hommes pour se rendre maître du débarquement ; ils ne virent personne ; les Indiens voyant leur barque prise, s'étaient enfuis dans les bois. Ils trouverent les cabanes où ils avaient logé ; elles nous furent utiles. Leur ma-

gasin débarrassé de quelques tonneaux de bœuf séché devint notre infirmerie : nous y descendimes nos malades au nombre de 128 : il fallut les porter sur les épaules , & le commodore ne se dispensa point de cet acte d'humanité : malgré leur faiblesse , ils sentirent bientôt l'influence de l'air de terre , & quoique nous eussions enlevé ce jour & le précédent 21 hommes , nous n'en perdimes plus que 10 pendant les deux mois de notre séjour dans l'isle : les fruits sur-tout leur firent tant de bien qu'en une semaine la plupart marchaient sans secours.

Cette isle est sous le 15° 8' de latitude septentrionale ; sa longueur est de 4 lieues , sa largeur de deux : le sol en est sec & sablonneux , ce qui en rend le gazon fin & uni ; il s'élève insensiblement depuis le rivage jusqu'au centre , montrant diverses clarières en pente douce , couvertes d'un tresse fin entremêlé de fleurs , & bordées de beaux & grands arbres , dont plusieurs portaient d'excellens fruits : les plaines en sont unies & les bois sans broussailles ; le mélange de bois & de plaines , de collines & de vallons y fournit des vues charmantes : de grands troupeaux paissent dans les prairies ; presque tous les bœufs y sont blancs , & ont les oreilles noires. Quoique déserte , les cris & la vue des bestiaux ,

bestiaux, de la volaille qui courait dans les bois, y excitaient en nous des idées de hameaux & de villages qui en rendaient le séjour plus agréable encore. Les bœufs. s'y laissent approcher, & on les tue avec facilité; la chair en est bonne & facile à digérer; la volaille y est excellente & peut s'y prendre à la course. On y voit encore des cochons sauvages très-féroces, mais c'est un mets excellent: des chiens dressés à cette chasse par les Espagnols, nous servirent à en prendre quelques-uns. Les bois étaient remplis de cocotiers, & leurs noix; leurs choux sont un des meilleurs anti-scorbutiques: on y trouve des goyaves, des limons, des oranges douces ou amères, des *rimas* ou fruit à pain, que nous préférons en effet au pain: il croît sur un grand arbre & dont la tête se divise en de longues branches; ses feuilles sont d'un verd foncé; elles sont dentelées & longues de 18 pouces; le fruit est plus ovale que rond; son écorce est épaisse & forte, son grand diamètre est de 7 à 8 pouces; il a quelque ressemblance pour la substance & le goût à la chair de l'artichaut. Quand il est mûr, il est mou & jaune, d'un goût doux, d'une odeur agréable; mais on prétend qu'il donne alors la dysenterie, & c'est pourquoi on le mange encore verd. Parmi

les végétaux on remarque le melon d'eau, la dent de lion, la menthe, le pourpier, le cochlearia & l'oseille. Nous nous abstinmes de poissons, parce qu'on s'en était trouvé incommodé; mais nous n'avions pas besoin d'y recourir pour avoir une bonne nourriture. Vers le milieu de l'isle sont deux étangs d'eau douce, remplis de canards, de farcelles, de corlieux & de pluviers volans. Comment un si riche séjour pouvait-il être sans habitans? Elle en aurait un grand nombre si la tyrannie n'y avait abordé, si elle ne l'avait dévasté. On y comptait 30000 ames; mais Guam ayant été dépeuplée par une maladie épidémique, les Espagnols emmenèrent tous les habitans de Tinian pour remplacer les esclaves qu'ils avaient perdus; ils réussirent peu: la plupart moururent de chagrin. Il reste encore dans l'isle des vestiges de son ancienne population: ce sont des ruines consistant en deux rangs de piliers, hauts de 13 pieds, de figure pyramidale, ayant pour base un quarré, & au sommet un demi globe, dont la surface plate est la plus élevée; le tout semble de fable & de pierre, cimentés ensemble & recouverts de plâtre: on dit qu'ils faisaient partie d'un monastere d'Indiens.

Les productions de cette isle, la beauté de ses

plaines, la fraîcheur de ses bois qui exhalent un parfum agréable, l'utile inégalité de son terrain, la diversité de ses vues, sont des avantages dont on jouit avec plus d'agrément par l'air tempéré qu'on y respire : des vents frais y soufflent continuellement, & ces vents avec les pluies qui la fécondent de tems en tems, y rendent l'air sain. La santé, l'appétit que nous y recouvrâmes, le prouvent.

Mais ces avantages sont compensés par le défaut d'eaux courantes, & par la multitude des confins & autres mouchérons, par des tiques qui attaquent le bétail & quelquefois les hommes, par des mille-pieds & des scorpions, dont pourtant nous n'eûmes point à nous plaindre; par un ancrage qui n'est point sûr dans certaines faisons de l'année, sur-tout pendant la mousson d'ouest : le fond de la baie est de rochers de corail. Le flux y fait alors enfler la mer d'une manière terrible, & souvent elle nous fit craindre d'être submergé par les vagues, quoique dans un vaisseau de 60 canons. De la mi-Juin à la mi-Octobre, il y fait un tems égal & constant, & la rade y est assez sûre.

Pendant que nous nous occupions de nos malades, quatre des Indiens errans dans les bois, vinrent se remettre dans nos mains; un d'en-

tr'eux s'offrit à être notre guide pour tuer du bétail , & deux de nos gens y allèrent avec lui ; mais l'un d'eux ayant confié son fusil & son pistolet à l'Indien , celui-ci s'enfuit dans les bois où il se cacha. Le reste du détachement demanda la permission d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans le pays pour rapporter les armes , & engager leurs compatriotes à se rendre ; on le lui permit , l'un d'eux partit & revint le lendemain avec le fusil & le pistolet ; mais il dit les avoir trouvés dans un sentier , & n'avoir pu découvrir ses compatriotes. Ce rapport nous parut suspect , & nous les envoyâmes tous à bord.

Nous pensâmes à réparer notre vaisseau : nous garnîmes plusieurs brâsses de nos cables vers l'endroit où ils tiennent l'ancre, pour qu'ils ne s'usassent pas contre le fond ; puis nous relevâmes le vaisseau d'un côté pour en boucher la voie d'eau : on la recouvrit de plomb & la revêtit d'un nouveau doublage ; mais à peine eut-on remis le vaisseau sur sa quille , que l'eau entra comme auparavant , & il fallut recommencer l'ouvrage ; on le fit avec plus de soin , & tout aussi inutilement : l'eau se rouvrit une voie ; nous calfatâmes le vaisseau en dedans sans mieux réussir ; l'eau entra dans l'une des chevilles de

l'éperon , défaut qui ne pouvait se réparer qu'en mettant le vaisseau à la bande , ce que nous ne pouvions faire à Tinian.

Nous renvoyions sur le vaisseau les malades à mesure qu'ils se rétablissaient , pour soulager ceux qui y étaient restés. Le commodore descendit alors pour se guérir du scorbut qui l'avait attaqué , & fit dresser sa tente près du puits qui nous servait d'aiguade ; c'était un des lieux les plus agréables qu'on put trouver. On remplit les futailles , ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors à cause de la faiblesse de l'équipage , & parce que les tonneliers n'avaient pu y travailler : & comme on approchait de la pleine lune où le flux est violent , on renforça les cables & diminua la prise que les vents pouvaient avoir sur le vaisseau en abaissant les vergues. Ces précautions suffirent les premiers jours ; mais quand au flux se joignit un vent d'est très-violent , nous désespérâmes de pouvoir nous soutenir sur nos ancres. Il fallait pour nous sauver gagner le large , & nous ne pouvions communiquer avec l'isle où était le commodore & la plus grande partie de l'équipage. La nuit vint , le vent augmenta , le flux eut plus de force encore , & poussa le vaisseau en avant. C'était le 22 Septembre. Les vagues semblaient vouloir engloutir le vaisseau ;

la chaloupe fut élevée contre l'achitrave de la galerie du commodore & fut mise en pieces : un matelot qui était dedans put être sauvé & ne fut que meurtri. Enfin le cable de la seconde ancre se rompit ; on jeta la maîtresse ancre ; mais avant qu'elle touchât fond , nous fûmes emportés jusqu'à l'extrémité du banc où l'ancre se reposa. On fit signal de détresse pour avertir le commodore du danger qui nous menaçait ; mais dans la nuit un coup de vent nous jeta en mer. Notre situation était effrayante ; la nuit était noire , l'orage épouvantable , nous laissions 113 personnes avec le chef dans l'isle , & nous étions trop faibles pour lutter contre la fureur de la mer. Pas un de nos canots n'était amarré , pas un de nos sabords fermé , nos haubans étaient tous relâchés , l'unique ancre qui nous restait pendait à son cable ; toutes les vergues étaient baissées & nous ne pouvions tendre que la vergue d'artimon : ceux qui étaient à bord étaient en partie des nègres , des Indiens , des mousses , des convalescens qui n'avaient recouvré que la moitié de leurs forces ; le roulis du vaisseau y faisait entrer beaucoup d'eau , & il fallut nous occuper tous à pomper ; de plus , nous croyions être poussés sur l'isle *Aguigan* , & notre seule voile ne suffisait pas pour nous faire éviter le

péril. Nous nous employâmes tous à hisser nos vergues ; mais après trois heures d'un travail inutile , il fallut l'abandonner. La nuit était si obscure , que nous nous attendions à ne reconnaître la terre qu'en nous y brisant. Nous passâmes ainsi plusieurs heures cruelles ; enfin , le jour nous montra cette île formidable à une assez grande distance : un courant violent nous en avait écarté.

La tempête dura trois jours , elle baissa ensuite , & nous pûmes élever notre vergue de misaine ; mais la grande retomba & nous tua un homme , ce qui nous la fit abandonner. Tout était matelot dans ce danger. Il fallut retirer notre maîtresse ancre toujours suspendue , il était dangereux de l'y laisser & dangereux de la perdre , car elle était la seule qui nous restât ; nous y consumâmes deux jours. Cinq jours après que nous fûmes jetés en mer , nous parvinmes enfin à hisser notre grande vergue , & remis en partie du désordre où la tempête nous avait jetés , nous portâmes à l'est , espérant de rejoindre nos compagnons ; car nous ne croyions être qu'à 47 lieues de *Tinian*. Mais le 1 Octobre , dans le tems où nous pensions être à sa vue , nous ne la découvrîmes point. Nous avions dérivé à l'ouest & ne pouvions en estimer l'es-

pace. Enfin le lendemain , nous vîmes l'isle *Guam* , & nous apprîmes que notre erreur avait été de 44 lieues. Assurés du point où nous étions, nous cinglâmes vers celui d'où nous avions été chassés , & ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous y parvinmes ; car notre équipage était si faible que nous pouvions à peine revirer de bord. Ce ne fut que le 11 Octobre que nous revîmes l'isle ; on nous envoya une chaloupe de renfort, & nous parvinmes enfin le lendemain à jeter l'ancre , à 5 heures du soir.

Ceux qui étaient à terre n'avaient point entendu nos signaux de détresse , & les éclairs leur avaient dérobé le feu du canon. Ce ne fut qu'à la pointe du jour qu'ils ne virent plus de vaisseau : leur consternation fut inexprimable : il a péri , disaient les uns , & ils voulaient qu'on en cherchât les débris autour de l'isle. Ceux qui pensaient que le vent n'avait fait que le jeter au loin , n'osaient se flatter qu'il put jamais regagner l'isle , & dans ces deux suppositions, ils ne voyaient aucun moyen d'en sortir eux-mêmes. Ils étaient à 600 lieues de Macao , qui est le port le plus voisin , & n'avaient d'autres vaisseaux que la petite barque espagnole qui ne pouvait contenir que le quart de leur nombre. On ne pouvait espérer qu'un vaisseau ami vint toucher à cette isle ; le *Centurion* était peut-être le

premier navire Européen qui y eut abordé. Il ne leur restait qu'à se déterminer à passer leurs jours dans cette terre étrangère, à dire un éternel adieu à leurs familles, à leur patrie, à tous les secours qu'elle pouvait leur tendre, & les agrémens qu'ils pouvaient s'en promettre. Et ce n'était pas encore ce qu'ils avaient le plus à redouter. Les Espagnols pouvaient être instruits de leur abandon dans cette île, & venir en force pour les soumettre, pour les retenir prisonniers le reste de leur vie, ou les condamner à une mort honteuse comme pirates : car leurs commissions étaient restées dans le Centurion.

Au milieu de ces tristes réflexions, le commodore conserva son air serein & sa fermeté ; il forma un plan qu'il communiqua aux plus intelligens, & s'étant convaincu qu'il était praticable, il anima ses compagnons à mettre la main à l'œuvre ; il leur représenta que le Centurion avait pu soutenir la tempête, que peut-être il reviendrait dans peu de jours, que le cas le moins favorable était qu'il eut été jeté sous le vent de l'île assez loin pour ne pouvoir y revenir, & être forcé de prendre la route de Macao ; mais qu'il fallait se préparer à tout événement & penser aux moyens de se rendre eux-mêmes sur les côtes de la Chine, qu'il fallait traî-

ner la barque espagnole à terre , la scier en deux & l'allonger de douze pieds ; ce qui en ferait un bâtiment de 40 tonneaux , capable de les transporter tous à la Chine ; qu'il fallait y travailler , & qu'il y travaillerait avec eux ; que le pis de cette résolution était d'avoir pris une peine rendue inutile par le retour du Centurion. Ces exhortations releverent les espérances & le courage ; d'abord ils espérèrent le retour du Centurion , & travaillèrent avec lenteur ; mais ne le voyant point arriver , ils se mirent à l'ouvrage , & chacun , depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit , s'occupait à remplir la tâche qui lui était confiée.

Peu de jours après notre séparation , un des travailleurs qui était sur le rivage , cria , *une voile* : l'allégresse se répandit en un instant dans tous les cœurs ; mais bientôt après on vit deux voiles : la joie se changea en allarmes ; ce n'était plus le Centurion, c'étaient peut-être des ennemis. Le commodore , avec ses lunettes, découvrit que ces voiles étaient portées par des chaloupes , & il craignit que le vaisseau ayant coulé à fond, l'équipage n'eut été forcé de se sauver dans les chaloupes : cette idée cruelle le frappa , & pour cacher son émotion , il se retira dans sa tente , accablé de la perte de ses espérances & du poids des

malheurs qu'il prévoyait. Mais bientôt il reconnut ces deux voiles pour des pros indiens qui venaient dans l'isle ; & il ordonna qu'on se cachât dans les haliers , afin de s'assurer de ceux qui les montaient dès qu'ils auraient mis pied à terre ; mais ils leur épargnerent ce soin ; après s'être approchés à deux cents toises du rivage , ils demeurèrent immobiles pendant deux heures , puis ils s'éloignèrent vers le sud.

Cependant ce n'était pas un travail facile que d'allonger la barque , privé des matériaux & des instrumens nécessaires ; il fallait faire quelques-uns de ces instrumens , achever la construction , trouver des voiles , des agrès , avitailler le bâtiment , pour franchir un espace de 6 à 700 lieues dans des mers inconnues pour eux. Mais divers incidens leur avaient été favorables ; les charpentiers du Gloucester & du Tryal se trouvaient avec eux & ils avaient des caisses d'instrumens ; le forgeron y avait sa forge & quelques outils , il ne lui manquait que le soufflet & on en fabriqua deux : la barque espagnole avait un tonneau de chaux , on s'en servit pour tanner quelques peaux , le cuir fut en état de servir , & un canon de fusil fut le tuyau des soufflets. D'autres abattaient des arbres & sciaient des planches , & c'était à cet ouvrage que travaillait

M. Anson : on avança la barque sur des rouleaux de cocotiers, qui est un bois uni & cylindrique ; on creusa un bassin où l'on fit entrer la barque. D'autres étaient à la chasse des bœufs, amassaient & préparaient des provisions : l'ouvrage avançait, chacun était exact & appliqué, tous étaient sobres par nécessité ; ils n'avaient de boisson que le jus de coco. Les tentes avaient servi de voiles : quelques cordages laissés par hasard purent fournir des agrès ; le suif mêlé à la chaux leur aurait servi de goudron ; mais des inconvénients se présentèrent, le bâtiment quoiqu'allongé, ne pouvait renfermer tout l'équipage, & il était si pesant par le haut qu'il fallait peu de chose pour le renverser. On n'avait pas de pain, & le fruit à pain ne se conservait pas ; on avait de la viande fraîche, mais on manquait de sel pour la préserver. On pensa à faire une descente dans l'isle *Rota* pour se procurer du ris ; mais on avait peu de poudre, on ne s'en trouva que pour 90 coups de fusil ; & ce n'était que par la violence qu'on pouvait avoir du ris : un obstacle aussi puissant encore, c'est qu'on n'avait ni boussole, ni cercle de nonante. Enfin au bout de huit jours, en fouillant dans une caisse appartenant à la barque espagnole, on trouva une petite boussole fort mauvaise, mais qui fut pour

eux un trésor ; on trouva aussi sur le rivage dans des guenilles un cercle de nonante fans pinnules ; on trouva des pinnules dans la layette d'une table que les flots avaient poussée à terre. Ainsi les obstacles diminuaient avec le tems & l'ouvrage s'avancait : la ferrure nécessaire était achevée , les piéces de bois étaient toutes prêtes , la barque était sciée en deux , on commençait à ajuter les nouvelles piéces aux anciennes. Déjà leur départ était fixé au 5 Novembre , lorsque dans l'après-midi du 11 Octobre , un des gens du Gloucester d'une hauteur au milieu de l'isle , apperçut le Centurion dans l'éloignement ; & courant de toutes ses forces vers la plage , il cria comme en extase , le *vaisseau* , le *vaisseau* ; on court au commodore , qui à cette nouvelle jette sa hache à terre & court sur le rivage avec ses compagnons ; tous veulent repaître leurs yeux d'un spectacle si ardemment souhaité & qu'ils n'espéraient plus de voir. Ils n'en peuvent plus douter ; ils voyent le Centurion en pleine mer , & ils se hâtent de lui envoyer du renfort & des rafraîchissemens : le lendemain il jeta l'ancre ; le commodore se rendit à bord & fut reçu avec des acclamations de joie aussi bruyantes que sincères.

Il fut résolu de ne rester dans l'isle qu'aussi

long-tems qu'il le faudrait pour faire une provision suffisante d'eau. Notre chaloupe brisée nous força de transporter nos futailles sur des radeaux que des courans nous firent perdre quelquefois avec leur charge. Le 14 Octobre, un coup de vent nous chassa encore en mer, & nous éloigna de l'isle pendant cinq jours ; une partie de l'équipage était à terre, & ce ne fut qu'en jetant l'ancre une seconde fois que nous les délivrâmes de la crainte d'être abandonnés : déjà, ils avaient rejoint en partie les deux pieces de la barque, & ils l'auraient bientôt finie si nous n'étions revenus les en disperser. Deux pros avaient reparu pendant notre absence, & la vue du vaisseau se rapprochant, les avaient seuls fait éloigner. On eut même lieu de croire que les Indiens qui étaient d'abord dans l'isle, avaient passé dans l'isle de Guam : ils habitaient une caverne où le commodore les avait surpris un jour ; mais il ne put les faire saisir, parce que cette caverne avait une autre issue, par laquelle ils s'échapperent.

Après avoir transporté 50 tonneaux d'eau à bord, & fait provision d'oranges, de citrons & de cocos, nous mîmes le feu à la barque espagnole ; nous quittâmes *Tinian* pour la dernière fois, emportant d'elle une idée romantique que

nous nous plaifons à rappeler encore. Elle eft du nombre des *Larrons*, découvertes par Magellan en 1521 ; il donna à celle de Tinian le nom de *Buonaviſſa* ; il ne vit que celle-là avec celle de *Saypan*. On en compte ordinairement douze ; mais elles font en plus grand nombre : elles furent autrefois peuplées : la plupart font aujourd'hui défertes, & celles qui font habitées, le font peu. *Rota* n'a que 300 Indiens occupés à la culture du ris. *Guam* a un gouverneur & une garnifon eſpagnele : cette dernière a , dit-on, 30 lieues de tour , & renferme 4000 ames, dont le quart occupe *S. Ignatio de Agand*, capitale de l'ifle. Les maifons y font bien bâties : deux forts & 15 canons la défendent ; on n'y compte que 150 foldats. La plupart de ces ifles, quoique défertes, font fertiles, mais elles font fans ports ni rades : on n'y en trouve qu'un. Les Indiens font bien faits & ne manquent pas d'intelligence. Leurs pros feraient honneur à des nations civilifées : la ſituation de ces ifles demandait qu'ils puffent prendre le vent de côté, & ils y font très-propres ; la ſtructure en eft fort ſimple, & leur courſe eft rapide : on dit qu'ils font 6 à 7 lieues dans une heure ; leur proue eft ſemblable à la poupe, & les côtés font l'un plat & l'autre courbe : comme ils font étroits.

on y ajoute un cadre du côté opposé au vent; soutenu par une poutre en forme de petit canot : ce cadre l'empêche de renverser : il a un mât, une voile de nattes qui a deux vergues : lorsqu'on veut changer de bordée, on le fait avec facilité par le moyen de la voile, & alors ce qui était la poupe devient la proue : ils sont montés de 6 ou 7 Indiens, un d'eux est à la proue, un autre à la poupe, & ils gouvernent tour à tour avec une pagaie. On en trouve dans les Indes orientales qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci ; mais aucun ne leur sont comparables pour la simplicité de leur structure & la vitesse de leur cours : peut-être l'invention en a passé des îles Larrons aux îles voisines, qui forment une communication commode avec la nouvelle Guinée. Schouten rencontra à mille lieues de ces îles une double pirogue qui semblait être imitation des pros, & peut-être les îles intermédiaires sont assez voisines pour que l'invention ait pu s'y communiquer de proche en proche.

Nous partîmes de Tinian le 21 Octobre, par un vent frais & constant qui venait de l'est & nous faisait faire 40 ou 50 lieues par jour ; mais la mer était mâle & travaillait notre vaisseau, notre funin qui était vieux souffrit beaucoup,

notre

notre vole d'eau s'augmenta. Cependant, comme nous étions tous en bonne santé, la fatigue de la pompe jointe aux autres travaux, ne faisait élever aucune plainte. Nous nous approchions de côtes que personne de nous n'avaient fréquentées, où sans doute nous ferions obligés de mouiller plusieurs fois, & nous n'avions que notre maîtresse-ancre, trop pesante pour le service journalier : pour y suppléer, nous joignîmes deux ancres de nos prises que nous avions à fond de cale, & y attachâmes un canon de 4 livres de bale : nous fîmes ainsi deux ancres, dont l'une pesait 3900 livres & l'autre 2900. Le 3 Novembre nous vîmes une île, une heure après une seconde, & quelque tems après la pointe méridionale de l'île Formosa; ce qui nous prouva que la seconde île était *Botel-Tobago-Kima*, & la première une île dont les cartes ni les journaux ne font point mention. Nous cherchâmes les rochers de *Vele-Rete* pour les éviter, car quoiqu'ils se montrent hors de l'eau, ils sont dangereux par les brisans qui les environnent. Tandis que nous les dépassions, on cria, le feu, le feu à l'avant du vaisseau : l'alarme fut vive, & tout l'équipage y courut en tumulte; le feu venait du foyer de la cuisine, & en démolissant le mur de briques il fut d'abord éteint;

ces briques échauffées avaient mis le feu à la boiserie. Le soir nous vîmes une espece d'illumination sur la côte de l'isle Formose, & nous crûmes que les habitans nous invitaient par ces feux à y mouiller ; mais nous étions pressés d'arriver à Macao. Depuis cette isle, tendant au couchant d'été, nous sondâmes souvent ; mais ce ne fut que le 5 du même mois que nous trouvâmes fond à 42 brasses. A minuit, nous eûmes la vue des côtes de la Chine à 4 lieues de distance. Nous suspendimes notre marche pour attendre le jour : à peine il parut que nous fûmes environnés de bateaux de pêcheurs qui couvraient la mer : je crois qu'ils étaient plus de six mille, & chacun portait 4 ou 5 hommes ; ce spectacle se renouvelle le long des côtes de cet empire : nous cherchâmes parmi eux un pilote, mais quoique nous offrissions de l'argent, amorce puissante pour des Chinois, ils ne firent point attention à nous ; peut-être ils ne nous comprirent pas : quelques-uns nous présenterent du poisson, parce que nous leur parlions de Macao. Pas un de tous ces pêcheurs n'avaient vu un vaisseau tel que le nôtre ; il était le premier de sa force qui eut paru dans ces mers ; mais aucun de ces pêcheurs ne se détourna un moment pour le regarder. Cette

insensibilité semble tenir à un caractère bas, infouçant, à une sorte de stupidité. Il fallut donc nous conduire nous-mêmes sur le peu de connaissances que nous avions de ces côtes : nous cinglâmes encore au couchant au travers de la nuée des bateaux pêcheurs : la hauteur de l'eau était presque par-tout de 20 brasses. A deux heures après-midi, nous vîmes une espee de chaloupe où l'on déployait un pavillon rouge & sonnait du cornet. Nous crûmes qu'on nous donnait quelque avis, & nous envoyâmes notre canot vers cette chaloupe pour savoir ce qu'on avait à nous dire : bientôt nous fûmes assurés qu'elle ne pensait pas à nous : cette chaloupe était le vaisseau amiral de la pêche, il sonnait la retraite, & dans peu nous vîmes ces bateaux disparaître. La nuit vint, nous ployâmes nos voiles jusqu'au jour qui nous fit voir le rocher de *Pedro Blanco*; il est petit, mais élevé, ayant la figure & la couleur d'un pain de sucre, à la distance de trois lieues de la côte. Nous le laissâmes entre la terre & nous. Le 7, nous vîmes la chaîne d'îles de *Lema*, au nombre de 15 à 16, toutes rocailleuses & stériles : entr'elles & la terre sont d'autres îles : de nouveaux pêcheurs nous environnerent ; nous leur demandâmes un pilote sans en mieux obtenir, ou nous pouvoir faire

entendre : cependant l'un d'eux nous fit signe de tourner autour de l'isle *Lema* ; nous suivîmes son conseil & y jetâmes l'ancre pour passer la nuit. Là, un pilote Chinois vint à nous & nous fit entendre en portugais qu'il nous menerait à Macao pour 30 piaſtres. On les lui compta & nous fîmes voile. Il en vint d'autres ensuite ; mais ils venaient trop tard. Nous apprîmes que nous n'étions pas loin de Macao & qu'il y avait alors dans la riviere de Canton onze vaiſſeaux Européens, dont 4 étaient Anglais. Nous allions lentement & paſſâmes entre les isles *Bambou* & *Cabouce*, puis au travers d'autres isles, trouvant preſque toujours le même fond. Le calme nous obligea de jeter l'ancre vers celle de *Lantoun* qui eſt longue, & le lendemain nous mouillâmes dans la rade de Macao. Depuis deux ans, nous ne nous étions point vus encore dans un pays civilisé, où nous pouvions trouver les ſecours néceſſaires à notre vaiſſeau délabré, où nous apprendrions de nouvelles de l'Europe, de notre patrie & peut-être de nos familles.

Macao eſt une ville Portugaiſe, ſituée dans une isle, à l'embouchure de la riviere de Canton ; elle a été riche, peuplée & forte ; aujourd'hui elle a déchu : elle eſt habitée par des Portugais, elle a un gouverneur Portugais, & cependant

est à la discrétion des Chinois qui peuvent à leur gré l'affamer & la prendre : ce qui oblige les Portugais à la plus grande circonspection. La rivière de Canton , plus commode que Macao , est le seul lieu de relâche fréquenté par les Européens ; & le commodore y serait entré s'il n'avait craint de mettre dans l'embarras la compagnie des Indes , qui alors y avait quatre vaisseaux ; ces vaisseaux marchands payent des droits dont ceux de guerre sont toujours exemts , les Chinois les auraient exigé du nôtre , & Mr. Anson ne voulait pas s'y soumettre ; il consulta le gouverneur Portugais , qui l'assura que si le Centurion entrait dans la rivière , on voudrait lui faire payer les droits : mais que si le commodore le souhaitait , il lui donnerait un pilote qui le conduirait à *Typa* , port sûr , propre à carener les vaisseaux , & où les Chinois ne s'aviseraient pas de rien demander. Nous profitâmes de l'avis & nous rendîmes à *Typa* ; mais notre pilote nous fit échouer dans la vase , heureusement le vaisseau resta droit. Nous fondâmes autour de nous , la profondeur augmentait vers le nord & nous y portâmes une ancre , & au retour de la marée nous tirâmes notre vaisseau à flot , bientôt une petite brise nous poussa dans le port. Il est à deux lieues de Macao , &

est formé de plusieurs isles. Le commodore visita le gouverneur pour lui demander les choses nécessaires pour reparer notre vaisseau. Le gouverneur avoua qu'il ne pouvait nous fournir ouvertement ce que nous demandions ; mais que sous main il nous rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Il ajouta qu'il ne recevait de vivres que par la permission des magistrats de Canton, lesquels avaient soin qu'on ne lui en fournit qu'au jour la journée, ce qui le mettait dans leur dépendance. Sur cette déclaration, Mr. Anson voulut aller lui-même à Canton demander la permission de se pourvoir de ce dont il avait besoin. Il loua une chaloupe Chinoise ; mais le douanier ne voulut pas la laisser partir ; ce ne fut que lorsque le commodore prit le ton menaçant qu'il céda. Il arriva à Canton, consulta les officiers des vaisseaux Anglais, les en crut & fit mal. Ils lui conseillèrent d'employer les marchands Chinois pour obtenir ce qu'il demandait ; ces marchands promirent, gagnèrent du tems & avouèrent enfin qu'ils n'en avaient point parlé au vice-roi, ni ne pouvaient le faire, parce qu'ils ne pouvaient l'approcher. Ils firent plus, ils engagèrent les commerçans Anglais à ne pas se mêler de cette affaire. C'était faiblesse, bassesse de la part des

Chinois qui n'osent parler à leurs magistrats, qui craignaient peut-être de leur donner un prétexte pour les pressurer. Ils promirent seulement de fournir des vivres clandestinement, & en suffisance pour que le vaisseau put se rendre à Batavia où le commodore feignit de vouloir se rendre : il était persuadé qu'il ne pouvait partir sans donner le radoub à son vaisseau, dont le grand mât était fendu & la voie d'eau augmentée ; il était résolu de l'y faire carener malgré tous les obstacles, & se repentait de ne s'être pas adressé tout de suite aux mandarins. Il écrivit au vice-roi, lui dit ses titres, l'objet de son voyage, les besoins qu'il avait ; qu'étant étranger & ignorant les usages du pays, il n'avait pu s'instruire des moyens d'être admis à son audience & se trouvait réduit à lui écrire. Il le pria de lui permettre de prendre & d'employer les ouvriers nécessaires, & de lui fournir des vivres & des provisions. Cette lettre fut traduite en chinois ; mais il eut de la peine à la faire parvenir au vice-roi. Elle y parvint cependant, & bientôt un mandarin du premier rang, avec deux autres d'une classe inférieure & une nombreuse suite, sur une escadre de 18 demi-galères décorées de pavillons & de flammes, fournies de musique & chargées de monde, vint

examiner l'état du vaisseau. On l'envoya prendre dans la chaloupe, on prépara tout pour le recevoir : cent matelots furent revêtus de l'uniforme des soldats de marine & rangés sur le tillac ; à son arrivée, le tambour & la musique guerrière se firent entendre, & il fut reçu sur le demi pont, par le commodore. Il exposa sa commission : il paraissait homme de sens, d'un caractère ouvert & généreux ; ses experts déclarèrent que l'état du vaisseau était tel que les Anglais l'avaient exposé, & le mandarin en fut persuadé ; il l'examina lui-même avec attention dans toutes ses parties, & parut surpris de la grosseur de nos pièces de canon & du poids des boulets. Le commodore se plaignit de la douane qui ne lui permettait pas de se fournir de vivres, fit sentir que s'il demandait, c'était par devoir, par honnêteté, non par faiblesse, que son vaisseau seul pouvait braver toute la marine de l'empire Chinois ; qu'il lui conviendrait peu d'employer de tels moyens, comme il conviendrait peu aux magistrats Chinois de laisser périr de faim une nation amie dans ses ports. Le mandarin promit d'être l'avocat des Anglais ; & dit qu'il ne doutait pas que la demande ne fut accordée. Il mit ordre aux oppositions de la douane, & accepta le diner que lui offrit le com-

modore. Les mandarins ne mangerent pas du bœuf qu'on leur servit , & furent embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes , mais ils mangerent bien & ne se montrèrent point novice dans l'art de boire : ils ne dédaignerent pas l'eau des Barbades , & se leverent de table aussi tranquilles en apparence qu'ils s'y étaient mis , reçurent leurs présens comme à l'ordinaire , & partirent. Il fallut attendre plusieurs jours la décision qui fut long-tems débattue , & cette lenteur fut attribuée en partie à un Français qui habitait depuis longtems la Chine , en parlait la langue , & en connaissait les magistrats ; soit haine nationale , soit vanité , il agissait pour que le Centurion n'obtint aucune distinction comme vaisseau de guerre , parce que les vaisseaux de sa compagnie se donnaient ceux-ci & se soumettaient à l'usage des marchands en payant les droits , & que l'exemption accordée au vaisseau Anglais rendait ceux de la compagnie Française moins respectable ; mais la fermeté d'Anson l'emporta , on craignit qu'il ne se donnât lui-même ce qu'on ne lui accorderait pas , & on aima mieux donner que se laisser ravir. Dès ce moment les ouvriers Chinois accoururent , s'offrirent à l'envi , mais on essaya en vain de les faire travailler à tâche ; il fallut

accorder 600 livres sterling pour tout ce que les charpentiers avaient à faire, & que les ferruriers seraient payés de leur ouvrage au poids. Le commodore hâta l'ouvrage autant qu'il lui était possible, loua des jonques Chinoises pour faciliter l'ouvrage, applanit le sol d'une isle voisine pour y déposer l'attirail & les provisions du vaisseau; mais les calfats Chinois travaillent bien, & ne sont point expéditifs; les matériaux nécessaires n'arrivaient pas, tout se faisait lentement, & l'ouvrage semblait s'accroître; car on découvrit que le mât de misaine était entièrement rompu. L'équipage au moins travaillait avec ardeur: la voie d'eau fut exactement bouchée, elle venait de ce qu'une cheville de fer usée, ne tenait plus dans le lieu où elle fut fixée & laissait une ouverture entre elle & le bois. On trouva le fond du vaisseau sain; les Anglais se hâtaient d'autant plus de le mettre en état, qu'on craignait quelque entreprise des Espagnols; en effet, on fut dans la suite qu'on avait proposé dans le conseil de Manille de mettre le feu au Centurion tandis qu'il était en carene, & qu'un capitaine de vaisseau s'offrit de l'exécuter moyennant 40000 piastras; mais le gouverneur, en déclarant que le trésor était vuide, & que les marchands devaient

fournir la somme, fit faire soupçonner qu'il ne voulait que leur extorquer cette somme ; & rien ne s'exécuta.

Tandis qu'on s'occupait avec toute la diligence possible à réparer le vaisseau, un pêcheur Chinois vint avertir qu'il avait été à bord d'un grand vaisseau Espagnol qui était accompagné de deux autres ; qu'il avait mené un des officiers à Macao, & que de là étaient parties plusieurs chaloupes pour ces bâtimens. On se mit d'abord en état de défense, on envoya deux chaloupes à la découverte, & rien ne parut : peut-être les Chinois qui trouvaient le séjour du Centurion trop long dans leurs ports, avaient-ils essayé de le faire partir par un faux avis : les mandarins pressaient son départ, & le commodore le souhaitait bien plus qu'eux encore ; mais ennuyé de leurs messages, il répondit enfin qu'il partirait quand il le jugerait à propos & pas plus tôt : ce qui fit défendre d'apporter des vivres au vaisseau. Enfin le 16 Avril 1743, le vaisseau put gagner la rade de Macao, compléta sa provision d'eau, & le 19, il leva l'ancre pour gagner la haute mer, en déclarant qu'il se rendait à Batavia. Ce n'était pas l'intention du commodore. Il se retrouvait en mer avec un vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, des

provisions fraîches, & une recrue de 23 hommes, la plupart Indiens & les autres Hollandois : il résolut d'aller attendre le vaisseau de Manille, qui devait revenir d'Aquapulco, & peut-être devaient-ils être deux, parce qu'on avait retardé celui de l'année précédente. Il voulait se rendre vers le cap de *Spiritu-Santo*, dans l'isle de Samal, c'est la première terre qu'il vient reconnaître lorsqu'il arrive aux Philippines : ils y arrivent en Juin, & on pouvait s'y rendre à tems. On représentait ces galions comme de gros & forts bâtimens, montés de 44 canons, & de plus de 500 hommes ; on pensait bien que s'ils étaient deux, ils iraient de compagnie, & le commodore n'avait que 227 hommes à bord, dont une trentaine ne pouvaient point passer pour des hommes faits ; mais il savait que son vaisseau était plus propre au combat ; que ses gens se surpasseraient pour arriver au partage de richesses immenses, & qu'ils étaient bien mieux exercés que leurs adversaires. Il avait gardé le plus profond secret sur le projet qu'il méditait aussi long-tems qu'il avait été à terre ; mais dès qu'il fut en pleine mer, il assembla ses gens, leur communiqua sa résolution, leur dit qu'il saurait choisir une croisière où les galions ne pourraient lui échap-

per, les rassura sur les contes ridicules qu'on faisait de leur impénétrabilité, & que s'ils les pouvaient joindre, ses boulets bien loin de rebondir contre un des flancs, les perceraient de part en part. Ce discours fut reçu avec transport; tous assurèrent le commodore qu'ils vaincraient ou périraient. Nos espérances tant de fois trompées se releverent, & nous nous persuadâmes enfin que nous serions récompensés de tous nos travaux, & regagnerions notre patrie, chargés des dépouilles de l'ennemi; déjà nous nous en croyions en possession, & on se proposait de régaler le général des galions. Nous cinglions à l'ouest; le 1 Mai, on vit une partie de l'isle *Formose*, & sur le soir les cinq petites isles *Bashées*, d'où nous portâmes presque au sud. Le 20, nous découvrîmes le cap *Spiritu-Santo*; c'est une terre d'une hauteur médiocre, relevée de plusieurs mondrains arrondis. Dès qu'on l'eut reconnu, nous revîrâmes de bord & amenâmes les voiles de perroquet de peur d'être découverts, & on se tint entre le 12° 50' & le 13° 5' de latitude septentrionale.

On approchait du tems où le galion devait paraître; on s'exerçait à la manœuvre du canon, au maniement des armes à feu: on l'avait

toujours fait dès que l'occasion l'avait permis ; mais dans ce moment décisif, on y mettait plus de soin & plus d'ardeur ; car on savait que du plus ou moins d'habileté dans l'usage de ces armes, dépendait le succès du combat. Les matelots se plaisaient eux-mêmes à apprendre la manière la plus prompte de charger avec des cartouches , à tirer au blanc , pendu à une vergue , & on récompensait leur adresse par des prix. C'est ainsi que la sagesse parvient à doubler le nombre & ne complique pas ses mouvemens. On fit d'autres préparatifs encore : on mit la double chaloupe à l'eau , & on l'amarra au côté du vaisseau ; afin d'être prêts à combattre même durant la nuit. Nous ne pensions pas alors que nous avions été vus de la côte plusieurs fois , que le gouverneur de Manille pensait à équiper une escadre pour nous venir attaquer , que quelques-uns des bâtimens étaient prêts ; mais que le défaut d'argent , & la mousson contraire , avaient retardés & rendus enfin inutiles tous ces préparatifs. Le mois de Juin s'avancait , & notre impatience s'accroissait toujours davantage : on comptait les jours , on calculait l'effet des vents , on parcourait sans cesse de l'œil la vaste étendue de la mer , on n'y voyait rien , & l'on commençait à déses-

pérer. Enfin, le 20 Juin, au lever du soleil, on découvrit une voile du haut du mât; c'était le galion, & on porta sur lui; on le vit tirer un coup de canon & amener ses voiles de perroquet, comme pour avertir un autre vaisseau, & nous en fîmes autant. Il ne changea point de cours, vint sur nous, à l'étonnement du commodore qui ne pouvait croire ce qui était cependant, c'est que les Espagnols l'avaient reconnu & s'approchaient pour le combattre. A midi, nous nous en trouvâmes à une lieue, & il était seul encore. Nous le vîmes déployer le pavillon Espagnol & l'étendart d'Espagne au haut du grand mât. Le commodore était préparé au combat; il avait prévenu le désordre, placé 30 de ses meilleurs tireurs dans ses huniers qui répondirent à son attente par l'utilité dont ils furent: chaque canon eut deux hommes pour les charger, le reste de sa troupe était divisé en pelotons, qui parcouraient l'entre-deux des ponts, pointaient le canon, & y mettaient le feu; il ne tira point par bordées, mais son feu fut continuel, parce que l'usage des Espagnols est de se mettre ventre à terre lorsqu'on s'apprête à leur lâcher une bordée, & qu'il voulait leur ôter cette ressource. On s'approchait peu-à-peu: à une heure on fut à

portée du canon , & voyant que les Espagnols étaient occupés à débarrasser leur vaisseau , nous fîmes feu de nos pieces de chasse pour troubler leur travail ; ils répondirent avec leurs deux pieces de l'arrière , & comme nous nous mettions en état d'aborder , le galion en fit autant. Bientôt nous fûmes à portée du pistolet , le combat s'engagea , & notre artillerie foudroya l'avant du vaisseau ennemi , qui ne pouvait comme nous faire servir tous ses canons : bientôt les nattes dont les Espagnols avaient couverts leur parapet de matelats prirent feu , & les flammes s'élevèrent jusqu'à la hauteur de la moitié du mât de misaine ; cet accident y jeta la confusion , & il ne put y remédier qu'en poussant dans la mer toute cette masse enflammée : le canon servi avec régularité & à mitrilles , les tireurs placés dans les huniers & qui découvraient tout le pont du galion , défolaient l'ennemi , & ils n'avaient plus qu'un officier qui ne fut pas hors de combat ; le général même était blessé & ne pouvait plus agir , & nous leur avions déjà tué tant de monde , que l'on commença à perdre courage : en vain les officiers Espagnols faisaient des efforts pour retenir leurs gens à leur poste , bientôt ils se virent dans la nécessité de se déclarer

clarer vaincus, en amenant l'étendart qui restait au haut du grand mât; car le pavillon avait été emporté dès le commencement de l'action.

C'est ainsi que nous nous rendîmes maîtres d'un vaisseau dont la valeur montait à un million de piastras. Il se nommait *Nuestra Señora de Cabudonga*, & était commandé par le général *D. Jeronimo de Montero*, Portugais de naissance, & un des plus habiles officiers employés au service des galions (*). Ce vaisseau était plus grand que le nôtre, il portait 550 hommes, 36 pièces de canon & 28 pierriers : l'équipage était bien pourvu de petites armes, & bien muni contre l'abordage. Il eut 67 hommes tués & 84 blessés. Le Centurion n'eut que 2 morts & 17 blessés, dont 16 se rétablirent.

On doit concevoir notre joie de posséder enfin ce qui pendant 18 mois avait été l'objet de tous nos vœux; mais cette joie fut sur le point d'être cruellement troublée : à peine le galion eut baissé pavillon, qu'un officier vint dire à l'oreille du commodore que le feu avait pris au vaisseau tout près de la soute aux pou-

(*) Les Manillois disent qu'il avait été pilote & bon pilote, mais qu'il n'avait jamais fait la guerre.

dres ; sans s'ébranler il donna des ordres pour éteindre l'incendie ; quelques cartouches avaient mis le feu à une masse d'étoupes dont la fumée épaisse & la flamme avaient fait croire le mal terrible , mais il fut promptement étouffé. Le galion fut mis sous les ordres de M. *Saumarez*, qui envoya dans le Centurion tous les prisonniers Espagnols , excepté quelques-uns qui lui étaient nécessaires pour la manœuvre. Ces prisonniers lui apprirent que l'autre galion avait fait voile d'Aquapulco beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire , & devait être arrivé à Manille avant que nous fussions dans ces parages. Le succès que nous venions d'avoir , ne nous empêcha pas de regretter le tems perdu à Macao.

Nous résolûmes de nous en retourner avec notre prise dans la rivière de Canton ; mais comme l'on s'attendait à de mauvais tems , on fit passer tous les trésors du galion dans notre vaisseau , parce qu'ils étaient bien plus en sûreté que dans ce bâtiment. Les prisonniers donnèrent encore de l'inquiétude ; car leur nombre était double du nôtre , & ils paraissaient indignés de se voir vaincus par une poignée d'Anglais. On les descendit à fond de cale où on laissa les écoutilles ouvertes , qu'on garnit de tuyaux pour que l'air s'y renouvelât , sans que les hommes pussent en

fortir : les officiers & les blessés seuls n'y furent point descendus ; on y braqua encore 4 pierriers , & un sentinelle se tenait auprès, la mèche à la main. Leurs officiers , au nombre de 18 , étaient dans une chambre gardée par 6 hommes , & le général blessé avait sa garde : on les avertit qu'au moindre trouble qu'ils exciteraient ils seraient punis de mort. Tout l'équipage était prêt, les fusils chargés , disposés dans les lieux convenables ; les matelots ne quittaient point leurs sabres ni leurs pistolets , & les officiers ne dormaient qu'habillés & avec leurs armes. Les prisonniers entassés , comme dans un cachot puant, souffrant une chaleur excessive & n'ayant qu'une pinte d'eau par jour , éprouvèrent la misère la plus excessive : ils maigriront , devinrent des fantômes , & cependant pas un ne mourut.

On se rapprochait de la Chine : déjà on avait découvert les îles *Bashées* ; mais ne pouvant les doubler , nous résolûmes de passer entre celles de Grafton & de Monmouth, où le passage ne paraissait pas dangereux ; à peine y fûmes-nous engagés , que la mer nous y parut terrible , elle se brisait en écumé , & la nuit rendait encore ce spectacle plus effrayant. Cependant nous y passâmes sans danger ; cette agitation n'était que l'effet d'une forte marée. On ne compte que

cinq de ces îles ; mais au couchant de celles-ci il en est un grand nombre qu'on ne connaît pas. Le 8 de Juillet nous découvrîmes l'île *Supata*, la plus occidentale des *Lema*, située à 139 lieues de celle de *Grafton*, & le 11 nous vinmes jeter l'ancre devant Macao. On avait eu le tems de compter la valeur du galion : on y avait trouvé 1, 313, 843 pieces de huit, & 35, 682 onces d'argent en lingots, outre de la cochenille & quelques autres marchandises : cette valeur jointe à celle des autres, montait en tout à 400000 livres sterlings : mais les pertes causées à l'ennemi par notre escadre, s'élèvent à plus d'un million de ces mêmes livres.

Nous entrâmes dans la riviere de Canton le 14 Juillet, & laissâmes tomber l'ancre à son embouchure nommée *Boca-Tigris* : le commodore voulait y pénétrer jusqu'à l'île du *Tigre*, où est une rade à couvert de tous les vents ; mais on vint s'informer de ce qu'étaient ces vaisseaux de la part du mandarin ; quand l'examineur eut appris les armes, les provisions qu'il y avait dans ces vaisseaux, il fit pressentir que jamais on ne leur permettrait d'aller plus avant ; & fit entendre que quelque vaisseau que ce fut qui relâchât dans les ports de l'empereur, devait lui payer des droits. Mais Anson ne fut pas arrêté par cet

obstacle ; il força le pilote Chinois à le conduire dans le détroit qui n'a qu'une portée de fusil de largeur , & est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort : l'un d'eux n'était qu'une batterie de 12 canons de fer , l'autre est un château à l'antique , placé sur un roc élevé , & muni de 8 ou 10 canons. Ces fortifications ne pouvaient nous arrêter , & on n'y pensa pas même ; mais le pauvre pilote fut bâtonné pour avoir obéi à la force : le commodore lui fit oublier ses peines par un présent. Il ne put de même réparer le mal fait au commandant des forts qui l'avaient laissé passer : il fut démis de son emploi & sévèrement puni. C'eût été en lui une entreprise ridicule que de vouloir s'opposer à ce passage ; n'importe , il fut traité comme criminel pour n'avoir pas fait ce qu'il ne pouvait faire.

Le 16 Juillet , le commodore écrivit au vice-roi pour lui exposer les raisons qui l'avaient conduit dans ce lieu : on lui promit une réponse ; mais avant de la faire , on consulta des officiers du galion , à qui on avait permis de se rendre à Canton : ce qu'ils rapportèrent détruisit le soupçon qu'avaient les magistrats Chinois : ils voyaient dans notre chef un pirate ; ils n'y virent plus que l'officier d'un souverain employé.

dans une guerre légitime , & ils le respectèrent encore plus comme riche. Trois mandarins suivis d'une flotte de chaloupes, vinrent lui apporter l'ordre du vice-roi, pour lui faire fournir des vivres & des pilotes s'il en avait besoin ; ils lui dirent que le vice-roi recevrait sa visite dans le mois de Septembre, lorsque les grandes chaleurs seraient passées ; mais cette excuse cachait le vrai motif , qui était de gagner le tems nécessaire pour recevoir la réponse d'un courier envoyé à Peking. Ils parlerent des droits qu'on percevait dans tout l'empire sur les vaisseaux qui y entraient ; mais le commodore déclara qu'il ne s'y soumettrait point ; qu'il n'était point venu pour faire le commerce , & par conséquent n'en devait point. Ils prièrent qu'on relâchât les prisonniers faits dans le galion , parce qu'il ne convenait pas de retenir en prison dans les ports de l'empire , des gens d'une nation qui lui était alliée. Anson désirait autant qu'eux de les mettre en liberté , & déjà il en avait délivré une partie ; mais il voulut donner à cet acte l'apparence d'une faveur : il promit enfin qu'il les relâcherait si le vice-roi lui envoyait des chaloupes pour les prendre. Il envoya deux jonques, & on se hâta de les délivrer. On leur donna pour huit jours de vivres , afin qu'ils pussent se rendre

à Macao. Alors les vaisseaux se placerent dans un lieu sûr pour attendre la saison favorable.

On nous avait promis des provisions suffisantes pour un long voyage ; mais 15 jours s'écoulerent après ce'ui qu'on avait fixé pour nous les faire parvenir ; le commodore se plaignit, & il fut que le vice-roi n'avait donné aucun ordre relatif à ce sujet, & que ceux qui s'étaient engagés à les fournir, n'avaient fait aucune démarche pour remplir leurs engagements. Cette nouvelle nous inquiéta d'autant plus que le mois de Septembre était presque écoulé & que le vice-roi ne lui avait rien fait dire. Un intérêt qu'on ne pouvait comprendre leur inspirait ces délais, cette mauvaise foi : peut-être aussi cette mauvaise foi leur est-elle habituelle, & nous en avons vu quelques exemples. Un de nos officiers malades avait obtenu de pouvoir se promener tous les jours dans une île voisine : le second jour il fut assailli par des payfans Chinois, qui le battirent cruellement à coups de bêche & lui enleverent son épée, sa bourse, sa montre, sa canne d'or, sa tabatiere & ses boutons de manche, son chapeau, &c. Un de nos gens accourut, enleva l'épée à ces voleurs & allait s'en servir sur eux, lorsque l'officier, quoique d'un caractère ardent & fier, le lui dé-

fendit ; il craignait de compromettre le commodore : les voleurs s'en allerent avec leur butin , & un cavalier Chinois fort bien mis , accourut sur le rivage, parut sensible à l'outrage fait à l'officier & s'indigner contre ces voleurs : il en était le chef , comme on l'apprit ensuite. On se plaignit au mandarin qui ne répondit qu'avec froideur, & l'on vit bien qu'il ne se souciait pas d'obliger même à une restitution. Plusieurs jours après on reconnut un des voleurs ; on le faisit, on le transporta sur le Centurion : il semblait agonisant de peur , & le mandarin qui avait la commission des vivres & qui était présent, fut déconcerté : bientôt il descendit aux supplications les plus basses pour obtenir qu'on relâchât le voleur ; d'autres mandarins vinrent se joindre à lui pour obtenir la même grace. On fut ensuite que le premier était chef de l'isle, celui même qui était accouru au rivage pour témoigner son indignation contre l'attentat, qu'il avait été commis par ses ordres, & qu'il avait profité du butin : les autres étaient ses complices. Ils craignaient que le fait ne fut connu, qu'ils ne fussent dépouillés de leurs charges & traités d'autant plus sévèrement, que leurs juges auraient profité de leurs dépouilles. Le commodore se plut à les tenir long-tems dans une anxiété cruelle, & enfin consentit à

relâcher le coupable fans se plaindre , pourvu qu'on restituât tout à l'officier volé.

Peu après cette aventure , ce mandarin fut relevé par un autre , & dans ce tems le Conturion perdit un mât de hune qui flottait à l'arrière du vaisseau , & l'on ne put savoir où il était passé. Comme on l'avait emprunté à Macao & qu'on n'en pouvait trouver de semblable dans ces lieux , le commodore désirait ardemment le retrouver , & il promit une bonne récompense à qui le lui ferait retrouver. Peu de tems après le mandarin vint dire que ses gens avaient trouvé ce mât ; ils le ramenerent , reçurent la somme promise , & M. Anson promit un présent à leur chef. Il le remit au truchement qui le garda pour lui. Le mandarin fit entendre finement qu'il ne l'avait pas reçu , & le commodore voulait le lui payer sur le champ , quoiqu'il l'eut déjà remis au truchement ; mais il voyait une meilleure proie à faire : il fit saisir le truchement qui, pour se racheter, fut obligé de lui céder tout ce qu'il avait gagné avec les Anglais ; c'est-à-dire , environ 2000 piaſtres , & de souffrir une bâtonnade. Lorsque le commodore lui remontra la folie qu'il y avait à s'exposer à des châtimens si sévères pour une somme de 50 livres , il répondit : *les Chinois ſont de grands coquins ;*

mais c'est la mode , & il n'y a pas de remède.

Il ferait long de raconter toutes les friponneries que nous eûmes à en effuyer. Bornons-nous à peu d'exemples. Nous avions acheté des poules & des canards , dont la plupart moururent d'abord : on en chercha la cause ; elle se trouva dans un tas de gravier dont les Chinois les avaient farcis pour les faire paraître pesans. Les porcs qu'on achetait morts , étaient remplis d'eau injectée par les bouchers , pour les faire peser 7 à 8 livres de plus ; si on les achetait en vie , ils les altéraient avec du sel , les faisaient boire avec excès , & liaient les conduits pour qu'ils ne pussent se défaire de cette eau surabondante. Ils savaient que nous ne mangions pas de bête morte naturellement , eux les mangent sans scrupule , & ils firent en sorte que les animaux qu'ils avaient vendus , mourussent en peu de jours ; on les jeta dans la mer , & ils nous suivirent pour repêcher les charognes.

Cependant le commodore voulait avoir audience du vice-roi pour en obtenir les provisions nécessaires pour son départ , & il n'en recevait aucun message. Il fit notifier au mandarin qui avait inspection sur les objets relatifs au Centurion , que le 1^{er} Octobre il irait à Canton , & que là , il prierait le vice-roi de fixer le mo-

ment de son audience : il fit préparer la chaloupe, les rameurs, qu'il vêtit d'habits d'écarlate, de camifoles de soie bleue, avec des boutons d'argent. On croyait que les mandarins n'accorderaient les provisions qu'en recevant les droits payés par les vaisseaux marchands, & le commodore était résolu de ne point s'y soumettre. En quittant le vaisseau, il nomma son premier lieutenant *Brett* pour y commander sous lui, & ordonna qu'au cas qu'on le retint pour le payement de ces droits, on eût à détruire sa prise & aller attendre ses ordres à l'embouchure du détroit. Les Chinois n'ignoraient pas ces précautions ; ils auraient bien voulu n'en point avoir le démenti ; mais ils ne pouvaient rien obtenir que par la violence, & ils voyaient qu'on avait pris des mesures dans ce cas : ils n'espéraient donc plus réussir. Ils essayèrent cependant encore de faire craindre au commodore la colère du vice-roi, & de lui faire retarder son voyage de quelques jours. Il fut ferme à se rendre dans la ville de Canton. Dès qu'il y fut, les principaux marchands Chinois le visitèrent, le congratulèrent sur ce qu'il avait fait ce voyage sans obstacle, feignirent de croire que le vice-roi avait reçu quelque satisfaction, & ajoutèrent qu'ils feraient savoir son arrivée au vice-

roi dès le lendemain. Puis le lendemain , il était si occupé qu'on ne pouvait attendre audience de quelques jours : puis d'autres mensonges succédaient. Le commodore n'en était pas la dupe ; par condescendance pour les Anglais des vaisseaux de la compagnie , il consentit d'attendre encore paisiblement : il promit de ne pas s'adresser immédiatement au vice-roi , pourvu qu'il fut assuré qu'on travaillât à son biscuit & à préparer ses autres provisions. On le satisfit sur ce point , & comme il était sur les lieux , il put y veiller lui-même. Il se divertissait des avis que les marchands Chinois lui venaient donner , de leurs mouvemens , des mesures qu'ils disaient avoir prises pour rendre le vice-roi favorable à la demande. Mais quand les provisions furent prêtes , il envoya une lettre au vice-roi : deux jours après il y eut un incendie dans Canton , & aidé de ses gens , M. Anson ferait facilement parvenu à couper la communication ; mais comme il s'en occupait , on vint lui dire que n'étant pas mandarin , on lui ferait payer tout ce qu'on abattrait par ses ordres : il se retira donc , l'incendie s'accrut , gagna les magasins des marchands , & menaçait de s'étendre sur la ville entière : quelques Chinois croyaient l'arrêter en le montrant à quelques-unes de leurs idoles.

Enfin le vice-roi venu sur les lieux , fit prier le commodore de prêter son assistance : il y retourna donc avec 40 de ses gens , qui donnerent des exemples de courage & d'adresse inconnus à la Chine : la chute des bâtimens les animait, loin de les effrayer : plusieurs tomberent avec les maisons , mais elles sont basses & légères. Enfin au prix de quelques contusions , ils arrêterent l'incendie. La perte fut grande pour les Chinois : onze rues remplies de magasins, furent détruites; des tas de camphre avaient augmenté la violence du feu; plusieurs marchands lui demanderent chacun un des matelots qu'ils croyaient être des soldats , pour les préserver du pillage de la populace ; il leur en accorda qui se conduisirent avec tant de vigilance & de fidélité , que la satisfaction fut générale. On ne parla pendant quelques jours que du courage & de la fidélité des Anglais, & ce service lui procura une audience du vice-roi plutôt qu'il ne l'aurait sans doute obtenue. Elle lui fut donnée avec beaucoup d'éclat & d'ostentation de forces militaires. Il s'y plaignût de quelques vexations exercées contre des vaisseaux Anglais : il en obtint une réponse assez favorable pour eux & pour lui ; les permissions furent promises , & elles furent en effet bientôt expédiées ; les provisions furent portées à bord , & le commodore se rendit à son vaisseau.

Le 10 Décembre , le Centurion & sa prise levèrent l'ancre & passèrent le détroit de *Boca Tigris*, où les Chinois avaient rassemblé des troupes brillantes que les Anglais crurent ornées de papier pour paraître riches à peu de frais.

Les Chinois peuvent passer pour des hommes industrieux ; mais ils ne sont qu'imitateurs & imitent sans génie : ils copient bien chaque pièce à part d'une montre , d'une arme à feu , & n'en savent point faire l'ensemble : ils ont beaucoup de peintres ; mais ils réussissent rarement dans le dessin & dans le coloris , & n'entendent rien à la distribution des ombres & des jours ; ils peignent bien les fleurs & les oiseaux , cependant ils manquent de grace & de facilité ; leur obstination à retenir leur art de l'écriture, qui est grossier , difficile , informe , & les retiendra toujours dans les bornes de la médiocrité , tient à un orgueil mal fondé : leur morale est en paroles , leur humanité en actes extérieurs ; où le cœur paraît être muet. Ils se vantent de leur patience & de leur sang-froid ; qui sont peut-être les sources de leurs vices. Les magistrats y sont corrompus , les tribunaux livrés à l'intrigue & à la vénalité , le peuple voleur. Le gouvernement est vicieux dans son principe , puisqu'il néglige les moyens d'assurer la tranquillité du peuple contre les entreprises du dehors : il n'a pas un

fort qui puisse résister à une attaque régulière , point de vaisseaux qui puissent se défendre contre le moindre vaisseau Européen. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer combien on a exagéré les éloges que peut mériter ce peuple.

Les marchands de Macao racheterent le galion pour 6000 piastras , prix bien au-dessous de sa valeur ; mais le commodore était pressé de partir , & voulait arriver avant que les vaisseaux Français & Espagnols fussent les richesses qu'il emportait : nous mîmes à la voile le 15 Déc. 1743. Le 3 Janvier 1744 , nous jetâmes l'ancre à l'isle du Prince , dans le détroit de la Sonde , où nous séjournâmes cinq jours pour faire du bois & de l'eau ; & le 11 de Mars , nous mouillâmes dans la baie de la Table , au cap de Bonne-Espérance.

Ce cap est situé dans un climat tempéré : les Hollandais ont rempli le pays de productions de toute espèce qui y réussissent bien : les fruits y sont excellens , les vivres admirables , l'air pur , le paysage beau , la colonie nombreuse & policée. Le commodore y augmenta son équipage de 49 recrues , y fit de l'eau , y acheta des provisions. Nous en partîmes le 3 Avril , & le 19 nous aperçûmes Ste. Hélène , où nous ne touchâmes pas. Le 10 Juin , nous rencontrâmes un vaisseau Anglais qui nous annonça que nous avions la guerre avec la France. Le 12, nous vîmes le cap *Lizard*,

& le 15 nous arrivâmes dans la rade de *Spithead*, après avoir passé au travers d'une flotte Française, dont un brouillard nous déroba la vue. Ainsi finit cette expédition qui dura trois ans & 9 mois, qui ajouta à la gloire de la nation, & fit celle de son chef. C'est à elle, c'est à la prudence, au courage qu'il y montra, qu'il dû le rang où il parvint dans la suite. Il fut d'abord après son retour nommé contre-amiral du pavillon bleu, & l'année suivante, il fut membre de l'amirauté & contre-amiral du pavillon blanc; il en devint vice-amiral en 1746. En 1747, après la prise des neuf vaisseaux de guerre Français, il fut créé lord, baron de Soberton, dans le comté de Southampton. En 1748, il devint vice-amiral du pavillon rouge; en 1750, membre du conseil privé; en 1751, premier commissaire de l'amirauté & sénéchal de Portsmouth: en 1755, il fut nommé un des lords régens pendant l'absence du roi, puis amiral du pavillon bleu; & l'année suivante il monta sur le vaisseau le *Roi George*, qui s'est abîmé dans le port dans la dernière guerre: en 1757, il fut trésorier de l'amirauté; en 1760, amiral du pavillon blanc: enfin en 1762, il devint vice-amiral de la Grande-Bretagne, dignité qui est proprement celle de grand-amiral. Il mourut dans cette même année.

VOYAGE

V O Y A G E

DU CAPITAINE WALLIS.

LE capitaine *Wallis* fit voile de Plimouth le 22 Août 1766 , ayant sous lui le sloop le *Swallow* & la flûte le *Prince Frédéric*. Le 7 Septembre il vit l'isle de Madere, & passa entre cette isle & les *Déserteurs* : près de-là est une petite isle basse , plate , & sur ses bords un rocher en aiguille : la partie qui regarde Madere est pleine de roches brisées , qui en rendent l'approche dangereuse aux vaisseaux. Sur le soir il mouilla dans le port de Madere , y prit de l'eau , du vin , du bœuf , des oignons , & en repartit le 12 : le 16 il découvrit l'isle de Palme , & le lendemain les autres isles de Canaries , & il jeta l'ancre au port *Praya* , dans celle de San Yago , où l'on prit quelques rafraichissemens ; mais il ne permit qu'à quelques-uns de ses gens de descendre à terre , parce que la petite vérole qui y était alors épidémique , y faisait de grands ravages : dans la vallée où l'on allait chercher de l'eau , on cueillit beaucoup de pourpier sauvage , utile

Tome IV.

Z

contre les maladies contractées sur mer ; déjà on s'en apercevait , & le capitaine ordonna qu'on ne garderait pas plus de 24 heures le poisson qu'on aurait pris , parce que l'odeur qu'il répandait corrompait l'air du vaisseau : dès le 1^{er} Octobre on perdit les vents alifés ; & sur la fin du mois , la vue de quelques herbes , & d'oiseaux tels que les *fregates*, les *albatros*, les *tourterelles*, firent penser que la terre n'était pas éloignée ; mais l'on fonda plusieurs fois sans trouver de fond : ce ne fut que le 18 Novembre qu'on le trouva à 54 brasses ; alors on vit des bécassines, des pluviers , des veaux marins , des baleines , & un météore enflammé qui s'élançant avec la rapidité de l'éclair , laissa sur ses traces une traînée de lumière dont le tillac fut éclairé comme en plein midi ; il était alors 8 heures du soir. On découvrit la terre le 8 Décembre ; c'étaient les terres voisines du *Cap Blanc* qu'on découvrait à l'ouest-nord-ouest , puis l'isle des Pingoins , & on se dirigea sur le port *St. Julien* ; des chevrettes rouges étaient si abondantes près de ces côtes , que la mer en était colorée. On reconnut successivement le cap *Beachy-Head* , le cap *Beautems* , celui de la *Vierge Marie* : près de celui-ci des hommes à cheval parurent sur le rivage , invitant les Anglais à descendre ;

& en effet bientôt après ils mouillèrent, & les naturels du pays passèrent la nuit vis-à-vis d'eux, jettant souvent de grands cris, autour des feux qu'ils avaient fait : le jour vint, & ils renouvelèrent leurs invitations : les trois vaisseaux y envoyèrent chacun un bateau armé : avant de débarquer ; le capitaine fit signe aux habitans de se retirer à quelque distance ; ils le firent : les soldats se rangèrent sur le rivage, ayant les carriots prêts à s'élancer ; alors on invita les habitans à s'avancer ; on leur distribua des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes, d'autres bagatelles encore : les femmes reçurent des rubans avec un mélange décent de plaisir & de respect : il s'agissait d'en obtenir des vivres ; on leur montra des guanaques & des autruches mortes qui étaient auprès d'eux, & des haches, des serpes qu'on offrait en échange ; mais ou ils n'entendirent pas, ou ne voudrent pas entendre ce qu'on désirait d'eux.

Ces hommes ont la couleur d'un cuivre foncé, les cheveux droits & durs, liés avec une ficelle de coton ; la taille bien faite, haute d'environ 6 pieds jusqu'à 6 pieds 7 pouces ; ils sont robustes, leurs os sont gros, mais leurs pieds & leurs mains sont petits : hommes & femmes ont la tête découverte ; & vont sur des chevaux

bien faits , légers , hauts de 4 pieds 8 pouces , suivis de chiens de race espagnole : les femmes n'ont pas d'éperons, les hommes en ont de bois ; leurs selles sont propres ; ils ont des brides & des étriers. Ils sont vêtus de peaux de guanaques , cousues ensemble ; ils s'en enveloppent le corps le poil en-dedans , & se les attachent avec une ceinture ; au-dessous ils ont un caleçon ferré , & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou du pied : les guanaques ressemblent au daim pour la forme, la grandeur, la couleur ; mais ils sont sans cornes & ont une bosse sur le dos.

Ces Américains avaient les bras & des parties du visage peintes : quelques-uns avaient le tour de l'œil gauche teint en rouge , les jeunes femmes avaient les paupières peintes en noir : ils parlent beaucoup , imitent facilement les mots qu'ils entendent prononcer , & semblaient saluer en prononçant le mot *Cheyow* ou *Chaqua* : chacun avait à sa ceinture deux pierres rondes pesant une livre , couvertes de cuir , attachées aux deux bouts à une corde de 8 pieds : ils s'en servent en tenant une des pierres dans la main , alors ils font tourner l'autre rapidement autour de la tête & les lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre : à la distance de 15 verges , ils

savent frapper des deux pierres à la fois un but qui n'est pas plus grand qu'un scheling : ils lancent cette arme contre le guanaque & l'autruche de maniere qu'elle enveloppe leurs jambes , les arrete & les fait devenir la proie du chasseur : ils mangent leur chair crue.

En s'en retournant, les Anglais en inviterent quelques-uns à se rendre à bord : tous voulaient s'y rendre ; on ne voulut en recevoir que huit, qui s'élancerent dans les canots avec la joie d'enfans qui vont à la foire ; ils chanterent en navigant plusieurs chansons de leur pays : arrivés au vaisseau , ils parurent peu surpris & peu curieux ; ils regardaient autour d'eux avec indifférence ; un miroir seul sembla les amuser ; ils avançaient , reculaient , sautaient , tournaient de différentes manieres devant la glace ; ils riaient & se parlaient entr'eux avec beaucoup de chaleur : on leur donna à manger des provisions du vaisseau ; ils mangerent de tout , mais ne voulurent boire que de l'eau : les cochons , les moutons vivans exciterent aussi leur attention ; ils s'amuserent des poules de Guinée & des dindons , ne parurent désirer pour eux que les vêtemens des Anglais , & un vieillard osa en demander : on lui donna une paire de souliers avec des boucles ; on fit présent à chacun des autres

d'un sac de toile avec quelques aiguilles toutes enfilées , de morceaux de draps , un couteau , des ciseaux , un miroir , des pieces de monnaie percées & d'autres bagatelles : on voulut les faire fumer du tabac , mais ils n'y prirent pas plaisir ; on leur montra des canons , on exerça des soldats devant eux ; ils furent frappés d'étonnement & de terreur au bruit de la mousqueterie dont le vieillard seul parut connaître les effets redoutables ; ils se remirent de leur frayeur en voyant la gaité des Anglais , & qu'ils n'avaient reçus aucun mal : d'autres décharges les émuèrent peu : ils se retirèrent avec peine ; le vieillard sur-tout paraissait vouloir rester sur le vaisseau ; il fit divers mouvemens , prononça un discours avec des accens , un air & des gestes différens de ceux qu'il avait en conversant , élevait les yeux & les mains vers le ciel , & paraissait plutôt chanter que parler : enfin il descendit dans la chaloupe où les autres étaient déjà : tous s'éloignèrent en donnant des marques de joie ; & lorsqu'ils furent débarqués , on eut de la peine à empêcher les autres de se jeter dans la chaloupe. Elle revint , & bientôt après on leva l'ancre : en voguant le long de la côte , on vit des guanaques poursuivies par des chasseurs qui ne purent les atteindre : sur le soir , on ancra encore

à une lieue de la côte : les Américains allumèrent de grands feux pendant la nuit , & le matin on en vit environ 400, dans un vallon verdoyant où leurs chevaux paiffaient : on s'avança le lendemain fur ces côtes où la marée monte de 30 pieds ; cependant le calme arrêtant la petite flot-
te , on envoya la chaloupe vers le rivage pour visiter les Américains : c'était là que le commodore Byron avait vu de grands Patagons , & on voulait s'affurer fi ceux qu'on voyait devant soi étaient les mêmes hommes : c'étaient ceux qu'on avait vu la veille , avec d'autres qui s'étaient joint à eux : ils firent les mêmes invitations , reçurent les mêmes présens , désirèrent venir fur les vaisseaux , & parurent ne pas comprendre la demande des rafraîchiffemens : la chaloupe n'ayant pas même découvert de ruisseau en suivant la côte , revint à bord. Les vaisseaux avancèrent lentement dans ces parages qui font partie du détroit de Magellan ; ils virent la baie de *Possession*, les *Oreilles d'âne*, le cap de *Possession*; les marées étaient fortes, elles montaient à 24 pieds. Cependant le vent s'éleva, on traversa avec des précautions attentives des lieux où l'eau bouillonnante, un fond inégal annonçaient des écueils ; on enfila des goulets au milieu de courans rapides qui entraînaient des amas d'her-

bes qui s'étendaient au loin ; on parvint à l'isle St. Barthelemi , puis à celle de Ste. Elifabeth , où l'on mouilla : le celeri qu'on y trouva , donné aux matelots le matin avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon , leur fut salutaire. Des officiers descendus à terre avec leurs fusils , virent deux petits chiens , des restes de feux éteints , des coquilles , de moules , & de lépas encore fraîches ; des huttes formées de branches d'arbres enfoncées en terre en forme circulaire & réunies au sommet ; mais aucun habitant : les montagnes étaient élevées & couvertes de bois , de leur pied jusqu'aux trois-quarts de leur hauteur : l'herbe ou la neige étaient au sommet. C'était le seul lieu du continent où l'on eut vu encore des bois. Les vaisseaux avancèrent plus loin ; ils virent l'isle *St. George* , le cap *Purpoise* , la baie d'*Eau douce* , enfin le *Port Famine* : ce lieu doit son nom à une colonie de 400 Espagnols qui y périrent de disette : l'Anglais Cawendish sauva le seul qui survécut aux autres. On dressa deux tentes sur le rivage pour les malades , on les y descendit ; on y répara les voiles , on y fit de l'eau : chacun s'occupa ; quelques-uns pêcherent ; parmi les poissons qu'ils prirent , on remarqua des éperlans longs de 20 pouces : le poisson devint assez

abondant pour qu'on en put faire un repas par jour avec du celeri, des tiges de pois, des fruits semblables à la canneberge, des feuilles acides d'un arbruste; ces secours joints à l'air de la terre, à l'exercice, à la propreté, rendirent la santé aux malades & firent disparaître les traces du scorbut.

Le capitaine fit arracher dans ce lieu plusieurs milliers de jeunes arbres pour les faire transporter dans l'isle Falkland qui n'en avait pas: le Prince Frédéric était destiné pour ce voyage; on en tira les provisions nécessaires pour les deux autres vaisseaux, & il partit.

Entre le lieu où les vaisseaux mouillaient & le cap Froward, on voit quatre abris où les vaisseaux peuvent être en sûreté; & sur la côte on trouve de l'eau douce, du bois, du celeri, des canneberges, des groseillers, des arbrustes couverts de fleurs dont les couleurs étaient variées de rouge, de pourpre, de jaune & de blanc; beaucoup d'écorces de *Winter*, espece d'épicerie; des canards sauvages, des mouettes, des oies & d'autres oiseaux: on laissa ces lieux derrière soi, & doublant le cap *Froward*, on s'avança vers celui de Holland, où une bande de rochers, une terre élevée, un torrent qui descend avec rapidité des montagnes, obligèrent de s'éloigner

du rivage : à côté du cap il y a un havre sûr, où l'eau douce, le bois, les rafraîchissemens peuvent se trouver plus commodément qu'au Port-Famine : on s'approcha du cap *Gallant* & des isles de *Monmouth* & de *Rupert* : là était le havre le plus commode qu'on eut trouvé encore ; il était vaste, & recevait trois grandes rivières ; on y trouve du poisson, des canards des poules sauvages, du celeri : les montagnes y sont très-élevées, mais de plus élevées encore ne permettent pas de voir la mer du Sud de leurs cimes : on y éleva une pyramide dans laquelle un bouteille renfermée pouvait indiquer les vaisseaux qui avaient abordé à leur pied ; mais cet indice sera détruit peut-être avant d'être jamais apperçu. Près de là est la baye *Descordes*, dont le fond est de roches, & l'entrée embarrassée : on y vit un animal semblable à un âne, qui avait le pied fourchu & courait avec la vitesse du daim ; le pays qui l'environne est aride & sauvage, les monts d'une hauteur prodigieuse, couverts d'arbres dans leur partie la plus basse, & n'offrant dans la haute que des arbustes desséchés, des rocs brisés, des tas de neige, surmontés par des rochers nus entassés les uns sur les autres, & cachant dans les nuages leurs cimes ruinées & dévouées à une stérilité éter-

nelle : au-delà, le détroit devient dangereux par ses rochers, ses courans & les vents qui y régnent : les deux vaisseaux furent obligés de se réfugier dans la baie *Elizabeth* : une grande fumée qu'on vit sur la côte méridionale, annonça qu'elle était habitée, & bientôt on vit 3 pirogues amener 16 Américains sur le rivage où les Anglais s'étaient retirés ; on se fit de part & d'autres des signes d'amitié, on se frappa dans les mains, on fit des présens aux sauvages qui étaient couverts de peaux de veaux marins très-puantes, & mangeaient avec plaisir de la viande pourrie & du poisson cru : leur teint était cuivreux ; le plus grand n'avait que 5 pieds 6 pouces : tous étaient transis de froid & s'occupèrent à allumer de grands feux ; ils tirèrent du caillou un étincelle reçue sur de la mousse ou du duvet mêlé d'une terre blanchâtre, & mettant la mousse allumée dans des herbes sèches qu'ils agiterent dans l'air, ils les enflammèrent rapidement. Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de javelines armées d'une pointe de caillou taillée en langue de serpent, & qu'ils lançaient avec beaucoup de force & d'adresse : trois d'entr'eux vinrent dans le vaisseau : rien ne les y frappa que les habits des Anglais & un miroir ; ils se regardaient, se montraient, regardaient en arrière,

& s'imaginaient trouver au-delà du miroir les figures qu'ils y découvriraient : ils fourraient , & voyant leur image les imiter , ils firent de grands éclats de rire ; ils mangèrent de tout ce qu'on leur offrit , & abandonnerent tout fans regret : on donna quelques bagatelles aux femmes & aux enfans en échange de quelques armes ou de morceaux de monnaie , matière qu'on trouve dans les mines d'étain , & fans doute il en est dans leurs montagnes. Ces hommes paraissent très-misérables ; leur stupidité peut seule rendre leur état supportable. Lorsqu'ils se rembarquerent , ils éleverent en l'air une peau de veau marin pour leur servir de voiles , & se rapprocherent de leurs huttes dispersées sur le rivage opposé sans qu'aucun tournât ses regards vers les vaisseaux ou les hommes qu'ils quittaient : le moment présent est tout pour eux.

Le 3 Février 1757 , on parvint à la rade d'York , & on visita le canal *St. Jérôme* où l'on vit remonter 3 canots Américains ; mais la force & l'incertitude des marées , les violentes raffales qui tombent de ces monts élevés rendent tous les ports voisins dangereux : on visita aussi la rivière Batchelor qui a une barre à son entrée , est très-poissonneuse , mais son lit est embarrassé d'herbes & de troncs d'ar-

bres : sur les rivages on voit des huttes, des autruches qui échapperent aux chasseurs, des poules sauvages, des orties & du celeri dont on fit une provision, ainsi que de moules, de lépas & d'œufs de mer : à une certaine distance, entre deux montagnes élevées, elle forme une cascade : on la voit se précipiter de plus de 400 verges de haut, dont la moitié est un plan escarpé, l'autre est perpendiculaire : sa vue aide à l'effroi qu'inspire le bruit qu'elle fait entendre.

Les vents retinrent les vaisseaux dans ce lieu jusqu'au 14 Février : alors on leva l'ancre ; mais le courant jeta le dauphin vers un banc de sable dont il s'éloigna avec peine ; il fallut revenir à la rade d'York : trois jours après, aidé d'un vent favorable, on s'avança dans le détroit ; mais un courant rapide entraîna le vaisseau vers les rochers de la côte méridionale, & on s'attendait à chaque instant de l'y voir brisé : tous les efforts étaient inutiles, il fallut attendre son sort ; le désespoir rendait les matelots immobiles ; mais un nouveau courant rejeta quelque tems après le Dauphin au milieu du canal ; la marée le fit entrer ensuite dans la *Bulter* : elle était peu sûre, mais on n'en trouva pas d'autres du cap *Quade* à celui de *Notch*.

On y resta jusqu'au 20, qu'une tempête effroyable vint les assaillir : elle émut les eaux du détroit au point d'y faire rouler des ondes qui s'élançaient sur le tillac : les ancres, 4 cables arrêtés sur les rochers, garantirent le vaisseau qui, s'ils se fussent rompus ; aurait été brisé en mille pièces ; le jour s'écoula au milieu du danger, la nuit ramena lentement le calme : les jours suivans on compléta ses provisions ; on s'exerça sur la terre pour réparer l'engourdissement qu'avaient donné l'humidité & le travail forcé. On pêcha, & parmi les poissons qu'on prit, il en était un remarquable pour sa fermeté ; & sa couleur rouge : il pesait 4 ou 5 livres & ressemblait au *garnet*. On fit visiter le canal où l'on allait naviger ; on n'y trouva point de bons havres, & du haut d'une montagne qui s'élevé dans une île qui le partage ; on vit que le détroit conservait sa largeur, que le pays devenait toujours plus sauvage, plus horrible, qu'il n'offrait que des monts dépouillés dont le sommet se cachait dans les nues, séparés par des vallons couverts de couches profondes de neige, sillonnées par des torrens qui s'échappaient avec fureur des crevasses des montagnes, & ne laissaient voir sur la terre qu'ils découvraient, aucune trace de verdure : c'était

par ce pays qu'il fallait s'avancer : on leva l'ancre & l'on vint mouiller sur la côte septentrionale, au pied d'une montagne dont le sommet ressemble à la tête d'un lion : on en donna le nom à cette anse; l'eau y était profonde très-près du rivage ; une rivière d'eau douce s'y jette ; le lendemain on en sortit pour se rendre à la baie de *Goodluck* ; des rochers en défendent l'abord ; le terrain y est stérile, mais des ruisseaux y rendent l'eau douce abondante.

On y passa quelques jours exposé à des coups de vents rapides qui ne permettaient pas de se tenir sur le tillac, & l'on était au milieu de roches & de bas-fonds, sur un lit de rochers ; on se hâta d'en sortir pour entrer dans une baie où le *Swallow* avait trouvé sa sûreté & le repos, après avoir couru les plus grands dangers : elle est sur la côte méridionale, & reçut le nom du vaisseau qui l'avait découverte : aucun vent n'y peut être redoutable, & l'on a deux canaux étroits pour en sortir : le bois y est petit, on n'y trouve aucun rafraichissement, les montagnes y sont horribles : le tems était très-froid ; il fallut envelopper les matelots sous de longues capottes de laine, afin de leur conserver des forces pour le travail : on voulut arriver à la baie du cap *Upright* ; on y parvint après avoir cou-

rut le danger de se briser sur les côtes, sur des rocs cachés; sur des îles; environnés d'un brouillard, on ne pouvait échapper à l'un sans se jeter sur l'autre : dans cette nouvelle station on retrouva les végétaux salutaires dont on avait usé; & ils eurent les mêmes effets; on y vit arriver deux canots Américains, aussi tremblans de froid que les premiers, dévorant indistinctement tous les alimens qu'on leur présentait, portant les mêmes armes, les mêmes vêtemens, exhalant la même odeur : tous avaient mal aux yeux, effet de l'habitude qu'ils ont de s'environner de la fumée des feux qu'ils allument : leurs canots étaient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble avec des nerfs d'animaux ou des lanières de cuir; ils étaient calfatés avec des joncs & tendus de résine; des branches d'arbres courbées en arcs en fortifiaient le fond & les côtes; des pièces droites en assuraient les extrémités; mais tout y était fait grossièrement : on donna un poisson vivant à l'un d'eux, il en mangea d'abord la tête, puis continua jusqu'à la queue, avalant nageoire, boyaux, écailles & jusqu'aux arrêtes : on leur fit un présent de haches, de grains de verre, d'autres bagatelles; ils reçurent tout, se dirigèrent au midi & ne reparurent plus; mais en cherchant de
bons

bons havres en avant, les gens de la chaloupe furent sur le point de combattre contre 30 hommes de ce même peuple, parce qu'ils s'opposèrent aux vols qu'ils voulaient faire. On ne trouva d'asyle sûr que dans le port *Dauphin*. A la grêle, au tonnerre, aux raffales, à une mer violemment agitée, succéda enfin un tems plus doux ; on en profita pour sécher les voiles qu'on n'avait osé déployer depuis plusieurs jours, on les répara, & on rétablit les chemisées qui avaient été mises en pieces : on revit presque tous les jours des Américains, ils se montrèrent paisibles, & on put reconnaître en eux les sentimens de la nature : quelques-uns avaient des enfans, sur lesquels ils veillaient avec une tendresse attentive : des coliers & des bracelets dont on les décora, firent grand plaisir à ces bons peres ; mais tandis qu'ils s'occupaient à les considérer, ils virent la chaloupe ramer vers le rivage, alors ils s'élancent avec leurs enfans dans les canots qui les avaient amenés, & rament avec la plus grande vigueur pour atteindre les Anglais. On ne pouvait imaginer la cause de ce changement soudain ; bientôt on le découvrit ; on vit leurs femmes entre des rochers où elles ramassaient des coquillages, & on comprit qu'ils craignaient pour elles la violence ou la séduction : la chaloupe

cessa de ramer pour les tranquilliser ; ils aborderent ; leurs cris avaient mis leurs femmes en fuite & ils les suivirent avec la plus grande célérité.

Les capitaines défendirent de ramasser des moules, auxquels on attribuait la dysenterie qui régnait dans les équipages : ils partirent ensemble ; il faisait peu de vent & on mit toutes les voiles pour sortir du détroit ; le Dauphin, aussi bon voilier que le Swallow l'était peu, le devança de quelques milles ; il voulut l'attendre en pliant ses voiles, un courant rapide qui le jetait sur les *Isles de Direction*, le força de les garder pour le vaincre ; des brouillards, une mer très-grosse l'empêchèrent de rentrer dans le détroit pour se réunir à lui ; tous les officiers furent d'avis de gagner le large, de s'éloigner d'une contrée sauvage où l'été même est froid, nébuleux, orageux, où chaque jour, pendant quatre mois, avait fait craindre le naufrage, où la terre ne présente que ruines & que désolation. On ne revit plus le Swallow.

Le Dauphin continua donc seul sa route vers le couchant ; des vents violens inonderent continuellement son tillac pendant plusieurs semaines, & le forcèrent de ne conserver que ses basses voiles : les habits, les lits étaient mouillés ;

cette humidité répandit les rhumes & les fièvres dans l'équipage. Le 27 Avril fut le premier beau jour dont il jouit; on en profita pour sécher ses habits, pour transporter les malades sur le tillac; & tous les matins on leur donna pour déjeuner du salep & du bled bouillis avec des tablettes de bouillon portatives; on en mêla aux pois & au gruau des matelots; & on n'épargna ni la moutarde ni le vinaigre: ce beau jour fut suivi de nouvelles tempêtes qui firent craindre de voir les mâts emportés, qui mouillèrent tout dans le vaisseau, & le chirurgien annonça que l'équipage affaibli par les maladies, ne pourrait plus bientôt suffire à la manœuvre si le mauvais tems continuait: sous le 277° 30' de longitude & le 32° 30' de latitude méridionale, on se dirigea vers le nord: dans cette course on vit un oiseau du *tropique*, des hirondelles de mer, des marsoins; puis de grandes troupes d'oiseaux bruns qui volaient à l'orient, où l'on crut voir une terre élevée qu'on ne put atteindre: cependant le beau tems ramenait la santé avec la joie dans le vaisseau; mais ceux que le rhume & la fièvre avaient travaillés, commencèrent à se ressentir du scorbut; pour en retarder les progrès on leur donna du vin, du moût avec de la drèche, des choux marinés. Le 29 Mai, différens

oiseaux firent espérer de voir la terre ; elle devenait nécessaire ; malgré tous les soins du capitaine les matelots devenaient languissans & pâles , le scorbut augmentait ; on redoubla de soin pour les alimens & la propreté ; tous les jours les hamacs furent apportés sur le tillac , on les lava ainsi que les lits , on arrosa les ponts de vinaigre , on se servit du ventilateur pour rendre l'eau plus saine. Le 3 Juin, un tems incertain , des mouettes , une tortue fit revivre l'espérance de voir la terre ; on la vit enfin le 6 , c'était une isle qui était à 5 lieues du vaisseau , puis on vit une autre ; la joie devint générale , les malades voyaient sur ces rivages la santé & la vie ; les hommes sains , y voyaient le plaisir , la sûreté , l'assurance que tout l'équipage était sauvé. On s'approcha des isles ; les canots y aborderent , ils en rapporterent des cocos , des hameçons fait d'écailles d'huîtres : ils avaient vu des huttes , des hangards , mais point d'habitans , point d'eaux douces , point de bon mouillage : le lendemain on s'en assura mieux encore ; cette isle qu'on nomma *de la Pentecôte* , parce qu'on la découvrit ce jour-là , était entourée de rochers où la mer brisait avec violence : il fallut donc tourner vers la seconde isle : en s'en approchant , on vit une troupe d'hommes

border le rivage ; les canots ramerent vers eux en leur faisant des signes d'amitié , en leur montrant des rubans , des grains de verre , des couteaux ; les insulaires les regardaient avec plaisir , mais paraissaient désirer qu'on s'éloignât : on leur fit entendre qu'on voulait de l'eau & des cocos ; ils en apportèrent en petite quantité , & on leur donna en échange les bagatelles qu'on leur avait montrées ; les cloux étaient d'un plus grand prix pour eux que tout le reste : l'un d'eux déroba le mouchoir de soie où étaient les petites marchandises avec tant d'adresse qu'on ne put s'en appercevoir ; on le redemanda , ils parurent ne rien comprendre ; on ne put rien obtenir de plus. Le lendemain on descendit à terre ; la nécessité des secours ne permettait pas de s'éloigner sans en avoir trouvé : & on vit avec étonnement les insulaires assemblés s'embarquer sur 7 grandes pirogues à deux mâts , & voguer vers le couchant : l'isle abandonnée offrit aux Anglais des noix de cocos , des fruits de palmiers , des plantes anti-scorbutiques , des citernes remplies de bonne eau ; le sol en était uni & sablonneux , couverts d'arbres , de broussailles , de végétaux. Les Anglais prirent possession de l'isle , en cueillirent les fruits avec l'attention de n'y rien détruire , de ne point toucher

aux huttes des habitans : ils l'appellerent *Iste de la Reine Charlotte* : elle n'a point de mouillage ; des rochers en défendent l'abord ; elle ne renferme point de métaux ; tous les outils y étaient faits de coquilles ou de pierres façonnées : ses habitans étaient d'une taille moyenne & bien prise , leur teint brun , leurs cheveux noirs épars sur leurs épaules ; leurs femmes étaient belles , une étoffe grossière attachée à leur ceinture était leur vêtement unique : leurs canots ou pirogues avaient environ 30 pieds de long & 4 de large ; ils étaient formés de planches liées à des pieces de bois qui en faisaient le fond en remontant sur les côtés : deux de ces canots étaient joints ensemble par des traverses qui les assujettissaient , à 3 pieds l'un de l'autre : on y vit encore des especes de tombeaux où les cadavres exposés sous un dais , pourrissaient à l'air libre. On abandonna cette isle en laissant aux habitans des haches , des clous , des bouteilles , des grains de verre , de petites monnaies , pour les dédommager des fruits qu'on avait pris , & un pavillon flottant sur la côte pour marque de la possession , dont on avait gravé l'acte sur des arbres. Cette isle a 2 lieues de long : celle de la Pentecôte est moins grande encore : la première est sous le 239° 30' de longitude & le 19° 18' de latitude méridionale.

Un bon vent faisait enfler les voiles, & bientôt on découvrit une isle qui semblait partagée par un golfe profond, fermé de rochers; elle était longue de deux lieues, basse, sablonneuse & couverte d'arbres: on n'y apperçut point de cabanes, mais on y vit rassemblés les habitans de l'isle *Charlotte*, avec leurs femmes & leurs enfans, armés de torches & de piques, & dansant d'une manière étrange: on lui donna le nom d'*Egmont*: une autre isle parut vers le couchant, environnée de rochers, longue de deux lieues, couverte d'arbres, mais sans cocotiers; on y vit 16 hommes ayant en main de longues perches: une nouvelle isle dont les brisans défendaient les bords, parut à quelque distance: la précédente reçut le nom de *Gloucester*, celle-ci celui de *Cumberland*: une plus petite & plus éloignée eut celui du prince *Guillaume Henri*: toutes ces isles étaient basses, aucune n'offrait un abordage facile; le vent était bon, & on ne s'y arrêta pas; on espérait en trouver une plus considérable. On en découvrit le 17 Juin une autre; elle n'avait que deux milles de tour; mais son sol montueux annonçait des sources d'eaux douces, & elle était couverte de cocotiers: le canot y chercha inutilement un mouillage; mais les

habitans échangerent un cochon , un coq , des cocos , des bananes , contre des outils de fer & des grains de verre ; on conversa avec eux ; ils étaient au nombre de 100 , mais sans armes ; quelques-uns avaient en main un bâton blanc qui paraissait une marque d'autorité : ils étaient vêtus : quelques-uns parurent vouloir amener le canot à terre contre la volonté des Anglais ; le bruit d'un coup de fusil leur fit abandonner cette entreprise : l'isle fut nommée *Osnabrug* ; ses habitans plus nombreux qu'elle ne pouvait en nourrir , donnerent l'espérance d'en découvrir d'autres encore , & de plus abondantes ; on continua donc de voguer au couchant. On découvrit en effet le lendemain , une terre élevée ; on en fut très-voisin le 19 ; un brouillard empêchait le vaisseau de s'en approcher davantage ; dans la crainte de donner contre un écueil ; mais lorsqu'il se dissipa , on se vit environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient environ 800 hommes : elles s'écartèrent à quelques toises du vaisseau ; les hommes qu'elles portaient paraissaient étonnés , ils se regardaient , se parlaient , se montraient le bâtiment , d'où on leur faisait des signes d'amitié , & leur offrait différentes bagatelles ; ils tinrent conseil , puis s'approchèrent , & plusieurs monterent sur le

vaisseau , après avoir fait une longue harangue & jetté une branche de bananier dans la mer : ils regardaient avec plaisir ce qu'on leur offrait , mais cherchaient à le dérober ; l'un d'eux enleva le chapeau bordé d'or d'un des officiers , puis s'élança dans la mer : on leur montra des cochons , des poules , ils parurent en posséder de semblables ; mais ils n'avaient jamais vu de chèvres , ni de moutons , & l'une des chèvres ayant heurté avec ses cornes un des insulaires , par derriere , il se retourna , fut frappé de terreur à la vue de l'animal & s'enfuit dans sa pirogue ; les autres aussi effrayés que lui l'y suivirent : cependant , on parvint à les reconcilier avec la vue de ces animaux : on leur demanda des cochons , de la volaille , des fruits ; ils parurent ne rien entendre , & s'en retournerent. Cependant , le vaisseau ne trouvait point de lieu où il put ancrer , & il suivait la côte : le pays offrait le coup d'œil le plus pittoresque : le sol était plat près du rivage ; couvert d'arbres à fruits qui ombrageaient les maisons des Indiens : à une lieue de la côte , le pays s'élevait en petites collines couronnées de bois : on en voyait descendre des rivières qui serpentaient jusqu'à la mer. On découvrit enfin une large baie , & on voulut l'aller son-

der ; les chaloupes s'y rendaient ; mais comme les Indiens semblaient se préparer à les attaquer , on les rappella : en se rendant à bord , la petite chaloupe passa près de quelques pirogues d'où on lui lança des pierres qui blessèrent des matelots , un coup de fusil qui blessa l'un d'eux à l'épaule termina le combat : ils entendirent le bruit , ils virent la blessure , & se jetèrent dans la mer remplis d'épouvante , toutes les pirogues s'enfuirent : peu de tems après on en vit une s'approcher à la voile , on l'attendit , l'un de ceux qu'elle portait se leva , fit une harangue & la finit en jetant dans le vaisseau une branche de bananier ; on l'imita , & on lui fit présent de quelques colifichets ; tous parurent satisfaits ; cependant , on suivait toujours la côte sans trouver de fond ; sur le soir on découvrit une belle rivière , & l'on se proposa d'y entrer le lendemain : on fonda , on trouva un fond excellent , on y jeta l'ancre à un mille de la côte ; la joie était vive parmi l'équipage ; elle fut augmentée encore par des pirogues qui apportèrent des cochons , de la volaille , beaucoup de fruits , qu'on échangea pour des quincailleries : les chaloupes approchèrent du rivage ; mais les Anglais se voyant environnés par des pirogues , croyant qu'on

allait les affaillir avec des bâtons & des rames , firent une décharge qui tua un Indien , & en bleffa un autre : tous les deux tomberent dans la mer , les autres s'y jeterent ; cependant ; voyant qu'on ne les poursuivait pas , ils revinrent , tirèrent de l'eau les deux hommes bleffés , qu'ils essayèrent de faire tenir droits , puis assis , & s'appercevant que l'un d'eux était mort , ils l'étendirent au fond de leur bateau qui retourna à bord , tandis que d'autres se rendirent au vaisseau pour trafiquer : sans doute ils crurent que leur malheur venait de leur imprudence , & que ces étrangers redoutables n'avaient que des intentions pacifiques. Bientôt on ne leur permit plus de venir sur le Dauphin ; les vols qu'ils y commettaient rendaient cette précaution nécessaire : on se pourvut de viandes fraîches , de fruits & d'eau ; mais on craignit de descendre à terre ; car le rivage était couvert d'une multitude d'Indiens , & le vaisseau était trop éloigné pour protéger ceux qui s'y hazarderaient : on résista donc aux invitations des hommes , & même à celles des femmes , qui , par des gestes très-libres , paraissaient devoir être très-atrayantes pour des matelots qui , depuis un an , n'avaient pas vu de femmes. Le 23 , comme le vaisseau s'approchait de l'ai-

guade , on découvrit à deux lieues de là , une baie qui parut commode , on chercha à l'atteindre , mais en s'en approchant on donna contre un écueil de corail que l'eau couvrait , & l'avant du vaisseau y demeura engagé : on se hâta de replier les voiles , de le décharger du poids des chaloupes , de tout ce qu'il y avait de plus pesant ; de se faire un point d'appui avec des ancres ; mais malheureusement on ne trouva pas de fond : cependant , le vaisseau frappait avec violence contre le roc , une centaine de pirogues l'environnaient attendant son naufrage , qui semblait inévitable : une heure s'écoula dans cette situation terrible , un vent léger qui s'éleva de terre vint éloigner ce danger ; on déploya toutes les voiles , & bientôt on fut en pleine mer , d'où l'on conduisit le vaisseau dans un havre sur un fond de sable noir : des vagues qui s'éleverent peu de tems après , firent mieux sentir encore combien le secours du vent avait été heureux : on répara facilement le dommage causé par les coups du rocher , après qu'on eut amené le bâtiment dans le fond de la baie.

D'abord on fit un commerce paisible avec les habitans ; mais à chaque instant on voyait le nombre des pirogues augmenter , & le capitaine remarqua qu'il en était de fort grandes , & pré-

parées plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque à leur bord que des cailloux ronds; & de toutes parts on entendait le son des instrumens mêlé à la voix rauqué des Indiens: il crut devoir faire tenir une partie de ses gens sous les armes; d'autres pirogues venaient de la côte, chargées de femmes qui prenaient différentes postures lascives. Une autre pirogue portant un homme couché sur une espece de canapé, s'approcha du vaisseau, l'homme couché donna à un Anglais une aigrette de plumes rouges & jaunes, & fit signe de la porter au capitaine: à peine celui-ci eut-il préparé quelques bagatelles pour lui offrir en retour, qu'il vit la pirogue s'éloigner en jetant dans la mer une branche de cocotier, signe qui fit jeter un cri général à tous les Indiens, qui jeterent sur les Anglais une grêle de pierres: une décharge les mit en désordre, mais ils revinrent bientôt à la charge, plus nombreux & plus animés. Trois cents pirogues portant environ 2000 hommes, arrivaient de tous les côtés; les grosses pieces d'artillerie, & le feu des mousquets forcerent cette troupe d'Indiens à s'éloigner. Les pirogues s'écarterent, puis se rassemblèrent, éleverent des pavillons, & de nouveau on vit les insulaires lancer avec

force & adresse des pierres pesant deux livres ; par le moyen de leurs frondes : plusieurs Anglais furent blessés ; un plus grand nombre l'aurait été si une toile étendue pour préserver du soleil , & les hamacs mis à l'air , n'avaient préservé de leurs coups : c'est sur-tout vers l'avant du vaisseau qu'ils dirigeaient leurs efforts ; mais on y transporta deux canons , & un boulet lancé par l'un d'eux sépara une double pirogue qui portait un des chefs : cet événement eut une suite heureuse ; dès que les autres s'en furent aperçus ; elles se dispersèrent avec vitesse , & le peuple qui couvrait le rivage s'enfuit sur les collines voisines. Dès-lors , il n'y eut plus de combats , quoiqu'on s'y préparât toujours ; le vaisseau fut mis en sûreté par sa situation & ses ancrs ; les chaloupes ne trouverent plus d'opposition pour faire de l'eau , on s'établit dans un bon terrain protégé par le feu du bâtiment , & on ne manqua pas de faire la cérémonie inutile & presque ridicule de prendre possession de l'isle au nom du roi d'Angleterre : on lui imposa le nom de *George III.*

Pendant qu'on visitait la rivière , qu'on s'assurait que l'eau en était excellente , on découvrit deux Indiens âgés , qui , se voyant découverts parurent très-effrayés : on leur fit des signes

d'amitié, on les invita à s'approcher, & l'un d'eux vint en rampant sur ses mains; il était tremblant; on le rassura, on s'efforça de lui faire entendre que les Indiens n'avaient rien à craindre s'ils n'attaquaient pas; on chercha à lui faire comprendre qu'on désirait des provisions, & on lui fit quelques présens; rassuré par ces caresses, cet homme qui avait une longue barbe blanche, vint rendre une sorte d'hommage au pavillon qu'on avait élevé, en dansant autour, en y répandant auprès des branches vertes; puis il s'éloigna, & revint avec d'autres Indiens qui amenèrent deux cochons au vaisseau: le vieillard les y remit après avoir fait un discours suivi, & présenté des feuilles de bananiers: on voulait lui faire aussi un présent, mais il refusa tout & revint au rivage. La nuit qui suivit fut obscure, elle fut troublée par le son du tambour & des instrumens à vent que les Indiens firent entendre, par les lumières qu'on voyait errantes sur la côte; cependant le matin tout parut tranquille, mais le pavillon avait été enlevé: les matelots remplirent d'eau leurs tonneaux, le vieillard suivi de quelques autres hommes apporta de nouveaux présens; on croyait pouvoir descendre en paix, tandis que les Indiens se préparaient à une nou-

velle attaque. On les vit descendre en foule d'une colline, & s'emparer des futailles que les chaloupes abandonnerent pour revenir au vaisseau, tandis que de nombreuses pirogues s'avançaient sur le rivage, & qu'on chargeaient de sacs de pierres: les Anglais crurent devoir prévenir cette attaque: le canon mit en pieces un grand nombre de pirogues rassemblées, les bois fracassés par les boulets furent abandonnés des Indiens qui s'y étaient cachés; ils se retirèrent sur une colline où ils se croyaient être en sûreté; mais là même, les boulets déchirèrent un arbre, & tous s'enfuirent remplis d'effroi: cinquante pirogues doubles, longues de 60 pieds, furent détruites, en partie par le canon, en partie par la hache des Anglais, après le combat. Quelques heures s'écoulerent, des Indiens vinrent planter des branches vertes le long de la rivière, & se retirèrent; ils reparurent avec des cochons, des paquets d'étoffes, des chiens dont les pattes de devant étaient liées au-dessus de la tête, & qui, marchant sur celles de derrière, paraissaient de loin des animaux étrangers & inconnus: les Anglais vinrent dans leur bateau, ils prirent les cochons, délièrent les chiens, laisserent l'étoffe, & mirent auprès en échange des haches, des clous, du verre, que
les

les Indiens ne voulurent pas emporter ; on soupçonna qu'il fallait prendre l'étoffe pour les satisfaire , on le fit , & alors ils emportèrent avec joie ce qu'on leur avait donné ; on alla ensuite sans être inquiété , faire une nouvelle provision d'eau , on retrouva ses futailles , on revit sur le bord de la rivière le vieillard qui , après une harangue , traversa l'eau & vint trouver les Anglais ; on lui montra les pierres qu'on avait prises dans les pirogues , on tâcha de lui faire entendre que les siens avaient été les agresseurs ; il parut n'en pas convenir , mais montrant à ses compatriotes , les frondes , les pierres , les sacs , il s'adressa aux insulaires & leur parla tantôt d'une voix émue , tantôt avec un ton effrayant ; il se calma ensuite , & l'officier Anglais chercha à lui persuader qu'on n'avait que des intentions pacifiques ; on le caressa , on l'embrassa , on frappa dans sa main , & il parut satisfait : les Anglais lui firent connaître qu'ils avaient besoin de provisions , mais qu'ils désiraient que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre & laissassent la rivière entr'eux & les étrangers : un commerce régulier s'établit de cette manière , & les provisions devinrent abondantes : on débarqua les malades près de l'aiguade , sous une tente , qui les garantif-

fuit du soleil & de la pluie, le chirurgien veilla sur eux, le canon du vaisseau les protégeait, & peut-être n'en avaient-ils plus besoin : le bruit & les effets des armes à feu avaient intimidé les insulaires, la vue de quelques canards que cet instrument meurtrier semblait aller chercher dans la nue, & faire tomber à leurs pieds, les intimida plus encore ; depuis ce moment le commerce fut paisible : celui des Anglais se faisait sous l'inspection du canonier qui prit soin qu'on ne fit ni fraude, ni violence aux Indiens, ou qui les fit punir avec sévérité ; l'amitié du vieillard qu'on fit gagner, prévint encore des inconvéniens qui pouvaient naître ; il faisait rapporter ce que ses compatriotes trouvaient le moyen de dérober ; la punition, le pardon même de ces vols, les fit cesser, & le capitaine qui était malade d'une colique bilieuse, ne fut troublé par aucune plainte ; les provisions ne manquèrent point ; les malades se rétablirent ; dans 15 jours tous reparurent frais & bien portans.

Ce tems fut employé par les hommes sains à calfater le vaisseau, à raccommoder les agrès, à rétablir tout ce qu'un long voyage avait ébranlé ou détruit ; on pêcha, mais on ne prit aucun poisson ; on trouva dans les environs de l'ai-

guide , un morceau de salpêtre gros comme un œuf , sans qu'on put s'assurer s'il y en avait dans l'isle. Cependant les environs , épuisés de provisions , n'en apportaient plus au marché que rarement : le vieillard , sans qu'on l'en priât , en fit venir d'endroits plus éloignés ; il fit renaître l'abondance ; lui-même porta au capitaine un cochon tout rôti , & l'Anglais récompensa son honnêteté par le don d'un pot de fer , d'un miroir , d'un verre à boire , &c. Mais le commerce des matelots avec les femmes de l'isle , donna lieu à quelques désordres ; elles offraient leurs faveurs & les faisaient payer : une nuit était l'équivalent de quelques clous , que souvent leurs amans n'avaient pas , & ils allaient arracher les clous du navire pour se satisfaire ; ces moyens furtifs , en multipliant les objets d'échange ; le rendirent moins avantageux pour les Anglais ; ceux-ci employèrent même la fraude pour augmenter les richesses ; ils faisaient des clous de plomb ; les Indiens les rapportaient & en demandaient d'autres en échange ; leur demande était juste , & la crainte de faire augmenter de prix les provisions en rendant le plomb monnaie , la fit rejeter. Un autre mal naissait de la familiarité des gens de l'équipage avec les femmes de l'isle , ils en devenaient moins do-

ciles , plus insolens & plus mutins ; il fallut en venir aux châtimens pour les retenir. En vain on rechercha ceux qui mettaient le vaisseau en danger , en ôtant les clous pour se procurer un plaisir passager , on ne put y réussir ; on se borna à fouiller tous ceux qui allaient à terre , & à défendre qu'aucune femme ne passât la rivière.

Cependant les Indiens respectés des autres se rapprochaient des Anglais : ils vinrent visiter le capitaine qui , cherchant ce qui pouvait leur plaire pour le leur offrir , mit devant eux diverses monnaies d'or & d'argent , des pences , des clous , en leur montrant qu'ils pouvaient choisir ; les clous furent préférés , les pences leur parurent d'un plus grand prix que les monnaies d'or. Une femme d'une taille haute & majestueuse , âgée d'environ 45 ans , respectée des Insulaires , voulut voir le vaisseau ; on l'y conduisit ; elle montra dans ses actions une liberté qui annonçait en elle l'habitude de commander , sans crainte , sans défiance , elle reçut avec plaisir un manteau bleu , un miroir , d'autres bagatelles , & à son tour elle invita le capitaine à se rendre dans sa maison , en lui faisant entendre que la promenade convenait à sa santé encore languissante ; il s'y rendit ; elle vint au-devant de lui , suivie d'un cortège nombreux , &

s'apercevant qu'il était faible encore , elle le fit porter sous les bras jusqu'à sa maison : la multitude se jettait sur son passage , elle l'écartait du seul mouvement de sa main ; sa maison était vaste ; sa face avait plus de 300 pieds de long ; son toit était couvert de feuilles de palmier , il était soutenu par 53 piliers ; sa cime avait 30 pieds de haut. On appella cette femme , *la Reine* , parce qu'elle paraissait en avoir l'autorité ; elle fit frotter légèrement par-tout le corps du capitaine & de tous ceux qui semblaient malades encore. Cet exercice fut interrompu par les exclamations des Indiens qui virent le chirurgien ôter sa perruque pour se rafraîchir : ils admiraient comment on pouvait ôter sa chevelure à son gré. La reine fit présent au capitaine de quelques paquets d'étoffes & d'une truie pleine : elle le reconduisit en le soutenant avec vigueur par le bras ; après l'avoir quittée , il lui envoya six haches, six faucilles & d'autres présents ; celui qui les lui porta , la trouva donnant un festin à un millier de personnes ; elle distribuait elle-même les mets arrangés dans des noix de cocos ou dans des augets de bois ; puis elle s'assit sur une estrade , où deux femmes venaient mettre les mets dans sa bouche avec les doigts ; le messager eut sa part comme les autres &

trouva les mets de bon goût. Cette liaifon du capitaine avec la reine ramena l'abondance dans les marchés, mais non le premier prix qu'on avait mis aux denrées.

Un jour, une femme âgée parut au bord de la rivière; un jeune homme la traversa, vint faire un long discours au canonier qui était directeur du marché, & mit à ses pieds une branche de bananier. La femme vint ensuite amenant deux cochons gros & gras; elle regarda les Anglais, puis fondit en larmes, & le jeune homme joignit à ses pleurs un long discours; on comprit enfin que son mari & trois de ses fils avaient été tués dans le dernier combat. Elle ne put le faire entendre sans s'affecter encore davantage; elle tomba & perdit la voix; deux jeunes gens auprès d'elle partageaient sa peine; on chercha à les consoler; on voulut lui donner un présent qui valait dix fois celui qu'elle offrait, mais elle refusa tout.

Un jour, un de ces Indiens remarqua qu'en tournant un robinet, l'eau bouillante tombait de la théière: ignorant l'effet de l'eau chaude, parce qu'ils n'ont pas de vase pour la mettre sur le feu, il imita ce qu'il avait vu faire, & reçut l'eau sur sa main; bientôt il poussa des cris & sauta avec les marques les plus extravagantes de

l'étonnement & de la douleur ; on l'adoucit par des applications , mais il ne se calma que quelque tems après. La reine vint visiter encore le vaisseau plusieurs fois , fit des présens , & jamais d'échanges ; un jour elle invita le capitaine , le reçut dans sa maison , & le faisant asseoir , attacha à son chapeau une aigrette de plumes de différentes couleurs , orna ceux des officiers qui l'accompagnaient de guirlandes de tresses de cheveux faites par ses mains , & leur donna des nattes travaillées avec art : elle les accompagna jusqu'au rivage , & apprenant que le vaisseau devait partir dans quelques jours , elle versa des larmes ; on lui fit de nouveaux présens pour reconnaître les siens , & entr'autres des oiseaux & des semences inconnues dans l'isle , tels étaient le coq - d'inde , l'oie , une chatte pleine. Elle admira le télescope dont le capitaine se servit pour observer une éclipse de lune ; en voyant par lui , comme sous sa main , des objets qu'elle distinguait à peine à l'œil simple , elle recula d'étonnement ; quitta l'instrument , y revint , & ne pouvait se lasser d'admirer qu'un objet lui parut dans le même instant éloigné ou voisin , selon qu'elle le regardait ou ne le regardait pas au travers d'un tuyau. Sa présence , ses visites aux Anglais faisaient

que le marché était toujours mieux rempli.

Un détachement fut envoyé pour observer le pays, portant du fer travaillé pour servir au commerce, le capitaine était à la tête, le bon vieillard servit de guide. Par-tout il trouva le sol gras & fertile, couvert d'habitations, de jardins, de plantations d'arbres fruitiers, arrosé par des canaux, partagé par des haies, coupé par des collines surmontées dans le centre de l'île par de hautes montagnes; mais on n'y découvrit aucune trace de métaux ni de minéraux; tous les outils des habitans étaient de pierre, de coquille ou d'os; on remarqua dans les jardins une plante semblable à l'épinard d'Amérique, dont le goût était agréable, des tiges de cannes à sucre qui croissent sans culture, du gingembre, du tamarin, un arbre qui ressemble à la fougère par ses feuilles & son extérieur. On n'y vit d'autres quadrupèdes que des cochons & des chiens; ni d'autres oiseaux que des perroquets, des pigeons, des canards & de la volaille; on y sema des noyaux de cerises, de prunes, de pêches, de citrons, d'oranges, quelques graines potageres; du haut des premières montagnes on jouit du coup-d'œil le plus riche, le plus varié & le plus agréable; une multitude d'habitations le rendait vivant; derrière étaient

des monts plus élevés , où des colonnes tortueuses de fumée annonçaient des cultivateurs ; partout les Anglais reçurent des marques de bonté de la part du peuple : dès que le vieillard avait parlé à ses compatriotes , ils prévenaient leurs besoins , préparaient leurs repas , fumaient des branches vertes sur leurs pas , leur frayaient des chemins plus faciles au travers des ronces & des épines ; on les récompensa , mais ils ne paraissaient pas s'y attendre ; tous se séparèrent contents.

On se prépara enfin à partir ; on reçut de nouveaux présens de la reine ; elle montra les mêmes regrets sur le départ prochain des Anglais , & donna des marques les plus touchantes de sensibilité ; on ne la consola qu'en lui promettant de revenir dans cinquante jours. Le vieillard voulait d'abord que son fils s'embarquât avec eux , mais au moment du départ , il ne put s'en séparer & le cacha. La reine les voyant s'éloigner , voulut les voir encore ; elle vint dans une pirogue , que d'autres suivirent ; elle monta sur le vaisseau , pleura , les embrassa avec tendresse , se retira dans sa pirogue où le capitaine , pour la consoler , lui fit présent de choses qui pouvaient lui être utiles , & de quelques-unes qui servaient à la parure ; elle reçut

tout en silence & sans y faire beaucoup d'attention ; enfin , le vent s'étant levé , on se sépara des Otaïtiens avec regret , & les Anglais mêlèrent leurs larmes à celles que versaient ces insulaires.

Difons un mot d'eux & de leurs mœurs. Ils font grands , bien faits , agiles , d'une figure agréable ; leur teint est basané : blonds dans leur jeunesse , leurs cheveux deviennent ordinairement noirs ou châtains , ils les assèblent & les nouent au sommet de la tête , ou les laissent flottans en boucles ; ils les oignent d'huile de cocos ; dans laquelle est infusée une racine qui lui donne l'odeur de la rose. Les femmes sont jolies ; la continence ne paraît pas y être une vertu ; leur habillement a des graces ; il est d'une étoffe qui n'est point tissée , qu'on fabrique comme le papier avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure mise en macération , étendues & battues ensuite les unes sur les autres ; les femmes s'ornent avec des plumes , des fleurs , des coquilles , des perles ; hommes & femmes se peignent les cuisses & les fesses ; ceux qui sont en autorité ont les jambes peintes en échiquier. Un homme d'entr'eux qui aimait à imiter les manieres anglaises , reçut en don du lieutenant Furneaux , un habit complet , & il

paraissait fier de sa nouvelle parure ; il voulait se servir de couteau & de fourchette comme ses nouveaux amis, mais sa main se dirigeait habituellement vers sa bouche, & la fourchette passait au-delà vers l'oreille. Leurs alimens ordinaires sont les animaux, quelques racines, le fruit à pain, les bananes, les pommes, un fruit aigre qui donne un goût agréable au fruit à pain grillé avec lequel ils le mangent ; ils aiment le poisson avec passion, & le prennent avec le hameçon & au filet ; ils allument leur feu en frottant un morceau de bois sec contre un autre ; c'est avec les cailloux qu'ils font chauffer, qu'ils font cuire leur viande en la plaçant dessus, & la couvrant de feuilles, de charbons & de pierres chaudes ; une marmite fut pour eux un objet étrange, & on accourait de loin pour la voir ; le jus des fruits, l'eau salée forment toutes leurs sauces ; ils découpent avec des tranchans faits de coquilles.

On ne put découvrir s'ils avaient un culte religieux ; ils entraient en silence & à pas lents dans des hangars où ils déposaient les morts ; leurs arts sont médiocrement perfectionnés ; ils ont quelque connaissance de la chirurgie ; leurs pirogues sont diverses ; les plus petites sont formées d'un tronc d'arbre, & ils s'en servent

pour la pêche ; d'autres , construites de planches bien jointes , portent de 10 à 40 hommes & n'ont qu'un mât ; d'autres encore sont formées de deux liées ensemble , entre lesquelles ils élèvent deux mâts : avec elles , ils commercent & voyagent dans les isles voisines ; il y a encore une sorte de grandes pirogues sans voile , qui n'est destinée qu'aux parties de plaisir : leur forme est celle des gondoles , au milieu s'élève un pavillon sous lequel on s'affaie ; ils semblent s'en servir pour des especes de fêtes ou de processions , où les rameurs sont habillés de blanc & les autres de blanc & de rouge , deux l'étaient entièrement de rouge. Ils font des planches en fendant un tronc préparé avec des coins de bois dur ; les haches dont ils se servent sont de pierres qu'ils aiguïsent avec une autre pierre mouillée ; ils joignent les planches avec des cordes arrêtées à des os fichés dans le bois , calfatent les coutures avec du jonc sec & les enduisent d'une gomme ; leur principal bois de construction est une espece de pommier : leurs armes sont la massue , l'arc , & la flèche qui est armée à son extrémité d'une pierre longue.

Le climat est bon , le pays sain & agréable ; malgré la chaleur , la viande s'y conserve deux jours & le poisson vingt-quatre heures ; les

fourmis y font les seuls animaux incommodes qu'on y remarqua. Il paraît que la maladie vénérienne n'y était pas connue , & le capitaine Wallis montre , par le registre exact de ses malades , qu'aucun des siens n'était infecté de cette maladie arrivant à Otahiti , qu'aucun n'en fut attaqué en s'en éloignant ; le premier qui en fut atteint la prit au cap de Bonne-Espérance. On trouvera de plus grands détails sur cette île dans les voyages suivans. Wallis en partit le 27 Juillet 1767.

En s'éloignant de l'île d'Otahiti , qu'on nomma *Isle de Georges III* , on côtoya celle du *Duc d'York* , qui n'en est séparée que par un canal d'une lieue ; elle a des havres & un bon port ; des montagnes s'élèvent au centre ; le rivage est bordé de cocotiers , d'arbres à pain , de pommiers & de planes. Le lendemain , on découvrit une île nouvelle ; ceinte de brisans & de rochers , peu habitée , n'ayant que de petites huttes dispersées , couverte d'arbres dont le sommet était abattu , longue de deux lieues , remarquable par un mont élevé & fertile ; on la nomma *Charles Saunders*. Le 30 , on découvrit encore un île , à laquelle on donna le nom du *Lord Howe* ; on ne put y aborder ; la fumée annonça qu'elle était habitée ; des cocotiers y

végètent : elle a 10 milles de long, 4 de large. Plus loin parurent de petites isles liées par des brisans, on les nomma *Isles de Scilli* ; ce sont des écueils dangereux. Deux autres isles se montrèrent ensuite : on leur donna les noms de *Boscawen* & de *Keppel* ; on vit des habitans dans cette dernière ; la difficulté d'y faire de l'eau, l'incertitude des dispositions des insulaires, la crainte des brisans firent qu'on n'aborda dans aucune. Le vaisseau parut à tous les officiers n'être pas en état de revenir par le cap Horn, ou le détroit de Magellan ; ils crurent qu'il n'était pas en état de soutenir, dans la saison la plus dangereuse, les tempêtes & la mer agitée qu'on y trouve. On résolut donc de se rendre en Europe par le cap de Bonne-Espérance, d'aborder d'abord à l'isle *Tinian*, puis à *Batavia* ; c'était le chemin le plus court pour revenir en Europe : c'était le moins dangereux, puisqu'on trouvait, à différentes distances, des ports où l'on pouvait être reçu comme amis. On se dirigea donc vers l'isle *Tinian*, & on passa près de celle de *Boscawen*, qui est ronde, élevée, abondante en bois & bien peuplée. Le 16 Août, on découvrit la terre : c'était une isle que des rochers environnaient encore ; la côte unie & basse était cou-

verte de cocotiers & de grands arbres sans fruits ; de la fumée , des cabanes annoncèrent d'abord les habitans ; divers petits ruisseaux y serpentaient ; bientôt on aperçut des pirogues qui s'approchaient ; les Indiens paraissaient robustes & actifs , n'ayant pour tout vêtement qu'une natte qui leur couvrait les reins : ils étaient armés de massues : pendant que les Anglais dans leur canot , essayaient de s'en faire entendre , ils cherchèrent à tirer le bateau vers les rochers , l'explosion d'un coup de fusil les mit en fuite : les Anglais eurent de la peine à revenir au vaisseau , parce que la mer devenue plus basse , s'était hérissée de pointes de rochers : ils en sortirent cependant heureusement. On donna à cette île le nom de *Wallis*. On remarqua , comme une chose singulière , que les métaux paraissant inconnus dans toutes ces îles , on y cherchait d'abord à aiguïser le fer ; opération qu'on ne faisait point sur le cuivre , parce qu'il ressembloit moins à la pierre.

Le Dauphin repassa la ligne le 28 Août sous le 195^e degré de longitude. On vit alors plusieurs oiseaux , & l'on en prit un semblable au pigeon par la forme , la grandeur , la couleur ; ses pieds étaient rouges & plats. Des feuilles , des noix de cocos flottantes , faisaient conjectu-

rer qu'une terre était dans le voisinage ; on n'en vit que le 3 Septembre , & peu de momens après on découvrit un *pros* Indien , tel que le lord Anson les décrit : le Dauphin arbora pavillon espagnol , croyant l'inviter à s'approcher , & on le vit fuir avec vitesse. On voyait alors deux isles , qu'on crut être du nombre des *Piscadores*. On continua sa route : le 18 on vit l'isle de *Saypan* , puis celle de *Tinian* , où l'on jeta l'ancre le lendemain. On y descendit des tentes , des provisions , les malades , une forge , des outils : on y cueillit des cocos , des oranges , des limons , des fruits à pain , & les chasseurs y tuèrent un jeune taurcau pesant 400 livres. Le vaisseau fut calfaté , les voiles réparées , le gouvernail raffermi , le doublage raccommodé ; une recherche plus exacte y fit trouver tous les rafraichissemens annoncés par le lord Anson ; on s'y pourvut de bœuf , de cochon , de volailles , de papaies , de diverses sortes de fruits ; les malades s'y rétablirent , quoique l'air y fût moins sain qu'à Otahiti , où la viande se conservait un jour de plus. Sur le bord on trouve des cocotiers , mais on en avait coupé le pied pour cueillir le fruit , & on n'en trouva qu'à une lieue de là. Les chasseurs furent très-fatigués : il leur fallait traverser des
buissons

buissons épais, & les animaux qu'ils poursuivaient étaient très-sauvages : souvent sur la fin du jour, ils n'avaient ni la force de tuer le gibier, ni celle d'apporter celui qu'ils avaient pris.

Le 15 Octobre, les malades furent guéris, les provisions de bois & d'eau faites, le vaisseau réparé ; on s'embarqua ; il n'y avait pas un matelot qui n'eut une provision de 500 limons, dont le suc mêlé à l'eau empêcha le scorbut de paraître sitôt ; on mit à la voile le lendemain à la pointe du jour : la longitude de Tinian est de 163 deg. 30 min. On vogua heureusement jusqu'au 23, que les vents furent violens, la mer agitée, le ciel couvert & sillonné par des éclairs : la pluie pénétra les matelots ; le vaisseau fut tourmenté : le 25, une partie des voiles furent déchirées & emportées, des voies d'eau accrurent le travail des pompes, une vague entra dans le bâtiment par la proue & emporta les dunettes, les harpons, tout ce qui était sur le château d'avant ; cependant la crainte d'une terre & des isles Bashées, contre lesquelles on pouvait se briser, força de tenir déployées toutes les voiles qui restaient encore ; le tems était sombre, la pluie forte & les vagues toujours hautes : l'une d'elles enfonça une

partie des fabords , & emporta dans la mer tout ce qui se trouva sur le pont. Enfin , le tems se calma le 28 , & on vit les isles *Bahées* ; toutes sont hautes : plus loin sont deux bancs de brisans qu'on évita ; un banc de sable se montra plus avant ; puis on découvrit successivement quatre isles , auxquelles on donna les noms de *Sandy* , *Smal-key* , *Long-Island* & *New-Island* ; après les avoir passées , on vit la mer couverte de bois , de feuilles de cocotiers , de pommes de sapin , d'algues marines , & on trouva fond sans voir la terre , qu'on ne découvrit que deux heures après ; c'était l'isle de *Condore* ; puis on apperçut celles de *Timon* , d'*Aros* , de *Pisang* , de *Pulo-Toté* , de *Pulo-Westle*. Le tems était très-obscur & brumeux , le vent soufflait par bouffées violentes. Un éclair peut-être préserva le Dauphin du naufrage ; il fit appercevoir un grand bâtiment qui allait le heurter , l'action du gouvernail le fit passer à côté , & ce vaisseau , le seul qu'on eut vu depuis qu'on eut quitté le *Swallow* , continua sa route sans danger ; mais le vent était si violent qu'on ne put s'en faire entendre. Le tems s'éclaircit , & l'on vit l'isle *Pulo Taya* , & devant soi deux bâtimens ; on voulut jeter l'ancre , pour éviter d'être entraîné par les courans ; le fond

avait paru bon , mais des rochers qu'on ne voyait pas , usèrent & couperent le cable , l'ancre fut perdue ; il fallut continuer sa route avec lenteur , Le 22 Novembre , on découvrit l'isle de Sumatra , & le 30 , on parvint à jeter l'ancre dans la rade de Batavia , au milieu de 14 vaisseaux de la compagnie Hollandaise , d'un grand nombre de petits bâtimens , & du *Falmouth* , vaisseau Anglais qui était sur la vase. Bientôt après on reçut des provisions fraîches , & le capitaine craignant les fièvres mortelles dans ce climat , défendit sous des peines sévères , qu'on apportât sur le vaisseau aucune liqueur forte , il prit soin qu'on ne laissât aller à terre que ceux que leurs affaires y appellaient , & prit soin qu'ils ne s'occupassent que d'elles : cette précaution fut salutaire , & le vaisseau en quittant ces bords , n'avait point de malade.

Ce fut avec peine que le capitaine rejetta une requête que lui présentèrent les officiers non-brevetés du *Falmouth* , pour qu'il leur fut permis de passer en Europe : leur vaisseau délabré menaçait d'une ruine prochaine ; les mâts , les vergues , les cables étaient en pieces , leurs munitions étaient perdues , leur canonier mort , leur contre-maitre fou , leur charpentier mourant , leur cuisinier estropié par ses blessures , leur équi-

pement pourri , le plancher de leur magasin écroulé ; ils représentèrent que divers maux les accablaient ; qu'ils étaient sans-cesse exposés à être volés par les Malais & massacrés par les pirates ; que ceux qui étaient sains , ne pouvaient descendre à terre , & que leurs malades périssaient sans secours ; que depuis dix ans ils n'avaient point reçus de paye , qu'ils consentaient à la perdre , & préféreraient les emplois les plus vils dans leur patrie à la continuation de leur misère actuelle. Tout ce que le capitaine Wallis put leur promettre , c'est de faire tous ses efforts pour leur procurer du soulagement. Il partit le 8 Décembre ; mais à peine fut-il arrivé dans le détroit , formé par les isles de *Java* & de *Sumatra* , que les rhumes & les dyssenteries travaillèrent son équipage : il vint faire de l'eau & du bois dans l'isle du *Prince* , & acheta des naturels du pays des tortues , de la volaille , un sanglier ; ce qui n'empêcha pas les maladies d'augmenter : un des matelots tomba de la grande vergue , se fracassa le corps , en tua un autre en le froissant par sa chute , brisa un orteil à un second ; la dyssenterie & les fièvres putrides couchèrent 40 hommes sur leurs hamacs ; *George Lewis* , quartier-maître , marin actif , laborieux , utile , mourut avec deux autres matelots : pour arrêter

les progrès de la maladie , il fallut élever une chambre pour les malades , couvertes d'une toile , qu'on arrosait de vinaigre , & où l'on faisait de fréquentes fumigations ; on ventilait l'eau avant de la donner à boire , on y plongeait une marmite de fer rougie au feu ; on donnait aux malades du salep , du sagon , du bouillon de mouton deux jours de la semaine , de la volaille les autres jours , du riz , du sucre dans tous les tems , de la drèche fréquemment : le chirurgien était infatigable pour veiller sur eux : & pendant que les maladies augmentaient , le navire se remplissait de 3 pieds d'eau toutes les six heures , & les parties qui le composaient s'ouvraient & se relâchaient. A force de soins , les maladies commencerent à être moins fortes dès le 10 Janvier : le 24 , un coup de vent mit en pieces les grandes voiles , & la mer rompit une partie du gouvernail : dès que la tempête fut calmée , il fallut sécher les lits des malades , & réparer tout le désordre ; le 30 on aperçut la terre d'Afrique , & le 4 Février on jeta l'ancre dans la baie de *la Table* , au cap de Bonne-Espérance , où l'on trouva 16 vaisseaux de la compagnie Hollandaise , un Français & un paquebot Anglais. On s'y procura du mouton & des légumes : la cherté des loyers , les incommodités qu'on prévoyait ,

firent demander au capitaine la permission de dresser des tentes au milieu d'une plaine spacieuse, & d'y envoyer les gens de son équipage pendant le jour, sous l'inspection d'un officier, qui les empêcherait de s'écarter : il l'obtint ; on ne permit à aucun d'aller à la ville, ni qu'on y apportât de liqueurs fortes : l'air de cette terre & les soins attentifs redonnèrent bientôt de la vigueur aux malades, mais il ne procura aucun soulagement au capitaine lui-même qui était très-malade. Pendant ce tems, les hommes sains qui se trouvaient dans l'équipage, réparaient dans le vaisseau tout ce qui avait besoin de l'être ; & l'on permit ensuite à ceux qui avaient eu la petite vérole, d'aller dans la ville, où cette maladie faisait de grands ravages ; on permit aux autres de s'ébattre dans la campagne : bientôt l'équipage fut plus sain, plus vigoureux même que lorsqu'il quitta l'Angleterre. Pour montrer aux officiers de l'Inde que la distillation offrait un secours utile dans un besoin d'eau pressant, on mit 55 gallons d'eau de mer dans une cucurbite, & dans 5 heures on en tira 36 d'une eau douce, sans mauvais goût, sans qualité nuisible : il n'en coûta que 9 livres pesant de bois & 69 de charbon. Cette expérience pouvait leur être utile en diverses occasions : le capitaine l'avait pratiquée

lui-même dans son voyage dès que sa provision d'eau diminuait jusqu'à un certain point ; il se servait de l'eau distillée pour faire cuire les légumes, pour le thé, le café, &c. & on épargnait toujours l'autre avec le plus grand soin.

Tout étant prêt, les malades guéris, les provisions embarquées, le Dauphin mit à la voile le 3 Mars 1768 : on découvrit Ste. Hélène le 16, & on jeta l'ancre le lendemain dans le port. Le *Northumberland*, vaisseau de l'Inde, s'y trouva : on y reçut tous les secours, tout l'accueil qu'avaient droit d'en attendre des hommes qui revoyaient leurs compatriotes venant de faire le tour du globe. Mais leur séjour n'y fut pas long : le 18 ils partirent, & après avoir remarqué des *fregates* qui voltigeaient autour du vaisseau, on découvrit l'isle de l'*Ascension*, où l'on ne s'arrêta pas : le vent était favorable, il fallait en profiter. Le 19 Avril, le goémon qu'on avait vu, des troupes d'oiseaux, la mer devenue sans couleur, fit croire qu'on était voisin de la terre ; mais on ne trouva point de fond : le 24, on vit l'isle de *Pico* ; le 11 Mai, on poursuivit & arrêta un vaisseau Anglais soupçonné de contrebande ; le 13, on vit les isles de *Scilly*, & le 19 on débarqua à *Hastings*, dans le comté de *Suffex*, après un voyage de 637 jours, pendant lesquels

le vaisseau avait toujours passé la nuit en panne, pour ne laisser échapper aucune découverte, car elles étaient l'unique objet de ce voyage.

T A B L E.

<i>Voyage de M. le Gentil.</i>	Pag. 3
<i>Voyage du Commodore Anson.</i>	149
<i>Voyage du Capitaine Wallis.</i>	353

FIN DU TOME IV.

647662



2000

